

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Le guet-apens

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

**LE
GUET-APENS**



F L E U V E N O I R

G.-J. ARNAUD

LE GUET-APENS

ROMAN SPÉCIAL-POLICE

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, boulevard Saint-Marcel – PARIS-XIII^e

© 1969 « ÉDITIONS FLEUVE NOIR » PARIS.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Debout devant la fenêtre, surveillant la circulation de la rue Paradis, Étienne Nora laissa tomber :

— Je n'aime pas Marseille. Cité de truands, c'est le meilleur endroit pour se faire épingler. Ces gars n'aiment pas voir arriver les étrangers et ont le coup de téléphone facile.

— Toujours en difficulté avec les flics, hein, Nora ? ricana Marc Vivienne, lourdement installé dans un fauteuil, le visage un peu congestionné par le cognac Fromy qu'il dégustait lentement.

Nora se tourna vers lui, un sourire tordant son visage doux et tendre.

— Et toi, Vivienne, tu serais plutôt bien avec eux ?

— Pas d'histoires, non... Mon garage est réputé dans toute la région de Remoulins pour son sérieux.

Il fit claquer sa langue :

— Il faut savoir se ranger et oublier le passé.

— Alors, que fous-tu ici ? gronda Jean Rudy, appuyé contre la porte, le visage tendu, une allumette au coin de ses lèvres minces.

Presque loqueteux, maigre et mal rasé, il avait tout d'un loup affamé et impressionnait les autres, les mettait mal à l'aise en leur rappelant par son aspect physique que, quelques années plus tôt, ils étaient ainsi. Loups également, et prêts à tout.

Marcel Thevenin, occupé à punaiser au mur une carte Michelin de la région, se tourna vers Rudy.

— Ta gueule, vieux ! Nous avons tous vieilli, mais, il y a quatre ans, nous avons juré de retrouver Dino Balzan, et ça compte.

Il fit quelques pas vers Nora.

— Tu crois que j'ai vécu des jours faciles, moi ? Pendant quatre ans, j'ai parcouru plusieurs centaines de milliers de kilomètres dans la trace de Balzan. Tunisie, bien sûr, Algérie où j'ai failli moisir en prison. Ils me prenaient pour une barbouze. L'Espagne. Beaucoup d'Espagne, jusqu'à la nausée. L'Italie, la Grèce. Balzan ne pouvait habiter loin de la Méditerranée. Pourtant, j'ai fait aussi la Suisse, l'Autriche et l'Allemagne. Des tuyaux crevés. J'ai bouffé tout mon pognon. La petite part que nous avons pu récupérer dans l'incendie.

Vivienne hocha la tête.

— Dix briques anciennes... Chapeau, Marcel... On te fera une fleur

si on récupère le reste.

— Tu crois que c'est uniquement pour ça ? fit Thevenin entre ses dents... Je me suis juré d'avoir la peau de ce sale Rital, et je l'aurai.

— Bref, coupa Rudy de sa voix rogue, tu avais pensé à tous les pays, sauf à la France.

— Exact. Je n'aurais pas imaginé qu'il se jetterait en quelque sorte dans la gueule du loup.

Nora se détacha de la fenêtre, revint vers le centre de la pièce, humant l'atmosphère à petits coups, narines dilatées et regard en dessous. Il se méfiait de tout, de l'amitié comme des coups durs, des appartements en pleine ville et de ses anciens copains.

— Curieux, ça, non ?

On frappa à la porte. Rudy glissa le long du mur, prêt à bondir, et Nora sentit son cœur battre follement. Thevenin alla ouvrir, et son visage rude s'éclaira :

— Lambert ! Il ne manquait plus que toi.

— Les affaires, mon vieux. Je faisais essayer un nouveau modèle à un couple. Et la bonne femme n'a rien voulu savoir. À cause de la couleur... Salut, vous autres ! Ça fait une paye, dites donc... Quelques nouvelles par-ci par-là... Vivienne, que je vois parfois à Remoulins... Hé, Rudy, écrase. Je suis Lambert. Pas un flic !

Il détourna le regard, mal à l'aise lui aussi, sourit à Thevenin.

— Alors, ce salaud est repéré ? Sicile, hein ?

— Non. À moins de cent kilomètres d'ici. Sagure, au-dessus de Saint-Maximin-la-Sainte-Baume.

— Non ?

Tous se regroupèrent devant la 84 plaquée au mur. Le crayon de Thevenin se pointa sur un petit village.

— Ici.

— Sûr ?

— Je l'ai vu. Il m'a fallu une semaine. Après tout, des Balzano, il y en a des centaines en Italie. Un peu moins qui se font appeler Balzan, et encore moins prénommés Dino.

Un silence. Vivienne, son Fromy à la main, soufflait un peu trop fort. Rudy mordait méchamment son allumette, l'œil vrillé sur le point gris représentant Sagure.

— Il a acheté une propriété ? demanda Lambert, le représentant en voitures.

— Non. Le village.

— Tu dérailles ?

— Le vieux village, sur la colline. L'autre, le neuf, est sur la route, dispersé. Maisons neuves et fermes. Là-haut, c'est un tas de ruines

avec quelques bicoques encore en état. Des ruelles étroites, avec du linge pendu, une odeur d'huile d'olive. La Sicile, quoi. Rien que des Siciliens. Importés directement. Une quinzaine, avec leur famille. En tout, soixante personnes. À la dévotion de notre ami Dino Balzan.

Vivienne avala son Fromy et essuya son front avec son mouchoir.

— Compris. Pas fou, le Dino. Il a su s'entourer. Des Siciliens pas manchots, certainement ?

— Ils crevaient de faim au beau milieu de l'île. Ils le considèrent comme un demi-dieu. Une maison, du travail, la télé, le frigo et la machine à laver, expliqua Thevenin d'une voix dure. Il a acheté le village pour une bouchée de pain. Cinq millions, je crois. Une carrière, avec deux camions pourris et du matériel à la noix, pour deux autres millions. Il n'a pas dépassé les dix millions. Ce qu'il a reçu, comme nous.

— Il veut nous prouver qu'il n'a jamais eu le reste à sa disposition ? Les deux cents millions soi-disant envolés dans l'incendie... Pas mal calculé, dit Rudy. Pour un peu, on le croirait, si nous n'avions pas les preuves...

Tous approuvèrent. Même Vivienne, qui comprenait où Thevenin voulait en venir, et qui n'était pas chaud.

— Je comprends pourquoi Marseille, maintenant, susurra Nora. Moi, je n'aime pas cette ville. Déjà, Nice... Enfin, j'y vis...

— On le sait, dit Lambert. Vu ton nom dans le journal au sujet de cette escroquerie au Marché commun.

— Une erreur, laissa tomber l'autre.

Thevenin comprit qu'il aurait du mal à reformer la vieille équipe unie et prête à tout.

— Il y a deux cents briques là. Quarante pour chacun. Et la peau de Balzan en prime. Ça vaut cher, non ? On avait trimé dur pour les ramasser, risqué la mort tous les jours. Contrebande avec l'Algérie, la Tunisie, l'Égypte.

— On était bien placés à Tripoli, ricana Rudy. Et ces stocks américains qui ne demandaient qu'à se volatiliser. On ne pouvait pas tourner la tête. Et ce salaud de Balzan !...

— Oui, ce salaud ! reprit Nora.

Les autres ne pouvaient qu'approuver. Thevenin se sentit mieux, sourit.

— Il est là. Si on élimine les gosses et les femmes, plus les vieillards, restent quinze gars. Des farouches. Pour Balzan, ils foutaient le monde à feu et à sang. Certainement armés. Oh ! prudent, Dino Balzan. Mais des fusils de chasse à canon scié, ça fait du bruit. Mais on va parler sérieusement.

Ils s'installèrent autour de la table rectangulaire, et Thevenin alla

chercher la bouteille de cognac Fromy et des verres. Nora demanda de l'eau minérale.

— Je dois me surveiller, murmura-t-il.

Puis, Thevenin sortit les photographies.

— Mince ! s'exclama Lambert. Des aériennes ?

— Un copain à moi, photographe professionnel, et un Jodel de location. Du beau boulot, hein ?

Les photographies circulèrent de main en main, et chacun resta muet de surprise. Plus qu'un village, c'était une forteresse. Des maisons entassées dans un désordre savant. Celles de la bordure plongeaient vers le bas de la colline leurs murs inaccessibles.

— Bien joué, Dino, fit Rudy, le premier.

— Jamais on ne pourra l'en déloger. Faut l'en faire sortir et le cueillir seul.

— Dino n'en sort presque jamais, dit Thevenin. Je me suis renseigné. Il est comme un seigneur dans son donjon.

Du doigt, Rudy avait repéré la route qui conduisait au vieux village.

— On doit te repérer à des kilomètres... Et, une fois là, on peut se faire coincer facile !

— Et le sentier, là ? souffla Nora dans son cou.

Il descendait du sommet véritable de la colline où subsistaient les ruines d'un vieux moulin à vent.

— Château d'eau, expliqua Thevenin. Une conduite spéciale alimente le village des Siciliens. Le sentier pénètre ici dans le village, dans cette sorte de gorge entre deux maisons. Un gosse avec une carabine peut en empêcher l'accès. Il y a aussi ces escaliers. Ils montent depuis le bas de la colline, pénètrent dans le village. Voilà. Il y a une photographie pour chacun.

Ils la placèrent sous leurs yeux. Vivienne avala encore un peu de cognac, passa un doigt entre son cou et son col.

— Impossible. Nous ne pourrions jamais. Ou alors, nous y crèverons tous.

— Je me demande si ce n'est pas ce que cherche Balzan, fit Rudy, les yeux hors de la tête. Ça se présente comme un piège. Et il attend que nous nous y ruions comme des idiots. S'il avait voulu la tranquillité, il n'avait qu'à choisir la Sicile, son pays, et s'y enfermer. Nous n'aurions jamais pu le rejoindre là-bas. Mais c'était se priver de sa liberté. Alors, il nous a fabriqué un beau piège et attend patiemment depuis deux ans que nous décidions.

Thevenin se redressa lentement.

— Tu es contre ?

— Ça ne se sent pas ?

— Alors, fous le camp !

— Contre, oui, mais je marche quand même. On pourra peut-être le coincer, avec un peu de ruse.

Étienne Nora en ferma les yeux de plaisir.

— Oh ! oui, la ruse ! Il n'y a que ça.

— Certainement, dit Thevenin. Mais il faudra aller étudier le village de plus près. Il y a aussi un autre moyen. Éliminer les Siciliens.

Même Rudy sursauta :

— Pas fou, non ?

— Je m'entends. Les obliger à filer. Pour des raisons bien différentes. Ces gars-là, depuis qu'ils sont en France, ils évoluent à toute vitesse. Bientôt, ils se supporteront mal dans leur village-forteresse. Et puis, les appareils ménagers, le confort, c'est bien joli, mais il faut pouvoir s'en servir.

Il pointa son crayon sur le château d'eau.

— Imaginez que l'eau vienne à manquer et qu'ils doivent aller chercher l'eau au puits. Et l'électricité ?

— Balzan fera réparer, et c'est tout ! répliqua le garagiste avec dédain.

— Non. Il ne veut pas attirer l'attention. Il sera obligé de supporter certaines choses. Et la carrière ? Si elle provoquait des accidents, la carrière ? Si l'inspection du travail y mettait son nez ? Balzan n'aimerait pas ça. On peut trouver des dizaines de moyens. Un beau jour, un Sicilien filera en douce. Par exemple, un jeune pas encore marié et qui s'embête ferme dans le bunker. Il ira chercher des filles et de la distraction. Puis, ce sera une jeune femme qui poussera son mari.

Il ricanait :

— Risque de se retrouver avec les vieux, notre Balzan.

— Dis donc, ça demandera des mois, ça, fit Rudy. Et vous comprenez tous que je n'ai pas le temps d'attendre.

— On t'aidera, coupa Thevenin.

Se grattant la tête, Vivienne intervint :

— Dis donc, moi, j'ai une femme et des gosses, des obligations. Je ne peux pas passer mon temps à enquiquiner Balzan. Quelques coups rapides, je veux bien. Une nuit, un jour, pas plus.

— T'en fais pas, le rassura Thevenin, tu n'interviendras qu'à bon escient. Ce qu'il nous faudra comme matériel, véhicules, par exemple, tu nous le procureras ?

— Ça, c'est dans mes cordes.

Nora soupira :

— La police me tracasse, et, au moindre contrôle, j'attirerai l'attention. Quel sera mon rôle, d'après toi ?

— Tu feras équipe avec Rudy. Vous trouverez une planque dans la région. Saint-Maximin ou Barjols. Vous accumulerez les renseignements et vous opérerez quelques coups discrets.

Souriant, Lambert attendait son tour.

— Tu as de bonnes relations dans l'administration ? lui demanda Thevenin.

— Dans les Bouches-du-Rhône, oui, mais pas dans le Var... Mais ça peut s'arranger avec un peu de fric.

— Il faut contrer Balzan sur tous les plans : Sécurité sociale, inspection du travail, service des étrangers. Imagine que quelques-uns des Siciliens ne soient pas en règle et qu'on les renvoie au pays ? Perte sèche pour notre Balzan.

— C'est faisable, approuva Lambert.

— Il faut l'amener à commettre une imprudence.

Rudy intervint :

— Ces Siciliens doivent avoir des compatriotes dans la région. Ils se rencontrent certainement ? Il y a peut-être quelque chose à faire de ce côté-là.

Puis, il sourit :

— Une nuit, je m'introduirai dans ce bunker. Pour voir. Vous inquiétez pas, j'ai l'habitude. Jusqu'à présent, on ne m'a jamais coincé. J'ai fouillé plus d'une villa avec ou sans occupant.

Le regardant droit dans les yeux, Thevenin le prévint :

— Méfie-toi. Balzan est intelligent et dur. Tu n'as aucune chance d'en ressortir vivant. De plus, il saura que nous sommes sur l'affaire et redoublera de précautions.

— Si je pouvais découvrir un autre accès, un truc sensationnel ?

— De toute façon, examine bien la situation de la maison de Balzan. Elle se dresse au centre du hameau, bien dégagée de toutes parts. C'est une sorte de place qui l'entoure. Ici, une allée de platanes, et puis le terrain nu. Côté nord, c'est une façade aveugle. Pas une ouverture, et la construction est en pierre, les murs épais par endroits d'un mètre et même davantage à la base.

Tous piquaient du nez sur leur épreuve personnelle. Thevenin avait longuement étudié ces photographies aériennes et n'exagérait pas.

— De plus, nous devons agir avec une certaine discrétion. Au bas du village, il y a d'autres maisons, occupées par des gens paisibles qui auront vite fait de téléphoner aux gendarmes qu'il y a du grabuge chez les Siciliens.

— Justement. S'il y a du grabuge, on va obliger les Siciliens à filer ailleurs, non ?

Thevenin soutint le regard aigu de Rudy.

— Peut-être. Mais Balzan n'est pas fou. Il emploie aussi des gens du pays, dans sa carrière. Il emploie même tellement de personnel, que l'affaire n'est pas rentable. Il fait tout juste les frais, et encore.

— Le salaud soutient l'affaire avec notre pognon, alors ? s'exclama Vivienne. Pour se protéger, il va tout gaspiller.

— Nous ne lui en laisserons pas le temps, menaça Rudy. C'est entendu. Nora et moi, nous irons nous installer dans la région... N'ayez pas peur, ajouta-t-il, en surprenant un échange de regards, nous passerons inaperçus, si vous voulez bien vous déboutonner un peu.

Le premier, Thevenin sortit une liasse de sa poche.

— C'était prévu. Voilà cent billets pour les premiers frais.

— Et cinquante, dit Vivienne.

Finalement, ils reçurent deux cent mille anciens francs.

— Pour les nouvelles, vous appelez au bar, en bas, et vous me demandez. Le matin, de préférence. Dès que vous avez une planque, vous me prévenez. Choisissez quelque chose de discret et de tranquille.

— Il nous faudrait une bagnole, dit Rudy.

Vivienne proposa la sienne :

— À condition qu'on me ramène à Remoulins.

— D'accord, dit Thevenin. Nous partirons tous les deux ensuite.

— C'est une D.S. 21. Bonne bagnole, vous verrez...

— Pour simplifier, il nous faudrait un papier de toi, dit Rudy. Avec les flics, on ne sait jamais... Un acte de location, par exemple ?

— Thevenin le rapportera.

Ce dernier tapa sur la table à plusieurs reprises.

— Un instant.

Tous se figèrent.

— On est d'accord ?

— La preuve, fit Rudy.

— Nora ?

— Bien sûr.

— Lambert ?

— Je marche. Remarquez, j'ai une bonne situation, mais pour le sport, je marche.

Rudy ricana :

— Et pour la peau de Balzan ?

— Vivienne ?

Le garagiste hocha la tête :

— Oui. Évidemment... N'oubliez pas que nous sommes en France,

pas en Libye. Il y a des règles à respecter, si on veut durer. Balzan ? C'est une ordure, on est d'accord. Reste à savoir si elle mérite notre coup de balai.

— Tu as les foies ! ricana Rudy.

D'un seul coup, Vivienne redevint le coriace d'autrefois :

— J'ai des raisons beaucoup plus pures que toi d'accepter, Rudy. Mes dix millions, je ne les ai pas claqués comme un jeune c... pris de vertige. Ceci dit, je t'emm...

CHAPITRE II

La petite voiture rouge grimpait allègrement en direction du village, disparaissait parfois dans la courbe d'un virage, surgissait à nouveau, beaucoup plus proche. Le vieux Marino s'amusait de la voir aussi agile, aussi rapide. Il décrocha le téléphone qui le mettait tout de suite en rapport avec la maison du « capo ». La voix de Luciana, la servante, retentit au bout du fil.

— Dis au capo qu'une petite voiture rouge sera là dans une minute. Demande-lui ce que je dois faire.

Marino n'eut qu'à tendre le bras pour s'emparer du fusil à canons sciés chargé de deux cartouches. La première remplie de petits plombs qui ne pouvaient tuer, l'autre avec des chevrotines.

La voix grave du « capo » retentit à son oreille.

— Tu te postes à la fenêtre est et tu surveilles la place.

— Bien, capo !

— Je t'ai déjà dit de m'appeler Dino. Je ne suis pas un capo.

— Pour moi, tu es le capo, et le meilleur que j'aie connu, dit le vieux.

Puis, il raccrocha. Faisant rouler son fauteuil d'infirme, il passa dans la pièce voisine. Sa belle-fille y cousait près de la fenêtre.

— Va surveiller la route à ma place. Moi, j'ai affaire ici. Et méfie-toi, il pourrait y avoir une autre voiture.

— Le boulanger va arriver.

— Surveille-le aussi. Il peut avoir été obligé de cacher quelques types dans sa fourgonnette.

D'un geste sec, il la renvoya, attendit qu'elle ait refermé la porte pour entrouvrir la fenêtre donnant sur la place. Il y avait un peu de vent, et il craignait les courants d'air.

La petite voiture s'engagea entre les maisons, et le passage étroit amplifia le bruit de son moteur. Une fois sur la place, elle ne pourrait aller plus loin, malgré sa petite taille. Les rues se resserraient encore plus.

Le cou tendu, ce qui faisait ressortir ses veines et les tendons de ses muscles, souffle court et sourcils froncés, Marino guetta le véhicule. Comme prévu, il s'arrêta, mais personne n'en sortit, comme si la vue des façades rébarbatives forçait la réflexion. Enfin, la portière s'ouvrit

et une fille blonde posa le pied à terre, se redressa. Le vieux Marino fut presque déçu, mais il n'en baissa pas pour autant son fusil.

Debout près de sa petite Morris, Emma Bosc regardait autour d'elle. De la place, s'enfuyaient des ruelles ombreuses que le soleil ne devait éclairer qu'à midi sonnant. Du linge pendait comme des oriflammes. Il y avait aussi l'odeur d'oignons frits et de fruits trop mûrs. Enfin, elle se décida à s'écarter de sa voiture.

Marino grimaça. Il n'aimait pas les femmes en pantalon. Et celle-ci portait le sien avec une trop grande assurance. Au lieu d'être déguisée en homme, elle paraissait encore plus féminine, encore plus désirable. Et le vieux cracha par la fenêtre.

Les quelques pas qu'elle fit sur les pavés irréguliers l'amènèrent devant une porte ouverte sur ce qui semblait être une salle de café. Elle apercevait quelques tables recouvertes de marbre, un comptoir.

Elle entra. Tout au fond, derrière un rideau de perles, brillait une lampe. Une silhouette épaisse s'intercala, attendit avant d'écarter le rideau de perles que la jeune fille fît quelques pas supplémentaires.

— Bonjour, dit-elle. Il fait chaud. Pouvez-vous me servir un jus de fruit ?

L'homme glissa derrière son comptoir sans la lâcher du regard. Dans son visage très sombre et un peu mou, deux yeux tristes veillaient. Surprise, elle le vit décrocher un téléphone mural et se mettre à parler en italien, sans même avoir demandé quoi que ce soit à l'opératrice. Elle comprit plus tard qu'il s'agissait d'un interphone. Le mot « capo » revint assez souvent.

Après quoi, l'homme ouvrit son réfrigérateur et déposa devant elle une bouteille de jus de fruit et un verre. Il lui sourit même avec gentillesse.

— Je n'étais jamais montée jusqu'ici, dit-elle. On m'avait dit qu'il y avait tout un village de Siciliens transplantés. C'est vrai ? Il n'y a que des Siciliens, ici ?

L'homme réfléchit, se tourna vers le téléphone comme pour prendre conseil, mais ne décrocha pas.

— *Ecco*. Tous siciliens.

— On m'a dit aussi que vous travaillez pour un autre Sicilien et que le village lui appartenait. Voyez-vous, cela m'intéresse. Je suis étudiante en sociologie, et je voudrais faire une sorte d'étude, une thèse sur les communautés étrangères installées dans le Midi de la France. J'ai bien découvert des Nord-Africains, des Espagnols... Mais votre village forme une telle exception...

Le patron du café roulait des yeux inquiets, ne comprenant certainement pas un mot de ses explications. Elle mordit sa lèvre inférieure, regarda autour d'elle.

— Comment s'appelle votre patron ? Balzano, il me semble ?

— *Ecco*. Balzan.

Puis, elle comprit.

— Est-ce à lui que vous avez téléphoné, tout à l'heure ?

Elle pensa avoir dit quelque chose de très vexant. L'homme se renfrogna, et son visage lourd devint menaçant.

— Non ? Pourriez-vous lui demander si je ne peux pas le rencontrer ? Mon nom est Emma Bosc... Je fais une thèse sur... Non. Inutile. Dites-lui que je suis étudiante.

Mais l'homme restait immobile derrière son comptoir, visiblement déconcerté. Elle se désigna :

— Voulez-vous que je téléphone, moi ?

D'un geste vif, il recula vers le téléphone comme pour le protéger.

— Non... Attendez.

Il décrocha, demanda à parler au « capo », attendit, puis s'expliqua d'une voix haletante, comme s'il y avait un danger quelconque. Soudain, Emma regretta d'être venue. Se retournant, elle aperçut sa petite voiture rouge, tressaillit. Au travers des vitres, elle avait surpris le mouvement furtif d'une silhouette. Quelqu'un se cachait derrière la Morris. Elle eut peur pour les quelques objets qu'elle avait laissés à l'intérieur, un appareil de photographie et un magnétophone. Sans que l'homme puisse la retenir, elle sortit, courut à sa voiture. Elle en fit le tour, ne vit personne. Pas loin de là, à deux mètres, une porte fermée dissimulait peut-être la personne qu'elle avait cru apercevoir.

Soucieuse, elle rentra à nouveau dans le petit café. Le patron téléphonait toujours. Il ajouta quelque chose la concernant, puis raccrocha.

— M. Balzan pourra me recevoir ?

— Pas aujourd'hui.

Elle fronça le nez qu'elle avait droit et court.

— C'est ennuyeux, ça. Quand, alors ?

Les épaules massives exprimèrent maussadement un doute. Elle s'obstina :

— Je peux lui écrire ?

— *Ecco*. Faites-le...

Le gros s'épanouissait d'aise.

— Mais combien je vous dois ?

— Un franc.

Elle plaqua la pièce sur le bois du comptoir.

— Ma voiture ne gêne pas, là ? Je vais faire un tour dans le village. Il y a des ruelles bien sympathiques. On se croirait à Naples ou à Palerme. Au revoir.

— Non, attendez.

Ce n'est qu'à la porte qu'elle se retourna.

— Vous ne pouvez pas visiter... Ici, c'est propriété privée. Vous n'avez pas vu les panneaux, à l'entrée ?

— Si. Mais un bien communal ne peut devenir un bien privé aussi facilement. Les maisons, oui, mais pas les rues, les passages. Vous comprenez ?

— Il ne faut pas y aller. Le « capo » ne veut pas.

— Tant pis. Je fais un tour et je repars.

La Morris ne pouvait gêner en aucune manière. Elle alla jusqu'au bout de la petite place, pénétra dans un passage étroit et déboucha sur une place plus grande, au milieu de laquelle se dressait une belle maison blanche dont la plupart des volets étaient clos à cause du soleil intense. Des volets à persiennes au travers desquelles on devait l'épier. Elle en était certaine.

Il y avait quelques platanes sur cette place, mais un grand espace nu les séparait de la belle et grande maison. Peut-être l'ancienne mairie, pensa-t-elle. La seule bâtisse, en tout cas, qui tenait debout. Les autres menaçaient toutes ruine. Les murs s'écroulaient sous les ronces, quelques figuiers sauvages, d'anciennes pièces d'habitation à ciel ouvert servaient de dépôts d'ordures, et, lorsqu'elle passa auprès, des centaines de mouches l'environnèrent.

Elle s'enfonça dans une ruelle ravinée. Quelques gouttes d'eau tombèrent sur sa tête, et elle leva les yeux. Du linge s'égouttait, fraîchement étendu en travers de la rue, à hauteur du second étage. Mais les fenêtres closes ne trahissaient aucune présence humaine. En marchant, elle remarqua combien les portes paraissaient solides, sans rapport avec les murs ruinés. Du bois artificiellement vieilli ? Peut-être.

La rue ravinée se tortillait encore, puis débouchait sur une place. Elle reconnut les platanes, la grande et belle maison, mais vue sous un autre angle. En face d'elle, sa Morris attendait dans une ombre qui se retirait avec le soleil.

On pouvait contourner la grande maison, et elle le fit lentement, resta interdite devant la façade nord unie et sans ouvertures. Une sorte de falaise inaccessible. La réverbération des autres façades l'obligea à baisser la tête. Elle se réfugia dans une venelle si sombre qu'elle en paraissait duveteuse. Tout au bout, il y avait un porche, quelques escaliers, et puis un mur. Des pierres soigneusement jointoyées par un ciment de bonne qualité. On ne pouvait sortir par là, monter vers le sommet de la colline. Un autre passage devait exister.

Elle longea à nouveau la place, la façade nord de la maison, déboucha dans le plein soleil. Elle se souvint alors de ses lunettes de

soleil, revint vers sa voiture pour les prendre. En même temps, elle calculait. On lui avait parlé d'une quinzaine de familles, soixante personnes environ. D'accord pour les hommes qui travaillaient à la carrière et pour les gosses, encore en classe pour quinze jours avant les grandes vacances. Restaient les femmes, les vieux. Une vingtaine de personnes dans ce groupe de maisons, et elle n'avait vu que le patron du café. Dès son arrivée, un mot d'ordre, même pas, un signe avait prévenu les habitants, et ils attendaient, terrés chez eux, qu'elle reparte pour reprendre la vie quotidienne.

Ses lunettes sur le nez, elle sortit de sa voiture, se figea. Le verre droit faisait miroir, et elle distinguait parfaitement la tête du vieillard à la fenêtre du premier étage de la maison qui se trouvait derrière elle.

Une tête assez grosse, chauve, avec juste une couronne de cheveux certainement gris. Mais surtout, elle voyait l'objet que le vieux braquait dans sa direction, l'identifiait. Un fusil à double canon assez curieux, comme déformé. Pendant quelques secondes, elle attendit la détonation.

Lorsqu'elle se remit en marche, la transpiration coulait dans son dos. Elle se dirigea vers un passage entre deux maisons très hautes, et, lorsqu'elle se crut invisible dans l'ombre chaude, se retourna. Il n'y avait plus personne à la fenêtre du premier étage de l'autre habitation. Le vieillard avait dû se reculer, mais elle devinait toujours l'arme braquée sur elle.

La ruelle montait, devenait une sorte de chemin de terre, et, brusquement, elle sortit du hameau, se retrouva grimant le long d'une colline aride au sommet de laquelle se dressait la tour tronquée d'un ancien moulin à vent.

Elle lui tourna le dos, fit face au village.

— Une forteresse ! murmura-t-elle.

Les hautes maisons aux murs épais, aux ouvertures rares, de ce côté exposé au nord, plongeaient leur longue façade dans le sol pierreux, et l'illusion était complète. Même en venant par là, on était obligé de passer par la ruelle. La première ouverture accessible se trouvait à près de dix mètres de hauteur.

De chaque côté du passage, des ronces formaient un réseau dense et infranchissable, cernaient la base de ce hameau fortifié comme l'aurait fait du fil de fer barbelé. Elle s'en approcha, fut surprise par leur vivacité. À croire qu'elles trouvaient dans cette terre ingrate de quoi prospérer magnifiquement. Cette constatation la troubla.

Elle rentra dans le village, les yeux sur la fenêtre du vieillard. Elle finit par s'y refléter, à une certaine distance, silhouette un peu perdue dans le désert de la place. Quelle merveilleuse cible elle devait constituer ! Et, par crânerie, à la fois angoissée et méprisante, elle

redressa la tête, le corps bien droit. Puis, un sourire décripa ses lèvres. C'était ridicule.

Lorsqu'elle atteignit sa voiture, sa décision était prise. D'un pas ferme, elle pénétra dans le petit café, marcha vers le comptoir. Le patron surgit de derrière son rideau de perles.

— C'est fermé... Il faut que je parte.

— N'ayez crainte. Je ne viens pas consommer. Vous direz à votre patron que je reviendrai demain et les autres jours... Que, s'il le faut, j'écirai au maire, au préfet..., au député... Mais que je ferai mon étude sur ce village... Vous croyez m'impressionner, dites ?

Il la regardait avec effarement.

— *Ma, ma...* Calmez-vous, mademoiselle !... Ici, c'est une propriété privée... Si, si... Même les routes, les rues ont été achetées... Le terrain... Tout d'un seul bloc.

Emma sourit :

— Vous avez téléphoné, après mon départ. À votre « capo » ?

— C'est propriété privée... Il faudrait un mandat de perquisition pour y pénétrer... Ici, les gens sont calmes, tranquilles... Jamais d'histoires.

À nouveau, il s'épanouissait, paraissait prêt à fournir toutes les explications.

— Jamais d'histoires... Vous demanderez à la mairie..., aux gendarmes. Nous, on vient du centre de la Sicile... Là-bas, très malheureux... Travail dur et mal payé... Ici, tout va bien. Alors ?

Le ventre en avant, la tête penchée et les mains en fleur de chaque côté de son corps lourdaud, il était presque touchant, mais elle n'aimait pas certaines lueurs dans ses yeux tristes.

— Nous contents... Très contents. Ici, l'eau courante, l'électricité et le confort. Tous. Écoutez !

Un ronronnement provenait de l'arrière-salle.

— Machine à laver. Merveilleux, non ? En Sicile, jamais...

Il frotta ses deux poings l'un contre l'autre.

— Là-bas..., comme on dit ?

— Lavoir.

— *Ecco*. Les femmes, beaucoup de travail.

— Et vous devez ça au « capo » ? Mais, dites donc, c'est un philanthrope, votre Balzan. Un bienfaiteur de l'humanité ! J'ai plus que jamais envie de le rencontrer. C'est pourquoi je reviendrai tous les jours. Vous comprenez ? Tous les jours.

Les mains retombèrent, l'œil se fit encore plus triste.

— J'écirai aussi pour lui demander une entrevue. Je téléphonerai, puisqu'il est sur l'annuaire. Est-ce qu'il va des fois à la carrière ?

— *Scusi...*

— Même si c'est une propriété privée, on n'a pas le droit de braquer un fusil sur quelqu'un qui n'a aucune intention malhonnête.

Le cafetier pâlit, eut un geste de protestation des deux mains.

— Un fusil ?

— Oui. La maison, là-bas. Un vieux, le crâne chauve. Il a même un fusil à double canon. Mon père est un chasseur, je m'y connais.

Pivotant sur ses talons, elle marcha allègrement vers la Morris, s'installa au volant, s'examina dans le rétroviseur et mit en marche. Elle avait envie de tirer la langue en direction du Sicilien qu'elle devinait dans la petite salle, mais se contint. Par contre, elle poussa à fond son moteur d'un coup de pédale rageuse, fonça vers la place, amorça un demi-tour et sentit que la petite voiture dérapait. D'un seul coup, sa vitalité tomba et elle s'arrêta, la mort dans l'âme.

Comme prévu, le pneu droit avant se trouvait à plat. Ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait, mais, dans cet endroit, cette panne prenait des proportions fantastiques.

Elle se souvint de la silhouette qui rôdait autour de la Morris lorsqu'elle discutait avec le patron du café. Un peu fébrile, elle sortit le cric, la trousse à outils et la roue de secours, commença par se tacher les mains et dit un gros mot. Elle eut beaucoup de difficulté à dévisser les écrous, ne se défendit pas trop mal avec son cric.

— Un coup de main ?

Emma sursauta, se redressa. Elle ne l'avait pas entendu arriver. Un visage brun sous des cheveux noirs ondulés, des dents un peu trop blanches pour rendre le sourire vraiment sympathique.

— Merci. J'y arriverai bien.

— Donnez.

Elle prit un chiffon pour s'essuyer les mains, le détailla. Blue-jeans, chemise-polo et espadrilles.

— Vous êtes de ce village ?

— J'y habite.

— Sicilien ? Pourtant, vous parlez très bien le français.

— J'ai vécu longtemps en France.

Ôtant la roue crevée, il la déposa sur le sol poussiéreux, mit la roue de secours en place.

— C'est très curieux, ici, continua-t-elle... Je suis étudiante en sociologie, et je voudrais faire une thèse sur cette communauté de Siciliens. Mais il paraît que c'est impossible.

— Pourquoi ?

— Oh ! je crois que le « capo » n'est pas très chaud. Vous le connaissez ? Il s'appelle Balzan.

— Dino Balzan, en effet. C'est moi.

CHAPITRE III

Emma refusa le troisième verre de Marsala, la tête lui tournait un peu. Ugo, le cafetier – elle venait d'apprendre son nom –, attendait, la bouteille à la main, l'air très respectueux. Sur un signe de Dino Balzan, il alla derrière son comptoir. Le « capo » s'accouda à la table de marbre, plongea ses yeux durs dans ceux gris-vert de la jeune fille.

— Et maintenant, si vous m'expliquiez ?

— Mais quoi ? Vous savez tout...

Il secoua la tête, le visage de plus en plus grave.

— Non. Une blague. Qui vous envoie ? Thevenin, hein ?

— Je ne connais personne de ce nom.

— Rudy ?

— Écoutez, je ne comprends pas ce que vous voulez dire... Est-ce que vous me prenez pour une sorte d'espionne ? Y a-t-il un secret, dans votre village ?

Longtemps, il la regarda, puis se renversa en arrière, faisant craquer le dossier de sa chaise, et alluma un cigarillo.

— Un secret ? Non, il s'agit de vieilles histoires avec d'autres Siciliens. Nous sommes un peuple étrange, avec des règles spéciales concernant l'honneur.

— Ce ne sont pas des noms siciliens : Thevenin, Rudy... Et « capo », qu'est-ce que ça veut dire ?

— *Capo de maffiosi*.

Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Vous appartenez réellement à la Maffia ?

— Non, mais, pour les gens d'ici, je suis un capo, un chef, un patron, comme vous voudrez. C'est un peu ridicule, je vous l'accorde, mais impossible de leur faire renoncer à cette habitude. Pourtant, je n'ai rien d'un capo. Ce genre de personnage est en général assez puant. Contre sa protection, il reçoit, pour lui et sa famille, tout ce qu'il lui faut pour vivre sans rien faire, et peut ainsi se consacrer à son travail de protecteur. Qui vous a parlé de ce village ?

Cette dernière phrase venait brutalement et la surprit.

— Une amie. Ses grands-parents habitent le village... L'autre, en bas de la colline.

— Leur nom ?

— Saulnier.

Il hocha la tête.

— Étudiante comme vous ?

— En droit. Mais nous avons bavardé, et elle m'a parlé de cette communauté sicilienne installée dans le Haut Var. J'ai pensé que cela ferait un merveilleux sujet de thèse. La rencontre de deux civilisations différentes.

— Il n'y a pas de rencontre. Nous sommes en haut et eux en bas. Nous dans la rocaïlle, le vent, eux dans le creux de la vallée, dans la tiédeur de la campagne.

— Mais vous jouissez d'un meilleur confort, très certainement, lança-t-elle, moqueuse. Pourquoi avez-vous dépensé une petite fortune pour les faire passer du Moyen Âge à l'*american way of life* ? Est-ce l'exemple de votre compatriote Danilo Dolci, essayant de sortir la Sicile de la misère, qui vous a contaminé ?

Les paupières mi-fermées, il l'observait tranquillement.

— Ai-je l'air d'un prophète illuminé ?

— Danilo Dolci n'est pas...

— Fichez-moi la paix avec Danilo Dolci ! J'avais une carrière à exploiter, un village à occuper. Je suis allé recruter quelques ouvriers et leur famille. Dans le village le plus misérable. Ils sont ici, vivent en paix. Pourquoi aller chercher plus loin ?

Il se pencha vivement vers elle :

— Pourquoi une thèse ? Ce sont toujours les inadaptés, les malheureux, les pauvres qui intéressent les gens comme vous. Savez-vous que vous êtes des sortes de charognards ? Vous alimentez votre vie professionnelle de calculs, de commentaires puisés dans la misère la plus noire. Mes Siciliens sont tranquilles ici, et je ne permettrai pas que vous veniez les importuner. Vous m'avez compris ?

— Parfaitement.

Sans plus attendre, elle se leva. Mais il retint son poignet, tournant la tête vers la porte. Un véhicule pénétrait dans le village, une fourgonnette qui passa rapidement en émettant un son de trompe continu.

— Laissez-moi partir.

— Après. C'est le boulanger.

— Vous ne voulez pas que je voie les femmes aller acheter leur pain ?

— Exactement.

Elle s'assit à nouveau, le visage contracté de colère.

— Vous ne voulez pas qu'on vous appelle « capo », mais vous vous comportez comme les latifundistes de l'île.

— Seulement avec les étrangers.

C'était sec comme une gifle. Elle le regarda d'un air moqueur.

— Je suis têtue, et j'arriverai à mes fins, même si je dois m'adresser à la préfecture. Mon père a des relations, et...

— Je n'en doute pas. Mais ils vous feront la même réponse que moi. Ici, c'est une propriété privée, et, même au nom de la science, même si votre thèse non écrite doit constituer une perte irréparable pour l'humanité, vous n'obtiendrez pas l'autorisation nécessaire.

Elle secoua ses cheveux blonds, devenant rouge d'humiliation. Elle vit passer une jeune femme qui sortait certainement de la maison du vieillard au fusil.

— Vous auriez peur d'une perquisition ?

— Bigre ! comme vous y allez ! À part quelques fusils de chasse, je ne pense pas qu'on trouve autre chose ici. Et mes compatriotes ne sont ni des voleurs ni des assassins.

Elle finit par capituler.

— Tant pis, je renonce. Comme vous le dites si bien, je trouverai ailleurs d'autres communautés misérables à tracasser. Savez-vous ce qu'est une enquête de sociologie ? Je vous assure que vos compatriotes n'auraient pas eu à se plaindre de moi.

— Qu'espériez-vous ?

— M'installer ici pour une semaine, peut-être deux, me promener, poser quelques questions, mais seulement une fois adoptée.

— À qui ? Les hommes ne vous répondront pas, et les femmes restent chez elles. Ce que vous espériez, c'était justement trouver en moi un « capo » assez autoritaire pour vous aider à forcer la porte des gens. Désolé, mais dans le « borgo », tout le monde est libre. Chacun chez soi.

Un instant, elle avait espéré que tout pouvait s'arranger, mais elle comprit que c'était fichu. La fourgonnette du boulanger repartait. La jeune femme, qui habitait chez le vieux au fusil, repassa, furtive, sans tourner la tête.

— De quoi avez-vous peur, monsieur Balzan ? demanda-t-elle doucement en cherchant son regard.

Ugo, derrière son comptoir, entendit la question et se statufia, les yeux plus tristes que jamais. Balzan tirait sur son cigarillo avec le même calme, soutenant son examen.

— Car vous avez peur, monsieur Balzan. Le vieux d'en face, il surveille la route de sa fenêtre sud. Puis, lorsque le visiteur pénètre dans le « borgo », comme vous dites, il va vite à la fenêtre est et le tient sous la menace de son arme. Ne me dites pas que c'est faux. Je peux raconter l'histoire à des amis journalistes à la recherche de l'article sensationnel. Ils viendront ici, trois, quatre. Que ferez-vous ?

Si vous les chassez, ils broderont sur l'incident, et ce seront les Parisiens qui viendront. Ceux des journaux à sensations qui, d'un rien, font un scandale.

— C'est du chantage ?

— Non. J'aimerais assez vous voir dans une situation aussi déplaisante.

Il ouvrit les yeux bien grands.

— Vous me détestez à ce point ? Mais que vous ai-je fait ? Je défends la tranquillité de ce petit hameau et vous m'en voulez pour ça. Est-ce ainsi que raisonne une scientifique ? Ah ! j'ai toujours pensé qu'on ne devait pas abandonner des recherches aussi sérieuses entre les mains des femmes ! Maintenant, je suis certain que votre étude ne serait pas suffisamment objective.

— Vous êtes...

Puis, elle baissa les yeux, vaincue.

— Pardonnez-moi. Je me suis énervée... Mais je vous croirais sincère s'il n'y avait pas eu ce vieillard au fusil.

— Là-bas, en Sicile, il y a toujours eu des guetteurs, aussi loin qu'on remonte dans l'histoire. Les petits villages faisaient des objectifs faciles, des proies de choix pour toute sorte de pirates, de bandits. Il y a seulement quelques années, Salvatore Giuliano dirigeait plusieurs bandes, du moins on le disait. Encore maintenant, il y a des coups de main crapuleux sur les hameaux isolés. Le vieux que vous avez vu ne peut se résoudre à admettre qu'en France, c'est différent. Pour lui, notre solitude ressemble à celle qu'il a toujours connue, et il monte la garde comme il le faisait, et, avant lui, ses ancêtres.

Il surveillait ses expressions, et elle parut se détendre :

— Je veux bien l'admettre, mais, tout à l'heure, j'ai eu très peur. J'ai même cru qu'il allait me tuer.

— Vous avez beaucoup d'imagination.

— Je me suis promenée dans le hameau sans voir âme qui vive, à l'exception d'Ugo. Je me sentais épiée par toutes les fenêtres. La vie quotidienne se retirait devant moi.

Elle lui raconta l'épisode du linge fraîchement étendu.

— Cette femme qui venait de l'accrocher à son fil devait me surveiller de sa fenêtre.

— Ils sont encore craintifs, inquiets.

— Après deux ans ? Pourquoi ne pas les mêler à la vie des autres habitants, au lieu de les isoler ?

— Demandez à vos compatriotes d'en bas. Il y a eu quelques essais timides, vite interrompus.

— La communauté se replie sur elle-même ?

Dino sourit, la menaça gentiment du doigt.

— Vous êtes incorrigible et continuez votre enquête malgré tout et presque malgré vous.

— C'est vrai, reconnu-t-elle.

Puis, elle regarda l'heure à la vieille pendule hexagonale du café.

— Je vais partir. Pourquoi avez-vous conservé ce café ?

— C'était nécessaire. D'ailleurs, Ugo ne l'ouvre que le soir. Il travaille à la carrière, mais s'est fait une déchirure musculaire. Quelques jours plus tôt, vous n'auriez pu entrer.

— Sa femme ?

— Elle ne sert qu'en sa présence. Mes compatriotes ont gardé un caractère assez ombrageux à ce sujet. Mais tout s'arrangera peu à peu.

— Et vous ?

Il attendit.

— Que faites-vous ? Quittez-vous quelquefois cette forteresse ?

— Quelquefois.

— La carrière ?

— J'ai un contremaître très compétent qui faisait déjà un travail similaire en Sicile.

Elle tapota la table de ses doigts fuselés.

— D'après mon amie dont les grands-parents habitent le village, cette carrière n'est pas rentable et a ruiné plusieurs entrepreneurs. De toute façon, elle ne peut faire vivre une vingtaine d'ouvriers, si l'on compte les gens du pays travaillant pour vous.

— Elle le pourra dans quelques années. Il y a de plus en plus de demandes pour le genre de pierres que nous extrayons, répondit-il d'un ton sec.

— C'est curieux, mais je suis toujours persuadée que, dans l'histoire, c'est vous qui faites une bonne affaire. Même si la carrière ne rapporte pas. Vous avez plus besoin d'eux qu'eux de vous.

— Possible, laissa-t-il tomber. Imaginez que j'aie voulu reconstituer ici l'atmosphère de mon pays natal. Il me fallait bien tous ces gens-là ?

— Pourquoi en France ?

— N'est-ce pas le plus beau pays du monde ? fit-il, narquois.

Cette fois, elle se leva et il en fit autant. Elle leva la main de façon amicale pour saluer Ugo :

— À une autre fois.

Elle se dirigea vers la Morris garée en direction de la route depuis la crevasion.

— De même, je suis certaine que ma roue a été crevée exprès.

— Vous êtes illogique. On vous repousse et on veut vous garder en même temps ?

— Non. C'était un avertissement. La prochaine fois, je prendrai peut-être deux roues de secours.

Dino s'immobilisa.

— Vous ne retrouverez peut-être pas trace de votre voiture. En Sicile, il y a eu des villages spécialisés dans ce genre de vol, tout de suite après la guerre et aux premiers temps du tourisme. Une voiture était démontée, les différentes pièces cachées un peu partout dans le village en moins d'une nuit.

— Vos compatriotes viennent-ils d'un de ces villages ?

Il ne répondit pas, ouvrit la portière.

— Faites attention à la route. Les virages sont très dangereux.

— Dois-je dire adieu à Sagure ?

Dino la contempla en silence, puis poussa une pierre de son espadrille.

— J'aimerais vous revoir, dit-il brusquement.

Elle se glissa derrière son volant, lui sourit.

— Pourquoi pas ? Si vous n'avez pas peur de quitter Sagure, venez me voir à Aix. J'y suis encore pour une semaine.

— Vous croyez vraiment que j'ai peur ?

— Elle est si puissante, cette peur, qu'elle tient le « borgo » tout entier. Vous ne la sentez pas ? Je ne sais pas si elle est ancestrale ou récente, mais Ugo, vous, le vieux, là-haut, avec sa pétoire, vous mourez lentement de peur.

Ouvrant son sac posé sur le siège inoccupé, elle en sortit un carnet, griffonna sur une feuille qu'elle arracha.

— Mon adresse. Dans une semaine, je n'y serai plus... Les vacances. Si vous venez..., c'est que je me suis fait des idées.

CHAPITRE IV

Tassé dans son creux de rochers, caché par des touffes de genêt, Nora épiait plus Rudy que la route. De l'autre côté de la route, prêt à sauter au fond du fossé, son compagnon lui paraissait plus loup que jamais. Le visage aigu qu'il tendait vers le vieux village, avec ses yeux luisants et sa bouche cruelle, avait une expression de fauve. Le regard de Nora dut éveiller sa méfiance, car il se tourna brusquement vers lui.

— Les Siciliens commencent d'arriver auprès du camion. Mais ils ne montent pas encore.

Nora consulta sa montre.

— Pas tout à fait sept heures. Le trajet est compris dans leur horaire de travail. Mais il ne faut pas un quart d'heure jusqu'à la carrière.

— Le jeune suivra après ? Tu en es sûr ?

Nora soupira. Il y avait trois jours qu'il se levait à l'aube pour se glisser dans la garrigue parfumée et l'air frais du matin jusqu'à son poste de surveillance. Le jeune garçon descendait la côte comme un fou sur son vélo de course. Il appartenait à un club d'amateurs d'un village voisin, visait le professionnalisme.

— Exprès. Il descend comme un bolide, rattrape le camion de l'autre côté de la route lorsqu'il peine dans la côte qui mène à la carrière. Le gars arrive avec quelques minutes d'avance. Ensuite, à midi, il s'entraîne une bonne heure. Puis, le soir, et...

— J'ai compris. Lance la corde.

— Maintenant ? On pourrait nous voir.

— Lance.

Trop prudent, Nora, pour affronter Rudy en face. Il obéit, et Rudy éprouva la résistance de la fine cordelette en nylon blanc. Nora l'avait solidement attachée à la souche des genêts.

— Bien, ça ira.

Il la renvoya à Nora.

— Attache une pierre au bout, pour qu'elle se déroule sans ennui. Dès que je sifflerai, tu me l'expédieras.

Au début, Nora était contre. Mais, deux nuits plus tôt, Thevenin leur avait rendu visite avec Vivienne. Dans le petit pavillon isolé qu'ils avaient loué à proximité de Saint-Maximin, Thevenin avait étudié le

plan de Rudy.

— Pourquoi pas ? Les bonnes femmes siciliennes finiront par croire qu'on leur a jeté un sort. Tous ces gens-là craignent la *jettatura*, le mauvais œil. Ça perturbera vachement leur vie paisible. Mais il ne faut pas que le jeune gars s'en tire.

— N'ayez crainte, répliqua Rudy.

Tout en fixant une pierre à son nylon, Nora réfléchissait. Il y aurait certainement une enquête. Tout devrait être signolé sans bavures. Ils ne disposeraient que de quelques minutes pour effacer les traces et disparaître sans être repérés par les guetteurs. Il y en avait au moins deux. Rudy avait réussi à s'approcher à moins de cent mètres du village, et, aux jumelles d'approche, avait repéré un vieux dans la haute maison, à gauche de l'entrée du hameau. Dans celle de droite, tantôt une femme, tantôt un gosse, mais il y avait toujours quelqu'un. Et ces gens-là avaient une vue d'aigle.

De son poste, il ne voyait rien du village, et Rudy seul pouvait le renseigner. Il y aurait d'abord le camion avec ses quinze bonshommes noirs accrochés aux ridelles. Le chauffeur conduisait comme un fou. Nora craignait que Rudy ne veuille un jour s'attaquer au véhicule. Il ne reculait devant rien. Même pas devant une quinzaine de morts. Nora frissonna. Il suffisait d'un éboulement de rochers en plein dans le virage caché que le chauffeur abordait toujours trop vite. Tous n'y trouveraient pas la mort, mais aucun n'en sortirait indemne. Un coup terrible pour Balzan. De quoi le faire réfléchir.

Lorsqu'il pensait à Balzan, Nora se sentait mal à l'aise, n'osait approfondir ce sentiment. Il avait peur de ne pas le haïr assez fort, comme les autres. Parfois, il se disait qu'il y avait peut-être moyen de s'entendre avec lui, se reprenait vite. Si jamais Rudy le soupçonnait d'avoir de telles idées, il ne lui laisserait aucune chance. D'ailleurs, le problème était insoluble. D'un côté, Balzan avec ses Siciliens, de l'autre, Rudy, Thevenin, Vivienne et Lambert.

— Le camion ne va pas tarder à démarrer, lui cria Rudy.

Étaient-ils bien seuls, dans cette campagne aride ? Parfois, des troupeaux de moutons passaient de colline en colline. Les chiens pouvaient les repérer.

Rudy prit ses jumelles pour observer le camion immobilisé sur le terre-plein, juste à côté de l'entrée. Trop gros, il ne pouvait pénétrer à l'intérieur de la « forteresse ». Le vieux était certainement à son poste derrière la fenêtre du premier étage.

Levé depuis l'aube, le vieux Marino jouissait de l'air frais et des odeurs du matin. En dessous de sa chambre, les ouvriers de la carrière parlaient. Au fur et à mesure qu'ils se regroupaient plus nombreux, leur conversation enflait, et le vieil infirme la suivait avec intérêt,

apprenait des tas de nouvelles qu'il pourrait tout à son aise ruminer dans la journée.

— Baggi ne vient pas ce matin, dit quelqu'un. Le « capo » lui a demandé de rester pour refaire un mur.

« Un maçon, pensa le vieux. Un bon maçon. » Il y en avait plusieurs dans l'équipe, et ils faisaient mieux que rafistoler le borgo en ruine. Dans quelques années, toutes les maisons seraient retapées à neuf. Cesare, son fils, le lui avait dit. Sans se pencher, Marino pouvait l'entendre discuter avec les autres. Un bon *ragazzo*, Cesare. Quelle idée, d'épouser cette fille qui ne pouvait avoir d'enfant et qui ne se plaisait pas du tout au borgo ! Elle rêvait de la ville, de la mer, lisait des magazines complètement idiots.

Marino regarda au loin, suivit le tracé de la petite route jusqu'à la départementale. Il la découvrait en grande partie, à l'exception de quelques virages cachés par des bosses du terrain.

Sa belle-fille frappa, entra avec un plateau. Le vieux aimait le café très noir et des tartines de fromage salé. Elle ne lui adressa pas la parole, et Marino en fit autant. Ils se détestaient depuis des années. Une fille stérile ne pouvait avoir une âme, pensait le vieux, et il la méprisait.

Elle tira les draps et les couvertures pour aérer le lit, ressortit. Marino mordait dans sa première tartine, buvait une grande gorgée de café.

Le moteur du camion éclata soudain et couvrit les bruits des voix. Les ouvriers s'installèrent sur les bancs. Marino gloussa. Ils se cramponnaient solidement, car Gino, le chauffeur, fonçait à tombeau ouvert.

Il fit avancer son fauteuil roulant, attaqua une deuxième tartine. Son plus grand plaisir était de voir le vieux véhicule dévalant la côte. Chaque fois qu'il disparaîtrait dans un des virages, son cœur s'arrêterait de battre jusqu'à ce qu'il réapparaisse. C'était à la fois excitant et inquiétant. Si jamais un accident se produisait et que Cesare y trouve la mort, sa belle-fille ne resterait pas avec lui. Il serait seul pour toujours. Le capo s'occuperait de lui, mais ce ne serait pas la même chose.

Le camion démarra, fit demi-tour sur le terre-plein et apparut enfin à ses yeux. Cesare agita le bras, sachant que son père le regardait. Le vieux hocha son menton sans penser qu'il ne pouvait le voir. Tout de suite, Gino enfonça l'accélérateur.

Dans son creux de rocher, Nora se fit tout petit, ramena sur lui les genêts pour se dissimuler complètement. Il retenait même son souffle, tandis que le moteur du camion grondait de plus en plus fort dans les lignes droites, s'étouffait dans les virages pour éclater encore plus

puissant. Les douze hommes et le chauffeur passèrent sans se douter de leur présence.

Tout au fond de son fossé broussailleux, Rudy sentit vibrer la terre, et quelques pierres se détachèrent du sommet et lui roulèrent dessus, mais il resta inerte. Il attendit près d'une minute avant d'oser se relever. Tout de suite, il braqua ses jumelles en direction du vieux village. Le coureur cycliste n'allait pas tarder à surgir du porche pour se ruer à soixante-dix à l'heure vers le bas de la colline.

— Prêt, Nora ?

Les genêts s'écartèrent sur le visage chafouin de son compagnon. S'il ne l'aimait pas, Rudy appréciait Nora. Son goût pour la ruse tempérait sa violence et, en somme, ils formaient une équipe efficace. Rudy aurait souhaité plus de franchise dans leurs rapports, mais Nora ne se livrait jamais à fond, se méfiait de tout et de tous.

— Prêt.

— Dès qu'il aura basculé, tu ne t'occupes pas de lui. Tu détaches ta corde et tu files. Je te rejoindrai.

— Bien, compris.

Soulagé, Nora. Peu de chances pour que le coureur cycliste se tue sur le coup. Lui, Rudy, devrait achever la besogne.

Là-haut, Marino reposa son bol sur le plateau, fit glisser ce dernier sur une petite table voisine. Salvatore Berto allait à son tour descendre vers la départementale sur son beau vélo de course, et Marino appréciait chaque matin la performance, la chronométrait avec sa vieille montre. Pour l'instant, son temps oscillait autour de deux minutes. Marino regrettait de ne pas posséder un appareil plus précis.

Les yeux fixés sur le point précis où Salvatore Berto lui apparaîtrait, il attendait. Le *ragazzo* lui plaisait. Il le croyait capable de faire un bon coureur d'ici quelques années, et de devenir aussi célèbre qu'un Coppi ou un Bartali. Il s'entraînait durement, malgré son travail à la carrière. Cesare lui racontait qu'il faisait près de cent kilomètres par jour.

Dès que le maillot rouge et noir surgit devant ses yeux, il regarda sa montre, repéra l'aiguille de la trotteuse. Le premier virage fut atteint en un temps record.

« Aujourd'hui, il est en forme », pensa le vieux qui s'embrouillait un peu dans ses calculs.

Le deuxième virage l'absorba et le rendit presque aussitôt. Il fonçait comme un bolide. Une longue ligne droite très inclinée, et puis le troisième virage, très tordu, très dur.

Le vieux attendait, comptait les secondes, puis, soudain, il se raidit. Salvatore n'en finissait plus. Le virage l'avait pris et ne le rendait pas.

— Il est tombé.

Salvatore n'avait même pas eu le temps de voir la cordelette

blanche tendue en travers de la route à hauteur de l'axe de son guidon. Rudy s'était cramponné de toutes ses forces, attendant le choc. Mais ce fut encore plus dur que prévu, et il fut soulevé de terre, glissa dans les ronces du fossé.

Le coureur, projeté sur le côté gauche de la route, à quelques centimètres de la paroi rocheuse, gémissait de douleur, écrasé sur le ventre, les bras sur sa tête.

Nora récupérait déjà la corde, l'enroulait en hâte et sautait hors de son creux. Il traversa la route, se laissa glisser le long de la colline, sans un regard pour Rudy.

Celui-ci, les mains en sang, fendues profondément par la corde, courait vers Salvatore. Il n'eut qu'à le tirer vers un rocher aigu pour achever sa besogne. De toutes ses forces, il lui enfonça le sommet de la tête, laissa retomber le corps sans vie. En bonds agiles, il rejoignit Nora qui attendait plus loin. Les deux hommes, hors de vue du village, continuèrent en silence pour rejoindre leur voiture arrêtée à quelques kilomètres de là.

Dans sa chambre, Marino attendait une image. Celle de Salvatore remontant à pied vers le village, boitant bas et son vélo désarticulé à la main.

Cinq minutes, que le garçon avait disparu dans ce virage comme dans un piège. Le vieux s'agitait dans son fauteuil, lorgnait vers l'interphone.

— Tout ce qui te paraît suspect, avait dit le « capo ». Tu signales tout ce qui te paraît suspect. Même un gardien de moutons que tu ne connais pas, ou un chien errant.

Il finit par décrocher, obtint Luciana, comme toujours.

— Je veux parler au capo.

— Il arrive.

La voix de Dino Balzan lui parvint. Toujours affectueuse.

— Salvatore Berto. Il est entré dans le troisième virage, mais n'en est pas encore ressorti.

— Combien de temps ?

— Maintenant huit minutes.

— Bien. Surveillance toujours, je vais aller voir.

Marino raccrocha, songeur. Et si, justement, on voulait faire sortir le capo du borgo ? Quelques minutes plus tard, le cabriolet Fiat du capo lui apparut. À côté de Balzan, la silhouette épaisse d'Ugo, le cafetier, et celle de Baggi, le maçon, tassé à l'arrière, rassurèrent le vieux. Ugo avait son fusil de chasse entre les jambes.

Le premier, Baggi bondit hors du cabriolet et courut vers l'homme étalé à gauche de la route. Il avait trop souvent vu la mort de près pour ne pas la reconnaître au premier regard.

— Tué sur le coup.

Dino Balzan se pencha à son tour, vit la pointe de rocher gluante, puis les éclaboussures de rouge et de gris. Ugo avait ramassé le vélo et l'examinait. La roue avant était tordue, mais il ne remarqua aucune trace suspecte.

— On va le remonter, dit Balzan. Il faut marquer l'endroit pour la gendarmerie qui viendra faire l'enquête. Incline le siège avant, qu'il forme couchette.

— Je reste, dit Baggi. C'est pas normal, cette chute. Il n'y a même pas de traces de dérapage. Mais il n'a rien heurté. Le pneu aurait certainement éclaté.

Balzan remonta avec Ugo et le mort. À l'entrée du village, des silhouettes noires accouraient. Les femmes, mystérieusement alertées, attendaient la mort.

— Les vieilles sont infailibles, dit Ugo, installé à l'arrière. Elles savent déjà et se lamentent.

Il soupira d'appréhension. Les deux jours et nuits prochains seraient longs.

CHAPITRE V

La petite Morris dut se ranger précipitamment pour laisser toute la place au fourgon mortuaire que suivait un petit car de couleur noire, empli de femmes en noir, visages émaciés sous le châle, d'hommes au cou raidi par la cravate. Les gosses seuls lui accordèrent leurs regards curieux, et l'un d'eux agita sa petite main.

Emma redémarra, empoigna le dernier tournant avant de découvrir, au sommet de la côte, la foule massée devant l'entrée du bourg. Les mêmes femmes, comme écrasées sous le châle noir et épais, les hommes, plus figés par la gêne des vêtements peu usuels que par la solennité du moment. Et puis, les gosses qui grimpaient sur un tas de vieilles pierres sans oser crier.

Intimidée, la jeune fille ralentit, dut s'arrêter, car la foule ne s'ouvrait pas devant elle. Une seconde, elle songea à reculer, faire demi-tour et s'enfuir. Mais ce ne fut qu'un bref instant de panique. Comme elle descendait de voiture, elle vit Dino Balzan qui fendait le groupe des hommes pour venir au-devant d'elle.

— Vous choisissez bien votre jour, dit-il.

— Je vous ai attendu à Aix. Toute la semaine. Il faut croire que je ne vous intéresse pas, ou bien que la peur a été la plus forte.

Il haussa les épaules.

— Je me sens incongrue avec mon pantalon, dit-elle. Dois-je rester sous le feu de ces regards au vitriol ?

— Vous tombez mal.

— Le fourgon mortuaire ? Est-ce ce Salvatore Berto, qui s'est tué à vélo ? J'ai lu ça sur le journal.

— La famille rentre en Sicile. Le père, la mère, l'oncle et la tante, le grand-père et les trois gosses.

— Ils ne reviendront pas ?

— Non. Ils accompagnent le cercueil, mais une fois là-bas, ils n'auront plus le courage de revenir.

— Mais, pourquoi ?

Il lui fit signe de reprendre le volant, monta à côté d'elle. Elle pénétra dans le borgo entre deux haies. D'un côté, les hommes, de l'autre les femmes, complètement englouties, cette fois, dans leur châle. On ne voyait même pas leurs yeux.

— Chez Ugo ?

— Non, chez moi.

Elle passa de la petite place à la grande, le suivit alors qu'il marchait à grands pas arrêta la Morris sous l'ombre d'un platane, vers la grande maison. Quelques marches portaient jusqu'à la porte, double et massive. Au-delà, une fraîcheur de crypte les accueillit. Un corridor immense, avec, au fond, un escalier majestueux de pierre et de fer forgé.

— Mon bureau.

Une grande pièce paisible aux tommettes lustrées. Derrière eux, une femme en noir entra en haletant.

— Luciana. Elle s'occupe de mon ménage. Il ne fallait pas courir.

— Tout le monde rentre, lança la femme d'un ton acide, en se dégageant de son châle.

Emma lui donna cinquante ans. Elle avait dû être belle, mais qu'est-ce qui ravageait son visage, pour plaquer la peau à ses os de cette façon ?

— Tu prépareras le repas pour nous deux, dit Balzan en pénétrant dans la pièce.

Il s'assit sur le coin de la grande table qui lui servait de bureau.

— Prenez ce fauteuil. Je savais que vous reviendriez.

— Vous aimez vous faire désirer ?

— Non, mais cet accident a perturbé la vie du borgo. J'ai des ennuis de toute sorte.

— Comment s'est produit cet accident ?

Il haussa les épaules, prit un cigarillo dans une boîte, lui tendit un coffret plein de cigarettes américaines. Elle accepta.

— On ne sait pas. Il a manqué son tournant. Mais il aurait dû tomber à droite. Or, il est allé buter la roche à gauche. La gendarmerie poursuit son enquête.

— Pourquoi s'en vont-ils tous ?

— Ce serait long à expliquer. Les vieux de cette famille ont gagné. Ils doivent rentrer au pays qu'ils n'auraient jamais dû quitter.

Elle ne quittait pas son visage des yeux. Balzan était beau, dans la pleine force de ses trente ans. Peut-être trente-cinq. Il lui sourit et elle baissa les yeux.

— Les traditions sont encore fortes, et les jeunes n'osent pas toujours se révolter.

— Les jeunes ? Les parents de Salvatore...

— Ils n'ont pas quarante ans. On se marie jeune, là-bas, dans l'île, parce qu'il n'y a pour les garçons que ce moyen-là de connaître la femme. Surtout dans les villages perdus. Les vieux ont profité de cette

mort pour accentuer leur pression. Me voilà privé de deux ouvriers.

Elle ne put s'empêcher d'intervenir :

— Et de deux gardes du corps ?

— Vous y tenez ?

— Plus que jamais. Est-ce vrai, que vous avez vécu en Afrique du Nord, autrefois ?

L'attitude de Balzan changea, et elle regretta d'être allée si vite.

— Vous êtes bien renseignée.

— Mon amie du village d'en bas. On dit que vous avez fait fortune en Tunisie ou en Algérie.

— Fortune ! ricana-t-il. C'est aller un peu loin. Quant à l'Algérie et la Tunisie, je n'ai jamais fait qu'y passer.

— Libye, alors ? L'ancienne Tripolitaine ? Il y a beaucoup d'Italiens, là-bas.

Balzan alla jusqu'à la porte, cria quelque chose en italien, puis revint vers elle, jusqu'à un vieux pétrin qu'elle n'avait pas encore remarqué. Il en sortit des verres, une bouteille de Cutty Sark. Luciana entra avec un plateau supportant un siphon et des glaçons. Elle n'eut pas un regard pour la jeune fille, et claqua la porte en sortant.

— Elle n'approuve pas ma présence.

— Luciana n'approuve rien. Elle a un caractère de cochon, mais c'est une excellente femme d'intérieur. De plus, elle parle bien le français, ce qui est intéressant pour moi.

— Vous n'aimez plus votre langue natale ?

— Si j'avais eu une enfance heureuse, peut-être, mais, lorsque je parle italien, j'ai l'impression de replonger dans un passé qui n'a pas été très agréable. Cutty Sark, ou bien Marsala ?

— Du scotch. Avec beaucoup d'eau et des glaçons. Étiez-vous en Libye ?

Il lui apporta son verre de façon assez brusque.

— Bon, dit-elle, je ne recommencerai plus. À quoi buvons-nous ?

— À votre thèse ?

Elle se redressa :

— Vous acceptez ?

— Donnant donnant.

Un peu rouge, elle but une gorgée avant de répondre :

— C'est-à-dire ?

— Ces papiers ont besoin de mains féminines. Je suis un peu noyé dans tout ça. Si vous acceptez de travailler ici pendant un mois, vous trouverez là-dedans de quoi satisfaire votre curiosité d'étudiante en sociologie. Mais je vous paierai un salaire.

S'amusant à faire tourner les glaçons dans son verre, elle restait

silencieuse.

— Vous pourrez coucher et manger ici, travailler à votre guise. Ce que je voudrais, c'est un système de classement pratique. Vous sentiriez-vous capable d'en établir un ? Dans ce classeur derrière vous, il y a dossiers et chemises. Qu'en dites-vous ?

— Il y a aussi Luciana.

— Elle finira par vous adopter. Peut-être que ma proposition vous offense ?

— Je cherche toujours à gagner ma vie pendant les vacances. C'est une offre inespérée qui me permet de tout cumuler. Mais pourquoi me la faites-vous ?

— Je vous connais un peu et je me méfie des petites annonces.

— Elles pourraient vous faire repérer ?

Il rit sans en avoir vraiment envie.

— C'est déjà fait. Quand commencez-vous ?

— Le temps d'avertir mes parents, de voir mes professeurs pour les ultimes conseils... Après-demain ?

Le repas atteignit la grande qualité, Luciana ayant mis toute sa rage à prouver qu'elle restait la seule maîtresse de la maison. Dino lui avait fait visiter sa chambre qui donnait sur la place. Toujours la même fraîcheur, la même propreté, mais également le manque de vie. Luciana astiquait cette demeure comme s'il s'agissait d'un mausolée en marbre.

— Allons-nous manger tous les jours comme ceci ? demanda-t-elle en picorant une énorme tranche de cassata à la sicilienne. Je tiens à ma ligne et à conserver tous mes esprits. Ce rosé est excellent, mais il monte un peu à la tête.

— Le cœur de Luciana ne peut être touché que par l'admiration pour sa cuisine.

— C'est horrible. Je vais prendre quelques kilos. Le samedi et le dimanche, j'irai jeûner sur quelque plage solitaire. Du moins, s'il en reste en juillet.

Dino Balzan parut contrarié, mais Luciana entra avec un café qui parfuma d'un seul coup la salle à manger. Emma se tourna vers elle :

— Je crois que je n'ai jamais si bien mangé.

La Sicilienne emporta son compliment avec les assiettes sales et sans paraître y ajouter plus d'attention.

— Ne vous découragez pas. Il en faudra bien une dizaine de cette qualité pour la dégeler. Vous parliez du samedi et du dimanche ?

— J'ai bien droit à la semaine anglaise ?

— Bien sûr... Je n'y avais pas songé.

— Passez-vous le week-end au borgo ?

— Désormais, oui.

Elle refusa le cognac qu'il s'octroya assez généreusement.

— Vous buvez toujours autant ?

— Les circonstances. Il y a une éternité que je n'ai pas déjeuné avec une jolie fille.

— Pourquoi cette vie d'ascète ? Pour vous consacrer au seul bonheur de vos compatriotes ?... C'est curieux, mais vous me rappelez un seigneur de la Renaissance qui s'était cru menacé par le pouvoir royal. Il s'était fait construire, en Dordogne, je crois, une forteresse énorme, fantastique. Une œuvre telle, que les paysans du lieu y voyaient plus la marque du diable que celle de Dieu. Pendant quarante ans, il a attendu les armées royales, employant des centaines de soldats et de gens, faisant entretenir jalousement ses pièces d'artillerie.

Dino l'écoutait avec attention, sans même sourire.

— Que s'est-il passé ?

— Rien. Le roi l'a oublié, et il est mort dans son château hallucinant.

— C'est une histoire horrible. Mais pourquoi pensez-vous que je mérite la comparaison ?

— Romantisme pas mort, dit-elle en souriant. Peut-être qu'il me plaît de vous imaginer ainsi.

— Votre café refroidit.

— Je l'ai bu.

— Il y en a toujours une seconde tasse dans la cafetière de Luciana. Pour lutter contre la torpeur de l'après-midi. Écoutez ce silence... Il est de choix. Le borgo se réfugie dans la sieste comme voici mille ans. Les Sarrasins n'attaquaient jamais en ces heures sacrées où le soleil est le roi de la campagne et de la rocaïlle.

Malicieuse, elle demanda :

— Et les guetteurs ?

— Ils ne dorment que d'un œil.

Luciana entra en coup de vent et s'immobilisa entre la porte et la table :

— Il n'y a plus d'eau. Ma vaisselle est en panne.

— La trêve n'existe plus, murmura Dino à l'intention de la jeune fille.

— Je vais en chercher au puits, dit la Sicilienne, furieuse.

— D'où vient l'eau courante ?

— Du château d'eau sur la colline. J'ai payé toute l'installation, pour ne pas léser le village du bas. Dans ce pays, on n'enterre guère les canalisations. À fleur de terre. N'importe quel imbécile peut s'amuser à rompre les tubes qui, de plus, sont en matière plastique.

Elle le suivit dans son bureau. Il téléphona à Ugo, le cafetier, mais elle ne comprit pas les autres paroles d'italien.

— Heureusement, nous avons des réparateurs capables. Dans une heure, le mal sera réparé.

— Les guetteurs n'ont rien vu ?

— Fichez-moi la paix, avec vos histoires. Une conduite peut se détériorer sans qu'on puisse accuser qui que ce soit. Un glissement de terrain, ou autre chose.

Elle prit une cigarette, l'alluma et s'enfonça dans un fauteuil. Dino paraissait attendre quelque chose, peut-être un coup de téléphone.

— Vous n'avertissez pas le maire ? La pression d'eau doit diminuer dans le village d'en bas.

Un peu effrayée, elle crut qu'il allait se mettre à crier, mais il arriva à se dominer et même à sourire.

— Qu'en déduisez-vous ?

— Qu'il ne croirait pas à un accident banal. Qu'après la mort de ce pauvre Salvatore Berto, cette nouvelle tuile pourrait l'amener à réfléchir un peu trop ?

— Vous êtes trop intelligente, murmura-t-il. Trop intuitive aussi. Vous avez deviné certaines choses que nous voulons garder secrètes. Restez en dehors de tout ça.

— Allez-vous me dire que tout le borgo est sous la menace de la Maffia ? C'est difficile à croire, surtout en France.

Mais il restait silencieux et presque grave. Elle alla écraser sa cigarette dans le cendrier proche de lui. Il lui prit la main.

— Oubliez tout, le travail que je vous ai proposé, la thèse que vous voulez écrire sur le village. J'ai eu un moment de faiblesse en voulant vous retenir ici. C'est bien naturel, non ? Vous êtes jolie, agréable, dynamique. Depuis deux ans, je vis au milieu de ces femmes habillées en noir et de ces hommes rudes et ombrageux.

— N'oubliez pas Luciana.

— Oh ! non ! Partez en vacances, tâchez de trouver une petite plage solitaire et ne revenez pas à Sagure. Vous trouverez ailleurs d'autres communautés tout aussi intéressantes pour une sociologue. Celle-ci n'est guère folichonne. Dans une semaine, vous regretteriez d'avoir accepté, même pour votre travail.

— Est-ce si... dangereux ? murmura-t-elle. Ou bien craignez-vous que je fasse d'autres découvertes ?

Il lâcha sa main, mais elle n'avait rien fait pour se libérer.

— Dommage, dit-elle. Mais je reviendrai après-demain comme promis. Votre décision sera plus objective.

Dino l'accompagna jusqu'à sa voiture. Entre les façades, la place

couvait une chaleur de four dans l'air poussiéreux.

— L'été sera torride, dit-il, et dans le borgo la vie est difficilement supportable.

Elle démarra un peu trop sèchement, agita le bras par la vitre baissée au dernier moment, tout en levant les yeux vers la fenêtre du vieux au fusil, mais elle ne le vit pas.

— Il fait sa sieste.

Elle ralentit en abordant la descente, le cœur brusquement plus rapide.

— Et si moi aussi...

C'était stupide, mais elle négocia le troisième virage avec une grande prudence.

— Je me demande qui c'est, cette souris, dit Nora à Rudy caché à côté de lui en bordure de la route. Si la bagnole n'était pas aussi loin, on aurait pu la suivre.

Rudy haussa les épaules :

— Peut-être une assistante sociale ou un truc comme ça.

CHAPITRE VI

La première détonation lui fit pousser un cri. Il y en eut encore trois, et elle se précipita à la fenêtre. Au travers des persiennes, elle aperçut les gosses qui couraient sur la place, se cachaient derrière les gros troncs des platanes en se visant avec des pistolets à bouchon. D'autres allumaient de petits pétards qu'ils jetaient dans les jambes de leurs camarades.

Emma eut envie d'ouvrir les volets pour les gronder, mais elle n'en eut pas le courage. Les mères arriveraient tout de suite et la fusilleraient de leurs yeux noirs. Déjà, la veille, lorsqu'elle avait traversé la place au moment où l'épicier faisait sa vente, ces mêmes femmes lui avaient marqué une hostilité silencieuse.

Revenue à sa place devant un tas de paperasses, elle déchira nerveusement quelques papiers inutiles. Curieux que Balzan supporte des jeux aussi bruyants. Si encore les gosses étaient allés courir dans les garrigues, mais, depuis le début des vacances, ils ne franchissaient plus jamais les limites du village. Ils s'excitaient à jouer dans les ruelles étroites, tournant en rond dans un espace assez restreint.

Lorsque Balzan entra dans le bureau, elle l'apostropha :

— Pourquoi n'ont-ils pas le droit d'aller jouer dans la campagne ? Elle constituerait un merveilleux terrain pour eux.

— Ils vous importunent avec leurs pétards ?

— Quelle idée ! Ils peuvent mettre le feu. La végétation est sèche en ce moment.

— Raison de plus pour qu'ils n'aillent pas dans les collines.

Rageuse, elle fit claquer un dossier en carton épais, tandis qu'il la regardait en souriant.

— La peur des parents se communique aux enfants, dit-elle, les dents serrées. C'est fatal. Il y a dans ce bourg une atmosphère irrespirable.

— Je vous avais prévenue, répondit Balzan avec un brin de lassitude. Vous êtes revenue. Supportez-nous.

Elle tapota une cigarette avant de la glisser entre ses lèvres.

— Cette nuit, je ne dormais pas et je les ai vus. Les deux veilleurs de nuit qui surveillent le fortin. Je crois même que je les ai reconnus. Est-ce que ça va durer longtemps ?

— Pourquoi ?

— Vous attendez quoi, exactement ? Quel danger ? Ce Thevenin, ce Rudy dont vous m'avez parlé la première fois, croyant que c'étaient eux qui m'envoyaient pour espionner ?

Visiblement contrarié, Balzan s'écarta du bureau, alla jeter un coup d'œil par la seconde fenêtre.

— Vous avez bonne mémoire. Il faudra que je me méfie, à l'avenir.

— Ces gosses vivent dans une ambiance de crainte et de violence. Le résultat est là, sur la place. Ils finiront par se faire mal avec ces pétards.

— Si vous oubliiez un instant la sociologie ? Tous ces gens-là sont venus en connaissance de cause. Je ne les ai pas pris en traître, ce n'est pas mon genre. Ils étaient libres de refuser. Certains l'ont fait et sont restés là-bas, en Sicile, où c'est bien autre chose.

Elle se tourna vers lui, à la fois satisfaite et désirant en savoir davantage.

— Vous reconnaissez qu'un danger menace le borgo ? Qu'il vous menace, vous, directement ? Ces gens-là vous servent de bouclier, et l'un d'eux est déjà mort pour vous, Salvatore Berto. Sa famille a préféré la faim, l'angoisse et le désespoir à tout ce confort suspect que vous leur offrez si généreusement.

— Vous feriez mieux de vous mettre au travail. Il y a deux jours que vous êtes là, et le tas de paperasses ne diminue guère, il me semble. Si vous avez besoin de moi, je suis chez Ugo.

L'explosion d'un pétard la fit sursauter tandis qu'il quittait la pièce. Elle continua son classement des documents concernant la sécurité sociale, les allocations familiales, les permis de travail et de séjour. Peu à peu, elle se fit une idée meilleure sur Balzan. Malgré son peu de goût pour l'ordre, il était parfaitement en règle vis-à-vis des autorités et des administrations. Ses cotisations étaient régulièrement payées, et il n'oubliait jamais d'effectuer les démarches pour le renouvellement des permis de travail et des autorisations particulières. C'est ainsi qu'elle tomba sur les autorisations préfectorales concernant les explosifs et les rangea à part. Elle constata que la carrière utilisait une quantité importante de dynamite, du moins elle lui parut importante. Pour ces papiers-là, elle utilisa une chemise séparée.

Les gosses continuaient à jouer à la petite guerre, mais dans les ruelles ouest, si bien qu'elle supportait mieux le bruit des explosions lointaines. Dino Balzan leur avait peut-être demandé d'aller jouer plus loin.

Vers onze heures, elle entra dans la cuisine pour boire un verre d'eau fraîche. Luciana parut surprise et même effrayée par son arrivée.

— Excusez-moi, mais j'avais une soif... Ces paperasses sont pleines

de poussière et...

— Il ne voulait pas que j'y touche, répondit la Sicilienne, acerbe.

— Oh ! mais je ne vous le reproche pas. Je sais comment sont les hommes. Mon père exige la même chose pour son bureau.

Luciana avait pleuré, et ses yeux rouges le prouvaient. La jeune fille se servit un verre d'eau qu'elle but à petites gorgées.

— Ça sent très bon, dit-elle en désignant une cocotte sur la cuisinière électrique. Du lapin ?

— Comme chez nous, en Sicile, répondit Luciana, plus aimable.

Dans le silence, un pétard fit trembler les vitres de la cuisine, et elle leva les bras en serrant les poings.

— Ces sales gosses !... A-t-on idée de leur donner ces engins ! Une fois, les gens d'en bas ont envoyé les gendarmes. Ils s'imaginaient qu'on s'entre-tuait, nous autres. Il y a tellement d'histoires qui courent !

— C'était quand ?

— Oh ! vers Pâques. Le patron ne sait pas comment leur faire plaisir, à ces bambinos, et il leur achète ces jouets. Des pistolets et des carabines, et des pétards.

— Vous voulez dire que c'est lui qui leur apporte tout ça ?

— Eh oui ! Il faut bien que les gosses s'amusent, mais quand même... Moi, je ne peux pas le supporter. Ça me rappelle la guerre... Et là-bas, en Sicile, elle n'était pas belle. Et l'après-guerre encore moins.

Emma alla rincer son verre au robinet, l'essuya lentement.

— Pourquoi ne vont-ils pas jouer dans la colline ? Est-ce défendu ?

— Le « capo » n'y tient pas. Et les parents non plus. C'est un peu juste pour eux, dans le village. Surtout avec les vacances qui commencent. Mais certains vont partir en colonie. D'autres en Sicile, avec leurs parents.

La jeune fille n'avait pas songé aux congés payés. Elle voulut en savoir davantage.

— La carrière ne ferme pas pour un mois, quand même ?

— Non. Il y a ceux qui vont partir maintenant, en juillet. D'autres en août et les derniers en septembre.

Puis, estimant en avoir assez dit, elle reprit son expression revêche, et Emma se sentit obligée de partir. Elle travailla jusqu'à l'heure du repas, et Dino vint la chercher.

— Pourquoi offrez-vous des pétards à ces gosses ? demanda-t-elle au cours du déjeuner. Il y a bien d'autres jeux, non ? Il paraît que les gendarmes sont montés, une fois. Est-ce pour habituer les habitants de cette région aux détonations des armes à feu ?

— Vous avez le don de percer à jour mes intentions, dit-il ironiquement, si bien qu'elle ne fut pas certaine d'avoir vu juste.

— Ce soir, nous irons à la carrière ensemble, dit-il. Il y a là-bas un petit bureau avec d'autres paperasses. Certaines font peut-être défaut. À propos, vous faites-vous une idée générale de cette communauté de Siciliens ?

— Il est encore trop tôt, murmura-t-elle. Mais je me rends compte que tout est faussé au départ.

Il la regarda en dessous, mais ne poursuivit pas la conversation. Luciana intervenait souvent au cours du repas, et sa constante désapprobation finissait par les accabler.

— Nous irons après la sieste, je suppose ? demanda Emma.

— Bien sûr. Mettez un pantalon. Cette jupe est un peu trop courte pour une visite à la carrière.

— Je n'en ai pas de plus longue pour la saison, répliqua-t-elle.

— Oh ! personnellement, elle me convient assez. Vous avez de jolies jambes et vous le savez.

Dans sa chambre, elle se déshabilla pour s'allonger un instant sur le lit. Mais elle ne pouvait dormir malgré la torpeur générale où s'engloutissait le bourg, se révoltait à la pensée d'accomplir le même acte qu'une soixantaine de personnes.

Elle se leva, mit un pantalon et un polo, des espadrilles et se glissa hors de sa chambre, puis à l'extérieur. La chaleur de la place la suffoqua, et elle courut à l'ombre des platanes, se dirigea vers le fond de la place. Le café d'Ugo était fermé.

Après le porche, elle traversa le terre-plein en dehors du village, s'immobilisa pour contempler les collines confuses dans la brume de chaleur. Tout en bas, sur la départementale, quelques voitures roulaient vers le sud, peut-être vers la mer. La route conduisait à Saint-Maximin-la-Sainte-Baume. Elle revit la place fraîche sous les platanes, la grande fontaine où les gosses venaient se mouiller, les terrasses des cafés. À quelques kilomètres, ces heures chaudes ne portaient pas cette angoisse ancestrale.

Son regard fut attiré par la silhouette, à peine visible, qui courait tout en bas de la colline, de buisson en buisson. Le vieux Marino ne pouvait les apercevoir. Puis, soudain, la silhouette se dédoubla, et ils furent deux à s'enfuir parallèlement à la départementale. Elle suivit leur course autant qu'elle le put, mais bientôt les perdit de vue. Ce n'étaient pas des gosses du village d'en bas, mais des hommes. Pas des promeneurs, mais des guetteurs.

Elle recula lentement, puis pivota et pressa le pas. Elle se heurta à Balzan.

— Marino vous a prévenu ?

— Il croyait que vous alliez vous promener dans la campagne et m’a alerté qu’il avait repéré deux personnages suspects.

— Ah ! il les a vus !

En même temps, elle réalisait qu’elle venait brusquement de s’intégrer au bourg. Quoi qu’elle fasse, désormais, un danger identique la menaçait.

Dino le comprit, lui aussi.

— Il est encore temps de partir. Rentrez chez vous. Ils ne vous importuneront pas. Ils n’oseront pas.

— Qui sont-ils ?

— Si je vous l’explique, vous deviendrez un peu plus comme nous...

— Complice ?

Il haussa les épaules, l’entraîna vers l’ombre relative du porche. Au moins, les yeux n’avaient plus à soutenir la réverbération de la terre en proie au soleil.

— Que faisiez-vous là ?

— J’essayais d’échapper à la torpeur générale, répondit-elle avec sincérité. Cette mort momentanée m’impressionne. J’ai cherché un signe de vie, ces voitures qui passent tout en bas...

— Ces deux hommes, aussi ? Ils ne sont pas signe de vie, croyez-moi.

Pendant qu’il allait lui chercher à boire dans la cuisine, elle se laissait aller dans un fauteuil, le cœur résonnant étrangement dans sa poitrine.

— Les Sarrasins n’observent plus la trêve, murmura-t-elle en prenant le verre empli de Pam-Pam.

— Il y a longtemps qu’ils ne la respectent plus. Près de quatre ans. Et tout doit se terminer ici.

Elle attendait, n’osant même pas reposer le verre vide, de crainte de rompre le fil des confidences, mais il se reprit très vite, se pencha vers elle.

— Ne m’en veuillez pas, mais, moins vous en saurez... Partez maintenant. Ce n’est pas trop tard.

— D’accord, mais avec les gosses et les femmes. Les évacuations se composent toujours de la même façon. Les hommes ont choisi pour toute leur famille. Ne trouvez-vous pas que c’est injuste ? Et tout ça pour la peau d’un seul ?

— Vous me jugez sévèrement... Pourtant, nous défendons ensemble le même patrimoine.

— Vous donnez l’argent, et eux leur vie.

Dino Balzan s’écarta, s’approcha de la fenêtre la plus près de la porte.

— Chez nous, en Sicile, le clan, la fidélité aux alliances passent avant tout. Nous avons établi un contrat. Je le respecte, comme eux le respectent.

— Pourquoi avoir choisi la France ? Ce serait plus supportable en Sicile, peut-être.

— Je vous ai déjà donné quelques raisons. Je n'avais pas du tout envie de renouer avec mon enfance, ma jeunesse. Et puis, il y avait d'autres motifs.

— La Maffia ?

— Oui. Elle aurait tout gâché. Mes amis l'ont parfaitement compris et ont accepté de s'expatrier.

Il se tourna vers elle, le visage dur.

— Si vous ne pouvez comprendre, partez. Depuis deux ans, nous attendions. Maintenant, tout va se précipiter.

— Il leur a fallu deux ans pour vous retrouver ?

— On me cherchait partout ailleurs, en Europe. J'avais laissé de fausses pistes. Des hommes signalaient ma présence un peu partout. En Grèce, en Italie, en Afrique du Nord, en Espagne...

Son rire lui fit du mal.

— En Espagne, surtout. Un vieux copain avait mis au point tout un système, et ils ont longuement cherché, certains que je me cachais dans ce pays. Pendant ce temps, ici, j'avais tout le temps de m'organiser. Au début, c'était dur. Les maisons pratiquement inhabitables. Les familles campaient dans une seule pièce. Mais c'était un paradis par rapport à la Sicile. Et puis, les maçons ont tout arrangé, le confort est venu. Nos liens se resserraient, et toute mon organisation se trouvait prête à faire front.

Il tendit le bras en direction de l'ouest.

— Ils le savent et cherchent une tactique.

— Mais que leur avez-vous donc fait ?

— Une autre fois.

— Bon. Qu'attendez-vous ? C'est sans issue...

— Il y en a une. Eux ou moi. Et je m'efforcerai que ce soit plutôt eux que moi.

Emma respira plus vite.

— Il n'y a pas d'autres moyens ? Une voie légale, par exemple ?

— Non. Vous n'auriez jamais dû venir. Je me sentais prêt à tout sans me poser de questions. Tout était réglé, rigide, mais l'air lui-même de ce village était irrespirable. Imaginez un cloîtré qui accepterait une fleur dans sa cellule. Il est perdu. À partir de cette fleur, il reconstitue un monde extérieur plein de vie et de joies.

— Vous êtes gentil de me comparer à une fleur, murmura-t-elle,

émue. Mais vous n'êtes pas fait pour vivre cloîtré.

— C'était possible jusqu'à votre venue. Lorsque je fuyais d'un bout à l'autre de l'Europe, je souhaitais passer une nuit, une seule, dans une chambre paisible et dormir sans vêtements, sans être sur le qui-vive. Oh ! depuis deux ans, j'ai eu de belles nuits tranquilles dans l'intérieur de cette forteresse. Forteresse. Le mot est de vous. Mais de bonnes, de paisibles nuits ne me suffisent plus. Deux années à attendre, c'est long. Très long. Parfois, j'avais envie de leur faire signe, ou bien encore de reprendre ma longue course.

Il alluma un cigarillo, tira longuement dessus avant de rejeter la fumée.

— Des femmes en noir, des hommes rudes et silencieux comme compagnons. Pendant deux ans. Moi, j'aime la foule, l'alcool, les boîtes et les bons restaurants, les jolies filles en mini-jupe. Je suis en quelque sorte le prisonnier de mes Siciliens. Pour ne pas leur déplaire, je dois presque penser comme eux, mais surtout vivre à leur façon.

Lentement, elle vint vers lui, posa sa main sur son bras :

— Il est peut-être temps d'aller à la carrière ?

CHAPITRE VII

À minuit, Rudy sortit de l'ombre des buissons et fit quelques pas en direction des façades. Nora le rejoignit, portant un grappin fixé à une longue corde. Rudy le lui prit des mains, examina le sommet des façades. Entre deux maisons, il y avait un vide, certainement un jardin minuscule ou une cour de quelques mètres carrés, protégés du vide par un parapet de pierres.

Le grappin tournoya en sifflant légèrement, puis fila vers le mur avec une précision remarquable. Malheureusement, la corde s'embrouilla vers la fin, et le grappin recouvert de caoutchouc retomba. Nora se précipita et le rattrapa au vol.

Sans impatience, Rudy lova à nouveau la corde et recommença. Le grappin s'accrocha, et les deux hommes se suspendirent au filin pour éprouver sa résistance.

Pendant que son compagnon s'élevait silencieusement en s'aidant de ses pieds chaussés d'espadrilles, Nora alla récupérer une petite musette en toile qu'il passa en bandoulière, se hissa sans efforts apparents. Pour les deux hommes minces et agiles, l'affaire n'offrait aucune difficulté.

Rudy attendait au sommet du mur que Nora le rejoigne. D'un coup de torche, il éclaira un jardin de deux mètres sur cinq environ. D'un côté, s'amoncelaient des cages à lapins. Tout au fond, un arceau de pierre surmontait une porte en bois pourri. Ils se firent la courte échelle pour la franchir, se retrouvèrent dans une venelle étroite. Au-dessus d'eux, des banderoles de linge séchaient dans la nuit lourde. L'un derrière l'autre, ils glissèrent sur les pavés irréguliers en direction de la grande place.

Tapis dans la bouche d'ombre, ils attendirent plusieurs minutes. Trois lampes ordinaires éclairaient la place, disposées au-dessus des feuillages des platanes, si bien que leurs lumières découpaient une dentelle sombre sur le sol.

Les deux Siciliens apparurent côte à côte, marchant d'un pas lent et régulier. L'un portait un fusil de chasse au canon scié, et l'autre une sorte de gourdin, mais Rudy pensa plutôt à un bas de femme rempli de sable. Une matraque efficace qui ne laissait aucune trace. Les deux intrus eurent l'impression que les deux autres marchaient en dormant, tant leur allure était lente et balancée. Mais ni l'un ni l'autre ne s'y

fiaient. Les deux gardes veillaient avec soin sur le repos du petit village. Brusquement, ils se séparèrent. Nora sentit sa gorge se sécher d'un coup, et il tâta la présence de son automatique dans la poche de son pantalon.

Le Sicilien à la matraque marchait vers l'une des ruelles voisines et son compagnon le couvrait, le fusil au creux de son bras. Prêt à tirer. Une cartouche de petits plombs dans l'un des canons. De la chevrotine dans l'autre. Nora frissonna, se souvenant de certains morts tués par ce genre d'arme bricolée. Il ne restait pas grand-chose du visage pour les identifier.

Plus maître de lui, mais tendu comme un fauve prêt à bondir, Rudy n'avait que les yeux en mouvement. Le Sicilien s'immobilisa à l'entrée de l'autre ruelle. Quelque chose en sortit, volant au-dessus de sa tête avec maladresse. La chouette agita ses ailes en direction des platanes, mais se hissa à hauteur d'un toit et disparut.

Les deux Italiens revinrent l'un vers l'autre, échangèrent quelques mots. L'apparition de l'oiseau nocturne avait dû les impressionner et ils en discutaient comme s'il s'agissait d'un avertissement. Avec des sueurs froides, Nora se demandait ce qui se serait produit si la chouette s'était trouvée dans leur venelle, et si leur arrivée l'avait dérangée.

Enfin, les deux veilleurs se décidèrent à reprendre leur ronde. Nora fit signe à Rudy.

— Pas possible de traverser et d'écrire sur le mur en si peu de temps. Ce sera plus facile de le faire à côté, sur ce mur plongé dans l'ombre.

L'accord de Rudy l'étonna. Puis, il comprit que lui aussi avait hâte d'en finir, et que les deux Siciliens lui flanquaient la frousse. Ils doutaient un peu de la présence de gardes pendant la nuit. Plusieurs fois, ils étaient montés jusqu'au village, s'étaient risqués par l'entrée normale sans trop oser s'avancer à l'intérieur. Bien sûr, ils avaient entendu des bruits de pas, des chuchotements, mais ils avaient mis ça sur le compte des mœurs de Sicile où les hommes veillent tard en discutant sur la place principale des villages.

— Allons-y !

Nora s'était entraîné à manipuler la bombe de peinture sous pression, mais pour les premières lettres il trembla un peu. Rudy, les yeux sur sa montre, commença de s'impatienter au bout de deux minutes :

Au cours de l'essai, Nora avait réalisé un meilleur temps. Le petit aérosol produisait un bruit terrible dans le silence de cette place déserte. Peut-être l'entendait-on de loin.

— Filons !

Ils n'eurent que la venelle à parcourir, le porche à franchir.

Rudy tendit le bras.

— À toi.

Nora n'insista pas et se laissa filer rapidement au sol, sans souci pour les brûlures que la corde infligeait à ses mains. Rudy le rejoignit, dégagea le grappin d'une secousse nerveuse. En quelques secondes, la garrigue les engloutit. Nora eut un petit rire soulagé, tandis qu'ils couraient vers leur voiture. Il avait hâte d'allumer une cigarette, et il le fit une fois installé sur le siège de la D.S.

— Beaucoup de risques pour peu de chose, constata-t-il, les yeux fixés sur la route.

Rudy conduisait en souplesse.

— Thevenin pense que ça révolutionnera le village. Les Siciliens sont fiers et n'admettront jamais qu'un étranger a pu venir écrire ça à leur barbe. Ils penseront plutôt que certains d'entre eux ne sont plus d'accord avec Balzan.

— Nous semons la discorde dans le camp adverse ?

— Et nous marquons des points. Seul, Balzan comprendra d'où vient le coup. Il va devenir nerveux, très nerveux. Ne supportera pas que ses compatriotes se suspectent. Cela peut provoquer une crise.

— Et s'il renvoie la fille ?

Rudy secoua la tête. Ses yeux de loup luisaient dans la pénombre.

— Il a besoin d'elle. Je le connais, Balzan. Les Siciliennes en noir et confites en dévotions, les hommes frustes et susceptibles, il n'aime pas ça.

— C'est vrai, constata Nora. Il préférerait les jolies filles faciles et aimait bien faire la foire. Nous avons fait de ces javas, à Tripoli, lui et moi...

— Vous vous entendiez bien, à l'époque, constata Rudy.

Tout de suite, Nora se rétracta dans sa coquille de prudence :

— Comme avec les autres. Tu n'es jamais sorti avec lui, peut-être ?

— Si, mais maintenant, j'aimerais lui arracher le foie. Toi, tu lui laisserais la vie sauve.

— Je ne suis pas un sanguinaire.

Rudy ricana.

— Tu avais envie de dire un tueur. Moi, j'en suis un, et tous, vous comptez un peu sur moi pour le liquider, le Balzan. Vous n'avez pas besoin de vous en excuser. Ce ne sera pas une corvée. Loin de là...

Le lendemain matin, Marino, installé devant sa fenêtre ouverte, comprit tout de suite qu'il se passait un événement étrange. Le camion se trouvait toujours en bas, sur le terre-plein, mais aucun bruit de voix ne montait vers lui.

Il s'impatienta :

— Hé, toi, viens voir !

Jamais il n'appelait sa belle-fille par son prénom. La plupart du temps, il lui criait : « Hé ! toi, dis donc, *cocuzza*. » Ce dernier nom signifiant courgette, car la famille de la jeune femme en cultivait des pleins champs.

— J'arrive, répondit-elle... Le café achève de passer.

— Viens ici, je te dis.

Elle accourut. Il lui désigna la fenêtre.

— Ils sont en bas ?

— Non, dit-elle, surprise à son tour. Même Cesare n'est pas là.

Le vieux fit pivoter son fauteuil et fonça vers la chambre donnant à l'est. De la fenêtre, il en aperçut quelques-uns, mais la majorité devait se trouver sur la place.

— Descends pour voir.

— Il n'y a que des hommes, se rebiffa-t-elle. J'aurais l'air de quoi ?

— Vas-tu y aller, *cocuzza* ?

Il paraissait tellement furieux qu'elle obéit. Avant de sortir, elle plaça son châle épais sur sa tête, se demanda avec inquiétude ce que Cesare ferait lorsqu'il l'apercevrait. Mais l'apparition d'un petit groupe d'autres femmes la rassura.

On lui apprit qu'il y avait quelque chose d'écrit à la peinture noire sur le mur qui ceinturait la place côté sud, mais aucune ne sachant lire, les femmes se perdaient en hypothèses diverses. La jeune femme s'écarta et aperçut les lettres énormes qui étalaient sur cinq mètres leur hideur noire. Elle frissonna, se souvint de son village où la Maffia maculait ainsi de menaces et d'injures certaines façades.

— Alors, petite, tu as pu lire ?

Elle baissa la tête, comme prise en faute. Pour rien au monde, elle n'aurait voulu répéter les deux mots. Mais les vieilles l'entouraient, bousculant les plus jeunes, l'enserrant dans une sorte de cage sans issue.

— Dis-nous. On peut tout entendre, à notre âge, dit une édentée dont le nez décharné semblait tirer sur la lèvre supérieure pour découvrir une gencive jaune.

— *Fuori*, commença-t-elle...

La jeune femme avait envie de pleurer. Ensuite, ces vieilles répéteraient partout qu'elle disait des mots orduriers. Toute la rancœur de la vie que le vieux Marino lui donnait l'envahit, le comportement de Cesare acheva de la rendre hargneuse.

— Je ne le dirai pas.

— *Fuori putana*, dit une autre femme en riant. C'est écrit. C'est pour

la blonde en jupe courte, ça.

Les vieilles la libérèrent et elle rentra chez elle, bien décidée à ne rien dire au vieux Marino.

— Le capo, chuchotèrent les vieilles en se figeant.

Dino apparut sur le perron. De là, il pouvait parfaitement lire l'inscription ordurière. Tous les ouvriers se tournèrent vers lui, s'écartèrent largement du mur barbouillé. Ugo le cafetier vint à lui.

— Qui était de garde, cette nuit ?

— On a fait trois patrouilles de deux heures et demie chacune. J'ai les noms sur mon carnet. Mais personne n'a rien vu.

— Rien vu ? À quoi ça sert, alors, ces patrouilles ? Autant que tout le monde aille dormir.

— Capo, si personne n'a rien vu, c'est que le peintre connaissait son affaire.

Dino fixa le lourd visage safrané d'Ugo. Dans les joues molles qui cernaient les yeux tristes de graisse, il crut voir un masque tragique de centurion fidèle.

— Quelqu'un du borgo ?

— Qui, alors ? répondit sourdement Ugo. Ils ont veillé avec soin. Je le jure en leur nom. Ce n'est pas une corvée pour eux. Ils aiment.

Ses lourdes paupières bordées de rouge cachèrent son regard.

— C'est à cause de cette fille. On ne l'aime pas.

— Vous me la reprochez, fit Dino entre ses dents. Vous me la reprochez parce qu'elle n'est pas de votre race, parce qu'elle n'imagine pas de dissimuler ses péchés sous un châle épais comme toutes les femmes d'ici qui en ont lourd à se reprocher.

Effrayé, Ugo regarda autour de lui.

— Pas si fort, ils vont entendre.

— Et alors ?

Dino descendait les marches, et Ugo se sentit obligé de reculer. Les autres regardaient intensément, et, sur la gauche, les femmes ne formaient plus qu'une sorte de bloc.

— Vous avez accepté le contrat, continuait Dino. Ici, je suis libre de faire ce qu'il me plaît. Ce ne sont pas des inscriptions injurieuses qui me feront fléchir. La fille restera le temps qu'il faudra.

Il se tut, et, grâce au silence d'Ugo, parvint à se modérer.

— Ils auront mal veillé, et les peintres sont venus de l'extérieur.

— Il ne faut pas leur dire ça. Ce serait la plus grave insulte à leur faire. Un d'ici s'est glissé dans leur dos pour le faire, parce qu'il connaissait leurs habitudes.

— Tu vas faire badigeonner le mur en blanc. Toute la façade, compris ? Et tout de suite. Mais je veux que les deux mots aient

disparu d'ici un quart d'heure. Que les autres partent à la carrière.

Tournant les talons, il rentra chez lui, vit Emma qui descendait en robe de chambre.

— Pourquoi sont-ils tous sur la place ? Que regardent-ils ? De la fenêtre de ma chambre, j'ai cru voir quelque chose d'écrit sur le mur d'en face. En lettres noires.

Il la rejoignit au pied de l'escalier.

— Remontez dans votre chambre.

Elle soutint son regard, eut un petit sourire en coin.

— Et si je ne veux pas ?

— Remontez. Tout ça ne vous regarde pas. Ne compliquez pas tout, pour l'amour de Dieu !

— Qui a écrit sur le mur ? Vos anciens complices ?

Dino serra les dents. Emma regretta sur-le-champ ses paroles.

— Pardonnez-moi. Je suis un peu trop vive de langage. Ils ont eu l'audace de venir vous narguer ?

— Oui, reconnut Dino, mais les habitants du borgo ne l'admettent pas. Ce serait faire injure à leur vigilance.

— C'est bien compliqué, murmura-t-elle.

Luciana sortit de la cuisine, le visage décomposé. Elle apostropha Balzan avec une virulence inouïe, dans un italien rapide qu'Emma ne put comprendre. La réaction de Dino fut assez brutale. La prenant fermement par un bras, il la poussa dans sa cuisine, referma la porte sur elle.

— Nous aurons droit à une sale tête et à une cuisine bâclée pendant quelques jours, fit-il en se forçant à sourire, mais c'était nécessaire.

— Je crois que je suis concernée, dit Emma. Je veux voir ce qui est écrit, et je ne me laisserai pas malmené comme Luciana.

— Ne sortez pas ainsi. Tout est déjà si difficile !

— On doit voir depuis la fenêtre du bureau.

Il essaya de l'arrêter, mais elle lui échappa, arriva avant lui à la fenêtre, regarda au travers des persiennes.

— Trop tard. Ils barbouillent déjà. Vos ordres sont exécutés à la minute, je vois. Ils m'en veulent beaucoup ?

Dino posa ses mains sur ses épaules. Il aurait voulu l'attirer contre lui, mais elle paraissait réticente.

— Oublions ça. Mes adversaires savaient bien ce qu'ils faisaient. Ils ont fissuré le bloc que nous formions, la population et moi. Chacun va se demander pourquoi un de ses compatriotes a écrit ça. Chacun va dresser les bonnes et mauvaises raisons de ce geste stupide.

— Mais puisque c'est un étranger qui...

— C'est exclu. Toute la nuit, six Siciliens se sont promenés dans les

rues et sur la place. Trois groupes de deux. Affirmer qu'ils n'ont pas vu entrer quelqu'un d'étranger, c'est leur déclarer la guerre, les provoquer. Comprenez-vous ?

— Ce genre d'amour-propre est plus que ridicule, dangereux. Si une nuit quelqu'un est assassiné, il faudra accuser un des habitants ?

Elle secoua la tête avec lassitude.

— Comme tout est embrouillé, dans cette communauté faite de gens simples ! La logique pure n'intervient donc jamais dans leurs règles de vie ?

Les mains de Dino se firent plus lourdes et elle se laissa aller doucement. Elle sentit ses lèvres sur sa tempe, puis le long de sa joue. Elle renversa légèrement son visage pour que leurs bouches se rencontrent.

CHAPITRE VIII

Ils arrivaient les uns après les autres, impressionnés par le luxe de l'immeuble, l'activité silencieuse qui régnait dans les vastes corridors.

— J'ai préféré abandonner Marseille et la rue Paradis, expliquait Thevenin à chacun. Ici, c'est un immeuble purement administratif, rien que des bureaux, avec juste un petit studio pour homme d'affaires surmené qui veut coucher sur place.

— Épatant comme quartier-général, reconnut Vivienne en arrivant l'un des premiers, comme toujours.

Lambert le félicita chaudement.

— On peut garer facilement sa voiture, et je prospecterai peut-être quelques clients en partant.

— Laisse tomber, dit Thevenin. Moins on se fera remarquer, plus ça ira. Pour le gérant de l'immeuble, je suis délégué par un groupe financier important pour étudier sur place l'implantation d'entreprises diverses.

Ils s'installèrent en face de lui qui prenait place derrière le vaste bureau.

— Rudy et Nora ? demanda Vivienne qui appréciait l'air conditionné de la pièce.

— Ils ne vont pas tarder. Je crois qu'ils ont fait du bon travail depuis quelque temps, mais je préfère leur laisser vous expliquer ça eux-mêmes. Que voulez-vous boire ? J'ai du champagne au frais, mais il y a aussi du Cutty Sark, de la bière et même des jus de fruit.

— Ouvre la bouteille de champagne, on verra ensuite.

Juste à ce moment-là, Nora et Rudy s'annoncèrent. De longues planques dans les garrigues les avaient sérieusement bronzés, et tous deux ressemblaient à des touristes en vacances. Ils prirent place, après quelques commentaires sur le nouveau P.C. de Thevenin. Ce dernier déboucha la première bouteille de champagne et remplit les coupes.

— En quel honneur ? demanda Rudy, sarcastique.

— Pour fêter votre bon travail, dit Thevenin. Mais je vous laisse la parole.

Rudy hocha la tête en direction de son compagnon.

— À toi, Nora.

— Ça ne sera pas long. À Sagure-le-Haut, c'est un peu la pagaille.

Depuis le coup de l'inscription sur un mur, il y a deux clans. Ça discute ferme, et les gars sont à deux doigts de se taper sur la gueule. Et les femmes n'arrangent rien.

— Balzan a fait une bourde en recevant cette fille, dit Thevenin.

Son ton surprit Rudy.

— Ça arrange nos affaires, non ?

— Bien sûr, mais c'est quand même une c...rie de sa part. Continue, Nora.

— Eh bien ! les Siciliens sont presque à couteaux tirés, et ce n'est pas une image.

— Comment en es-tu aussi sûr ? demanda Lambert avec un sourire sceptique.

— Si tu avais passé des heures en plein soleil à observer ce qui se passe à la carrière, tu en serais toi-même persuadé. Je t'invite à une jumelles-party, si tu veux. Pour avoir une bonne vue d'ensemble, faut se fourrer en pleine caillasse, ruisseler des pieds à la tête pendant des heures.

— Lambert n'a pas voulu te fâcher, dit Thevenin, conciliant. Dis-nous ce que vous avez vu.

Nora avala une gorgée de champagne, alluma une cigarette en prenant son temps.

— À la carrière, les bonshommes ne sont pas surchargés de travail, loin de là. Je dirais même qu'ils se les roulent souvent. Il y a un stock énorme de pierres de construction, de gravier. Quelques types travaillent encore, mais mollement. Une partie des Siciliens doit prendre ses congés payés. Tous retournent au pays faire voir leurs vêtements neufs et la bonne mine des enfants bien nourris. Vous pensez bien que chez des gars oisifs, la discussion a le temps de s'envenimer, et, à plusieurs reprises, le chef de chantier a dû intervenir pour empêcher les bagarres. Les ouvriers français en ont ras le bol.

Rudy lui succéda :

— Nous avons bu quelques verres de Cinzano avec ces derniers. Là-haut, au « borgo », comme ils disent, rien ne va plus. C'est la guéguerre. Balzan ne veut pas se séparer de la fille blonde.

— Ils couchent ensemble ? demanda Vivienne, les yeux plissés par cette évocation.

— Elle couche chez lui, mais il est difficile de conclure.

Nora haussa les épaules.

— Avec de la patience, on l'aura, le Balzan. Dans moins d'un mois, il sera seul, abandonné. Je parie que certains de ses ouvriers ne reviendront pas. Les femmes sauront les convaincre. La plupart ne se plaisent pas au borgo, surtout depuis que la fille blonde les nargue

avec ses jupettes et ses libres façons. Ces femmes, ça leur fait envie de la voir ainsi, mais elles ravalent leur envie pour écouter les vieilles sorcières. Elles finiront par la lapider. Pourtant, il paraît qu'elle ne sort pas souvent et ne fait pas de manières.

— Bon, tout ça, c'est bien joli, dit Thevenin. C'est du bon travail, mais c'est long. Il n'est pas sûr que, dans un mois, Balzan se retrouve seul ou à peu près dans le village. Je vous avais confié une autre mission.

Le visage de Rudy se creusa. Il trouvait que Thevenin jouait trop les grands patrons, les caïds. Rudy avait toujours préféré ses jeux de loup solitaire à la discipline.

— On s'en est occupé. À toi, Nora.

— Je veux boire avant, répondit l'autre. Ces heures passées en plein soleil m'ont altéré pour le reste de ma vie.

Vivienne le servit en riant, fit la tournée générale.

— Fameux ! Bon. Marc nous avait demandé d'essayer de découvrir une autre issue permettant de s'introduire dans le village. Les deux entrées sont surveillées efficacement. La principale, celle par laquelle on accède de la route, est constamment gardée par un vieil infirme. Le vieux a l'œil vif et le coup de fusil facile, paraît-il. Lorsqu'on a provoqué cet accident... Inutile que j'insiste... Balzan et deux Siciliens étaient sur place cinq minutes après. On a tout juste eu le temps de rejoindre la bagnole.

— Incroyable ! s'exclama Lambert. Comment peuvent-ils accepter de vivre ainsi ?

— Et ce n'est pas tout, dit Nora. Côté nord, il y a un passage étroit qu'emprunte le sentier du château d'eau. Ça paraît tranquille, mais je ne m'y fiera pas. Il y a quelques vieilles toujours à l'affût.

— Mais la nuit ? dit Vivienne.

— Les vieux ne dorment guère. Ils se couchent tôt et, vers minuit, sont déjà réveillés. Mais il y a aussi les veilleurs qui parcourent le village.

Lambert secouait la tête d'un air sceptique.

— Ces Siciliens !

— Ça ne les change guère de chez eux, expliqua Thevenin. Depuis des siècles, les petits villages isolés ont pris toutes leurs précautions. Ça remonte aux pirates carthaginois. Puis, il y a eu les Sarrasins, les Sardes, les Barbaresques, les troupes de bandits de grands chemins, les maquis, les Allemands, après les commandos fascistes. De nouveau, après la guerre, les commandos communistes s'opposant à ceux d'extrême-droite. Puis, encore les bandits de grands chemins. Ça vous forme une race, ce danger permanent. Prendre leur tour de garde, c'est tout à fait naturel, chez eux. Je crois même qu'ils ne détestent pas le

côté héroïque que ça leur donne aux yeux des femmes.

— Balzan savait bien ce qu'il faisait, en embauchant ses compatriotes.

— Oh ! il aurait pu tout aussi bien embaucher des Sardes, des Albanais et aussi des Grecs de certaines îles. Mais revenons-en au village. Ces deux issues sont surveillées, et s'introduire de nuit dans le village est risqué.

— Nous avons frôlé la catastrophe pour peindre ces onze lettres, ajouta Nora. J'ai eu le temps de les compter. Avec une bombe à peinture, ça va vite, très vite. Il faut la tenir très près pour que ça fasse une ligne continue. On a tout juste eu le temps. On avait repéré un mur de jardin entre deux façades, mais vaudra mieux y renoncer. Balzan a dû se douter du chemin que nous avons emprunté et l'a peut-être piégé.

— Avez-vous vérifié ce dont je vous avais parlé ? demanda Thevenin.

Devant les regards des autres, Rudy s'expliqua :

— Thevenin pense qu'il existe un passage, une sorte de caniveau. Un égout ancien qui conduirait d'une maison du centre jusqu'en pleine garrigue. Construit il y a cent ans par un original plein de pognon pour évacuer ses eaux usées.

— D'ici à quelques jours, je saurai de quelle maison il s'agit, précisa Thevenin. La famille en question s'est dispersée, mais il y aurait un survivant à Cannes. Celui-là même qui a vendu un certain nombre de maisons en ruine à Balzan. Par l'intermédiaire du notaire.

Très intéressés, les trois autres se penchèrent en avant.

— Balzan ignorerait donc l'existence de ce conduit ? s'étonna Nora.

— Comment l'as-tu appris, toi-même ? ajouta Vivienne.

— Chez un brocanteur de Marseille, j'ai trouvé un tas de brochures sur l'histoire du pays. L'une d'elles, écrite par Amédée Ratigues en 1870, raconte l'histoire de Sagure. L'auteur se vante d'avoir utilisé pour son confort personnel l'égout du château depuis longtemps disparu. Malheureusement, il ne donne aucun détail supplémentaire, et nous ne savons même pas quelle maison possédait ce confort nouveau pour l'époque. Impossible de retrouver un texte sur le château détruit depuis des siècles.

— Dans les garrigues, on a un peu cherché, dit Rudy. On a trouvé quelques pierres de construction des soubassements, mais rien d'important.

Thevenin crayonnait sur un bloc-notes. Il avait écrit le nom de Ratigues, l'entourait d'une guirlande de dessins.

— Le survivant se souviendra peut-être, dit-il enfin. Il doit avoir soixante et quelques années.

— Le conduit est peut-être encore utilisé, avança Vivienne.

— Certainement pas, répliqua Rudy. Nous en connaissons un rayon sur le patelin. Balzan a fait creuser de grandes fosses septiques et des puisards en dehors des murailles. Preuve qu'il n'aurait pas entendu parler de ce caniveau.

— À moins qu'il ne l'ait fait boucher, dit Nora.

— De toute façon, cette histoire ne m'emballe pas, fit sèchement Rudy. Je me vois mal ramper dans un conduit étroit pour surprendre ce salaud.

Il croisa et supporta le regard de Thevenin.

— Tu proposes mieux ? fit ce dernier, sèchement. À moins d'attaquer le village en force... Si l'on pouvait s'introduire dans le bourg par surprise, neutraliser les Siciliens et capturer Balzan, nous lui ferions vite avouer où il planque le pognon.

Brusquement, ils en rêvèrent tous à voix haute :

— Des dollars, presque tout en dollars. Quelques livres et des billets français... Ce salaud a dû en dépenser pas mal.

— Ça doit tenir dans une grande valise. Il n'y avait pas de grosses coupures.

— À moins qu'il ne l'ait converti en lingots d'or.

Seul, Rudy gardait un silence prudent et fumait, l'œil aux aguets.

— Et s'il l'avait placé dans une banque ?

— On le forcera à parler.

Thevenin eut du mal à les calmer.

— Moi, je préférerais faire sortir Balzan de sa tanière et le capturer, déclara brutalement Rudy. J'ai tout bien examiné, et, plus que jamais, je pense que ce village fortifié, il n'y a pas d'autre définition, est un traquenard. À se demander même si Balzan n'a pas tout préparé pour nous faire disparaître et respirer plus librement. Lorsqu'il en a eu marre de cavalier dans toute l'Europe.

Vivienne se leva, constata que la bouteille de champagne était vide. Thevenin alla en chercher une autre dans le frigo et la lui confia.

— Pourquoi un traquenard ? Il se planque, c'est tout. Et pour le faire sortir seul, sans gardes du corps, vous pouvez toujours attendre, dit-il.

— Si, dit Rudy. La fille.

La grimace de Thevenin le remplit de fureur.

— Tu ne vas pas lésiner sur les moyens ?

— Oh ! je te vois venir, s'emporta Thevenin. Le grand jeu, l'enlèvement de cette gosse, et Balzan fou d'angoisse se lançant à sa recherche. Tout seul et sans armes ? Et pour finir, la corrida avec mitraillettes et tout le toutim ? Personnellement, je n'en suis pas. Je

n'ai jamais craint la bagarre, mais ici, en France, ça se termine toujours mal.

— Tu l'as déjà dit à Marseille, riposta Rudy. Il ne s'agit pas de ça. On a essayé deux trucs, et ils ont foiré. La mort de ce Salvatore Berto n'a pas amené la débandade que nous attendions et le coup de l'inscription doit être renouvelé si on veut qu'ils s'entre-dévorent. Demandez à Nora s'il est chaud pour une deuxième expédition.

L'interpellé secoua la tête.

— Ces choses-là réussissent une fois, pas deux.

— Bien, dit Rudy. Même si nous les excitions les uns contre les autres, Balzan garderait suffisamment de fidèles pour le défendre. On ne peut liquider les Siciliens les uns après les autres.

— La carrière, dit Vivienne. Vous deviez faire des éboulements.

— On t'attend, dit Rudy. Pour en faire, il faudrait la dynamite. Du coup, les ouvriers français se plaindraient et la gendarmerie serait sur le coup rapidement.

— Reste le caniveau, dit Thevenin.

Rudy haussa les épaules.

— C'est toi qui l'exploreras, le consolideras s'il le faut ? Ou bien Lambert ? Ou bien Vivienne ? Ce n'est pas sérieux. On voit ça au cinéma.

— Alors, on renonce, murmura Vivienne. Pourtant, quarante millions m'arrangeraient bien, en ce moment. J'ai repéré un garage à Nîmes, mais...

— On a tous quelque chose en vue, coupa Thevenin, et on ne renonce pas. Eh bien ! Rudy, expose ton idée. Il y a peut-être du vrai dans ce que tu viens de dire.

L'autre fut surpris. Thevenin ne les avait pas habitués à tant de *fair-play*. Autoritaire, tranchant, il n'admettait pas qu'on discute ses décisions.

— Tu as bien changé, fit-il d'une voix sifflante.

— J'ai peut-être vieilli, riposta l'autre.

Rudy n'aimait pas les changements. Pour lui, Vivienne était un gros tranquille capable d'assommer trois gars d'un coup, Lambert un bon vivant, mais qui tirait comme un champion, Nora, un faux-jeton spécialiste des coups bas, et Thevenin, un dur qui décidait pour tous les autres. D'un seul coup, les rôles changeaient et Rudy se méfiait.

— On t'écoute, dit Vivienne.

— Je n'ai rien de précis encore, mais j'y travaille. L'essentiel est de faire sortir Balzan seul, ou tout au plus en compagnie de la fille. Ensuite, ce sera facile.

Thevenin fit claquer deux fois sa main nerveuse sur le bureau.

— D'accord, vous autres ? On accorde trois jours à Rudy pour nous présenter un plan détaillé de l'opération. Je suis sûr qu'il a déjà sa petite idée sur la question, mais il vaut mieux lui laisser le temps de bien la mûrir.

Les autres donnèrent leur accord.

— Mais si ça ne marche pas, on exploitera à fond l'autre solution, celle du caniveau souterrain.

— D'accord, répondirent les autres.

Rudy seul resta silencieux.

— Et toi ? l'interpella Thevenin.

— Mon plan sera tel qu'il ne pourra échouer, siffla Rudy. Je n'ai pas l'habitude de dérailler. Jusqu'ici, je n'ai fait qu'exploiter tes idées, Thevenin. Consciencieusement et sans tricher. Nora, qui n'est pas suspect de faiblesse envers moi, ne vous dira pas le contraire.

— Ouais ! fit ce dernier. On a liquidé ce jeune coureur cycliste et on est allé badigeonner le mur à la peinture. Faut le faire. Il n'y a pas eu d'anicroche.

— Je vous demanderai donc de m'aider sans arrière-pensée, dit Rudy. Ce qui compte, c'est le pognon. Quarante millions anciens pour chacun. À notre âge, c'est un bon paquet.

— Qui te dit le contraire ? déclara Thevenin en souriant.

CHAPITRE IX

Neuf heures, et la chaleur atteignait déjà un maximum qui se maintiendrait au-delà de minuit. Emma avait choisi sa robe la plus légère, mais elle étouffait déjà dans la demi-pénombre du bureau. Malgré les persiennes closes, la fraîcheur de la vieille maison n'était plus qu'un souvenir.

Elle reprit ses comptes. Depuis la veille, elle établissait le bilan des six derniers mois et commençait d'avoir de sérieux doutes sur la rentabilité de la carrière. Ce qui lui paraissait exorbitant, c'était principalement les frais de main-d'œuvre. Vingt personnes employées, près de trois millions de salaires par mois, y compris les charges sociales. S'y ajoutaient des frais divers, essence pour les deux camions, fuel pour le concasseur à gravier, explosifs, outils, et les chiffres s'alignaient dans les colonnes.

Le total l'impressionna, et, sans plus attendre, elle calcula le rapport exact de l'affaire. Elle dut chercher des duplicata de factures un peu partout, retrouva même des chèques qui n'avaient pas été encaissés pour un montant de plus d'un million d'anciens francs. Des livraisons de pierres, de dalles et de gravier n'avaient pas été payées. Elle les nota soigneusement, en retrouva la trace dans les livres que Dino tenait assez régulièrement.

Dino Balzan entra à ce moment dans son bureau, se dirigea vers le vieux coffre-fort installé au fond de la pièce. Il y prit une liasse assez importante, s'immobilisa en passant devant Emma.

— Toujours acharnée au travail ?

— Je suis au cœur de la catastrophe, dit-elle. Je me demande si je vais oser aller plus loin.

— Pourquoi ? C'est si vertigineux ?

— Et vous souriez ! s'exclama-t-elle. Alors que vous avez perdu en six mois des sommes considérables !

Il agita les billets qu'il tenait à la main.

— Je vais rejoindre Ugo qui va aller payer quelques fournisseurs dans le pays. Ensuite, je viendrai écouter le verdict.

Son absence dura une demi-heure. Il entra, s'assit en face d'elle, un cigarillo au coin de la bouche, la regardant avec une tendresse amusée. Elle releva plusieurs fois la tête, s'efforçant de rester grave. Enfin, elle déposa son crayon.

— Incroyable, murmura-t-elle.

Il ôta son cigare, se pencha en avant, faussement inquiet.

— C'est la faillite ?

— Ça devrait. Mais vous n'avez aucune dette. Vous payez régulièrement. Mais l'argent ne vient pas du produit de la carrière. Ces derniers six mois ont été particulièrement mauvais.

— Marasme dans la construction sur la Côte d'Azur et varoise. Mais j'ai bon espoir. Je dois traiter avec un important groupe immobilier qui doit construire tout un village dans les collines au-dessus de Brignoles. Une commande importante qui assurera notre trésorerie pour un an.

— Vous avez perdu très exactement un million ancien par mois. Plus de six millions dans le semestre.

Malgré tout, il parut impressionné.

— Bigre, tant que ça ?

— Voulez-vous voir les comptes ?

— Oh ! surtout pas.

— Tout le mal vient de l'importance de la main-d'œuvre. Il y a dix ouvriers de trop, peut-être même douze.

— Oh ! Voulez-vous les réduire au chômage ?

Emma soupira.

— Ne plaisantez pas. Pourquoi tous ces Siciliens ? La moitié aurait suffi. Vous ne pouvez continuer à perdre un million par mois aussi longtemps que se poursuivra... votre attente. Ou alors, vous disposez d'une immense fortune.

Il remarqua le ton presque méprisant.

— Vous trouvez que je paie trop cher ma sécurité ?

— Non. Mais vous espérez qu'un jour vous n'aurez plus rien à craindre, et vous vous débarrasserez de vos Siciliens. Voilà ce que je trouve de plus déplaisant dans cette affaire.

— Un instant, Emma. Notre contrat, entre eux et moi, ne nous lie que pour un an, et nous l'avons déjà renouvelé une fois. Il reste bien entendu que les maisons, les meubles, les appareils ménagers restent leur entière propriété. Même si je ferme la carrière dans un an ou deux, croyez-vous qu'ils auront fait une mauvaise affaire ? Je leur laisserai tout le temps de se recaser ailleurs, et tous auront une maison de campagne entièrement équipée. Quelques-uns pourront continuer à exploiter la carrière.

Elle resta silencieuse. Ce jour-là, même les gosses oubliaient de crier et d'allumer des pétards. La canicule régnait sans faille. Dino quitta sa chaise, contourna la table de travail pour se placer derrière elle. Il glissa ses mains à la base de son cou, et elle ferma les yeux de plaisir.

— Il faut que je tiennne le coup encore quelque temps, dit-il. Êtes-vous certaine de vos calculs ?

— Oui, murmura Emma, et j'ai même tenu compte des factures de vente non honorées par vos clients, et de celles que vous avez oublié d'envoyer. Et les commandes ne sont pas très importantes en ce moment.

Il se pencha, lui embrassa les cheveux. Elle fit pivoter son siège, le regarda.

— Dino, quelle est cette menace suspendue sur vous ? Je vous en prie, n'éludez pas cette question une fois de plus. Si vous ne me faites pas confiance, comment pourrai-je vous accorder la mienne ?

En disant cela, elle rougit au rappel d'une scène qui s'était déroulée deux nuits auparavant, lorsque Dino était venu la rejoindre dans sa chambre. Elle avait dû faire un effort violent sur elle-même pour le renvoyer.

— Tête dure, fit-il à mi-voix. Tu es têtue, hein ? Tu ne te contentes pas de l'apparence, il te faut l'homme tout entier. Mon passé, mon présent, et peut-être même mon avenir ?

— Je ne pourrais pas vivre auprès d'un étranger, fit-elle doucement. Tu ne comprends pas ça ?

Il eut un geste de colère avec la main, s'écarta pour marcher de long en large.

— Eh bien ! questionne. Que veux-tu ? Mon enfance ? J'allais pieds nus et en guenilles dans les rues d'un village sicilien où tout le monde crevait de faim. Lorsque les Américains sont arrivés, j'ai filé de chez moi pour rejoindre la côte, Messine, dès que cette ville fut libérée. J'y ai vécu richement pendant des mois grâce aux Américains avant de rejoindre mes parents avec de l'argent plein les poches. Mais ça n'a pas duré bien longtemps, et, après la guerre, j'ai dû aller travailler chez un gros propriétaire. À seize ans, j'ai filé en Italie. Un camp américain s'installait dans la région de Naples. Je savais que, partout où ils s'installaient, j'avais des chances de ne pas mourir de faim, et même de faire fortune.

Dino s'arrêta de marcher, lui sourit :

— Au même âge, en petite fille sage et aisée, tu travaillais bien en classe, tu passais tes bacs. Nous avons douze ans d'écart, mais, même si j'étais né en même temps que toi, j'aurais connu la même vie. Et encore, maintenant, il n'y a guère d'espoir pour les gosses qui voient le jour aujourd'hui. Peut-être vers leurs dix ans... Et encore.

Il reprit ses allées et venues.

— Ensuite, j'ai été arrêté, condamné, envoyé dans une sorte de maison de correction jusqu'à mon engagement dans l'armée pour deux ans. Puis, je me suis retrouvé libre, mais sans argent. J'ai été engagé

sur le voilier d'un riche aristocrate italien. Une belle vie. Rude, mais belle. On parcourait la Méditerranée dans tous les sens pour suivre les déplacements de notre patron. Lui, séjournait très peu à bord. Heureusement. Comme tous ces aristocrates italiens, il était plein de morgue et de mépris pour ses inférieurs. À plusieurs reprises, j'ai failli lui sauter à la gorge.

Il prit un autre cigarillo, l'alluma avec soin comme toujours.

— J'ai appris à conduire un voilier. Le skipper était un brave type, et il m'a initié. Si bien que, un an plus tard, j'embarquais sur un yacht plus petit où je pouvais utiliser mes connaissances. Je finis même par devenir moi-même skipper, et la belle vie dura encore deux ans. Le propriétaire du bateau mourut et sa veuve vendit le voilier. Je me suis retrouvé à Tripoli, en Libye. J'avais vingt-cinq ans. Il y a donc dix ans de ça.

Dans ce pays, il s'était associé avec le propriétaire libyen d'un gros voilier. Tantôt ils pêchaient les éponges et les coraux, tantôt ils faisaient du cabotage entre la Libye et la Tunisie.

— Des jarres d'huile, du poisson séché qui empestait. Des peaux de mouton couvertes de mouches. Et puis, un peu de contrebande. Toutes sortes de marchandises entre les deux pays. Avec ce voilier, on pouvait approcher des plages laguneuses de Tunisie, s'échouer même. Les hommes le poussaient ensuite pour le remettre à flot. C'était passionnant. J'ai gagné assez d'argent pour m'acheter un bateau.

Il marqua un temps d'arrêt, et elle comprit qu'il n'était plus dans ce bourg étouffant, mais en pleine mer, à la barre de son voilier.

— C'était un gangavier gréé en goélette. Fabriqué aux chantiers de Sfax. Oh ! pas tout jeune, mon gangavier. Plus de vingt ans de bourlingage dans le clapot hargneux de la Méditerranée orientale. Tu ne sais pas ce que c'est, un gangavier ? Un voilier d'une vingtaine de mètres, avec une étrave à guibre, un arrière à voûte. C'est le descendant des felouques barbaresques. C'est beau, lourd et léger à la fois. Ça empeste le goudron et le calfat, la saumure et surtout l'éponge. Oui, l'éponge. Ça sent aigre. Eh bien ! mon gangavier, il puait délicieusement comme un gros homme pittoresque et un peu vieux mais robuste empeste la sueur, l'alcool mais aussi la vie. Et me voilà parti avec mon *Madre Maria*, en souvenir de ma mère. Un équipage formé de Grecs, de Libyens et de Tunisiens. Un Maltais, car il en faut toujours un sur un bateau. Pour les coups durs, la bagarre et un peu la folie de chaque jour. C'est une folie, d'embarquer un Maltais, mais tous les patrons le font.

Il ralluma son cigarillo que, dans son exaltation, il avait laissé éteindre. Un peu de sueur couvrait son front, et il sourit comme Emma ne l'avait jamais vu sourire.

— Les éponges, d'abord. Ça rapporte. Les Grecs sont de bons scaphandriers. Moi aussi, je descendais. Des équipements rafistolés à faire hurler n'importe quel service de sécurité ou inscription maritime. Mais on travaillait dur. Il y avait aussi le cabotage, la contrebande. Et puis, un jour, le feu. Je n'avais pas eu assez d'argent pour installer un diesel auxiliaire. J'avais un vieux Chrysler à essence qui, rien que pour nous sortir du port ou nous déhaler d'une plage, nous bouffait une fortune. En rentrant, à Sfax précisément, le *Madre Maria* a brûlé, coulé en quelques minutes. Nous nous sommes tous retrouvés sains et saufs, avec quelques brûlures sans gravité. Je n'avais pas d'assurance. Le solde de mon compte en banque a servi à payer mes matelots, et, une nouvelle fois, je me suis baladé les mains dans les poches vides, cherchant à poser mon sac à bord de n'importe quel voilier. Sur les quais de Sfax, j'ai rencontré Lambert. Le premier des cinq autres. Il cherchait un chauffeur de camion pour faire le Sud. Ça m'éloignait de la mer, mais je ne pouvais pas espérer autant à bord d'un bateau. Et puis, les autres ont surgi peu à peu et, en quelques mois, l'équipe était constituée. Lambert, c'était un bon gars, bon vivant, mais champion de tir ; Nora, un faux-jeton ; Rudy, un véritable loup ; Vivienne, placide, mais d'une force herculéenne. Thevenin, enfin, le dur, le chef. C'est lui qui a préparé toute la combine. Et, à nouveau, les Américains. Installés dans leur base de Mellaha, ils recevaient tous les jours des tonnes de ravitaillement, d'armement. Un pactole, quoi. Dont vingt-cinq pour cent disparaissaient avec une régularité parfaite depuis des années. Ces vingt-cinq pour cent représentaient une fortune chaque jour. Thevenin l'a tout de suite compris. Ce prélèvement était effectué par de petites bandes mal organisées, des soldats américains à l'affût de quelques dollars, des dockers et des transporteurs. Le génie de Thevenin a organisé ces disparitions à notre profit. Il a laissé les gens en place, c'est-à-dire les bandes de truands, les soldats en mal de dollars et les dockers. Quelques coups de main exécutés froidement. Deux ou trois morts mystérieuses nous ont vite assuré la quasi-exclusivité du matériel américain soustrait aux stocks de l'armée de l'air. Un million par jour.

D'abord émue par son évocation de voiliers, de mer et d'aventures nobles, Emma, d'un seul coup, plongea dans le brigandage, la corruption et le sordide.

— Un million par jour, mais avec des frais. Il fallait écouler cette marchandise. Thevenin a créé une compagnie de transports. Des vieux tacots, puis, au fur et à mesure que le pognon entraît, des camions neufs. Contrebande dans tous les azimuts. Tunisie, Algérie, Afrique Noire même, Égypte. Les armes, c'était pour la Tunisie et l'Algérie. Jusqu'à ce que cette dernière obtienne l'indépendance. Mais l'Afrique Noire a pris le relais. C'était plus dur. Thevenin s'est lié avec de gros

trafiquants qui venaient charger en haute mer. C'est alors qu'on m'a demandé, enfin Thevenin, de reprendre le commandement d'un voilier pour livrer les cargos mystérieux qui venaient faire le plein d'armes à feu au large. L'argent rentrait à flots. Un million par jour. Moins les frais, ça faisait la moitié. Mais quand même... On vivait comme des nababs, mais, malgré tout, on entassait. Trois cents millions. Très peu en banque, à peine le quart. Le reste, planqué au siège de la société. Une dizaine de hangars invraisemblablement entassés autour d'un pavillon qui nous servait d'habitation. Un Libyen qui préparait la cuisine et tenait la maison plus ou moins bien, deux autres qui servaient de chauffeurs, d'hommes à tout faire. Moi, je commandais une goélette en bon état pour transporter la marchandise un peu partout. Malte, Tunisie, et puis les cargos panaméens, libériens, qu'on accostait à cent milles de la côte en toute tranquillité.

Emma avait l'impression qu'il reculait de plus en plus la véritable explication.

— Mais pourquoi tous les autres sont-ils devenus des adversaires ?

Il fit quelques pas, se laissa choir dans un fauteuil, croisa les jambes.

— Une autre fois...

— Pourquoi pas maintenant ?

— Jusque-là, ce sont de bons souvenirs. Merveilleux, même. La mer, le soleil, les voiles gonflées par le vent.

Elle avait l'impression vague qu'il en rajoutait pour son propre plaisir, qu'à cette époque tout n'était pas aussi facile, aussi magnifique. Peut-être que la puanteur des éponges finissait par devenir insoutenable et que le Maltais finissait par être jeté par-dessus bord, après avoir amassé sur lui toutes les violences et toutes les amertumes de l'équipage.

— Parfois, dans la cale, il y avait des centaines de mitrailleuses, des caisses de grenades, des milliers et des milliers de boîtes de rations. Quand je me souviens, je suis effaré. J'ai livré de quoi équiper des dizaines de divisions.

Il releva la tête, la fixa avec une expression indéfinissable.

— Ça te choque ? En bonne étudiante, tu es pacifiste et contre la guerre ?

— Si j'avais craint ton passé, je ne t'aurais pas demandé de l'évoquer. Mais je ne comprends pas pourquoi tu es ici, prisonnier de ce village, terré derrière ces murs. Toi qui aimes la liberté, la mer et l'aventure, tu aurais pu acheter un autre gangavie ou une goélette et continuer à vivre comme il te plaisait. Tes anciens amis ne t'auraient pas mieux retrouvé ou traqué.

— Si. J'étais à la merci d'un équipage. Je ne pouvais embaucher que des Grecs, des Maltais. Ils m'auraient trahi. Malgré leur état d'îliens,

les Siciliens sont des terriens. Et seuls mes compatriotes pouvaient accepter ce genre de contrat. Et puis, j'ai décidé de naviguer plus tard, lorsque je ne serai plus traqué.

— Tu espères les vaincre.

— Pourquoi pas ? Aurais-je sacrifié plusieurs années de ma vie si je n'en étais pas persuadé ? Un beau jour, j'ai déposé mon sac sur le pont de ce bateau de pierres et j'ai décidé de faire front. Ne trouves-tu pas que ça ressemble à un bateau ? Le borgo avance en plein ciel, comme un ancien bateau de guerre.

— Une galère où tu es toi-même enchaîné.

Il parut choqué par la comparaison.

— Tu ne peux pas comprendre.

— Que tu gâches les meilleures années de ta vie ? Si !

Le téléphone la fit sursauter. Elle décrocha par réflexe, sans attendre qu'il le fasse.

— Mon Dieu ! fit-elle. Il s'est produit un grave accident à la carrière.

CHAPITRE X

Dino lui prit l'appareil des mains. Au bout du fil, c'était le contremaître Pastori.

— Capo, c'est un éboulement. Juste sur le trommel. Il y avait deux hommes occupés à pelleter le gravier. Renato est blessé à une jambe.

— C'est grave ?

— On vient de le transporter chez le médecin du village. De là, il faudra l'envoyer à Aix-en-Provence, très certainement.

— Le nécessaire a été fait ?

Pastori se racla la gorge.

— Oui, capo. Mais ne pourriez-vous pas venir ? Les Français aimeraient vous parler. Ils sont furieux.

— Je n'ai rien à faire là-bas. S'ils veulent me parler, qu'ils viennent ici.

— Ils ne viendront pas, capo, et nous aurons ensuite des difficultés avec tout le village.

Dino raccrocha brusquement.

— Pourquoi n'y allez-vous pas ?

— C'est un piège. Grossier, trop grossier. On esquinte un de mes hommes pour que je sois obligé d'aller là-bas.

— Allons donc ! C'est absurde... Si vous n'y allez pas, j'y vais, moi.

— À quel titre ?

— Simplement par humanité.

— Ce n'est pas la place d'une femme. Surtout pas la vôtre. Les Siciliens ne seraient pas contents.

— Téléphonez au docteur, au moins.

Elle écouta la conversation. Le taxi-ambulance du village venait d'emporter le blessé pour Aix, expliqua la femme du médecin.

— Mon mari l'accompagne pour stopper toute nouvelle hémorragie. C'est très grave.

Il n'y avait qu'un seul Sicilien prénommé Renato. Son nom était Berucci. Elle retrouva rapidement sa fiche. Marié, deux enfants, et sa mère à charge.

— Il faut prévenir la famille, dit-elle. Voulez-vous que j'y aille ?

— Non. Ugo va bientôt revenir avec le cabriolet. Je partirai pour Aix avec lui et la femme de Renato. Inutile que vous veniez. Vous

serez plus utile ici.

Elle se retrouva seule, et, machinalement, recommença à travailler. Mais elle avait l'esprit ailleurs, et elle finit par se lever pour regarder par la fenêtre. La place était toujours déserte. Puis, soudain, il y eut un hurlement plaintif, et elle se frotta les bras pour effacer la chair de poule qui granulait sa peau. La femme et la mère de Renato se trouvaient prévenues de l'accident, et l'une allait de porte en porte clamer sa douleur. Les deux, peut-être.

Dino Balzan revint, visiblement préoccupé.

— Ugo n'est pas de retour ?

À Luciana, qui sortait de sa cuisine, il dut fournir des explications, et elle alla rejoindre le chœur des autres femmes, rassemblées maintenant dans la maison de Renato.

Le gros cafetier arriva au volant du cabriolet Fiat. Il venait de régler les fournisseurs et avait appris la nouvelle en route. Ses yeux étaient plus tristes que jamais.

Soutenue par deux autres femmes, la femme de Renato vint s'installer dans la voiture, tandis qu'Ugo se casait à l'arrière. Portait-il une arme sur lui ? Peut-être y avait-il un revolver dans la boîte à gants, pensa Emma en les regardant partir. Luciana rentra à la maison en secouant la tête.

— Le mauvais sort est sur nous. Salvatore l'autre jour, et maintenant Renato, lui jeta-t-elle haineusement au visage. À qui le tour, hein ? Vous le savez, vous, à qui le tour ?

— M'accusez-vous d'apporter le malheur ? Vieille sorcière...

Puis elle regretta son emportement.

— Pourquoi m'en voulez-vous ? Je n'étais pas là quand Salvatore a eu son accident. Et c'est à la carrière que Renato Berucci s'est blessé.

Elle accompagna la Sicilienne jusqu'à la cuisine.

— Pourquoi êtes-vous allée hurler avec les autres ? Croyez-vous que ce soit la meilleure façon de montrer sa peine ou sa douleur ? On dirait que vous vous forcez toutes, parce que, dans le fond, tout vous laisse indifférentes. Depuis la fin de votre adolescence, vous vous enfermez toutes dans votre propre douleur, celle de vivre comme des ombres dans l'esclavage des traditions. Voilà sur quoi vous hurlez comme des louves. Mais les morts et les accidents ne sont qu'un prétexte.

Luciana la fixait avec horreur.

— Taisez-vous !... C'est une insulte pour toutes mes compatriotes, et...

— Oh ! après tout, prenez-le comme vous voudrez. Je n'ai qu'un tort, c'est de discuter avec vous. Ici, en France, il y a des millions de femmes qui vivent comme moi, et le monde n'en continue pas moins à

tourner.

Elle se versa un verre d'eau, le but d'un trait et retourna dans son bureau. Au bout de quelques minutes, elle se traitait d'idiote. Elle n'avait pu s'empêcher de jeter à cette pauvre femme les quelques réflexions qu'elle réservait pour sa thèse. Ce n'était pas le moment de faire de la littérature, et de la plus mauvaise, alors que le borgo connaissait une nouvelle crise.

Pendant quelques instants, elle les attendit, les femmes et les gosses, les vieux et les vieilles. La crainte du capo dut les retenir et les empêcher de venir hurler sous les fenêtres. Mais les commentaires allaient certainement bon train dans les ruelles où l'odeur des tomates trop mûres devenait chaque jour plus tenace, alors qu'on s'enfonçait dans l'été.

Le grésillement de l'interphone la figea. L'appel ne pouvait venir que du petit café ou de chez le vieux paralysé, Marino, qui surveillait la route.

Elle décrocha. C'était le vieux, et il paraissait surexcité. Ne comprenant rien à son italien, elle alla ouvrir la porte du bureau.

— Luciana, Luciana, venez vite !

Mais la servante devait boudier dans sa cuisine. Elle y courut, la trouva obstinément penchée sur son évier.

— Luciana, le vieux Marino téléphone, mais je n'y comprends rien. Il a l'air dans tous ses états.

La Sicilienne passa devant elle sans la regarder, alla prendre l'appareil. Emma comprit qu'elle répondait que le capo n'était pas là. Elle finit par se tourner vers elle, une main sur le micro.

— Une voiture monte vers le borgo. Le vieux demande ce qu'il doit faire. Il n'y a pas d'hommes dans le borgo.

— Il veut tirer ?

— Oui, si la voiture s'engage sous le porche.

— Mais il ne faut pas. Dites-le-lui.

— Pas la peine. Il obéit aux ordres. En l'absence du capo et du cafetier, il a le droit.

— Mais ce sont certainement des innocents... Peut-être des gens du village qui veulent rencontrer Dino... M. Balzan.

Les lèvres de Luciana se pincèrent. Elle n'était pas dupe sur leur degré d'intimité.

— J'y vais, dit Emma.

Elle traversa la place sans voir le groupe de femmes toujours rassemblées devant la maison des Berucci, pénétra dans celle du vieux paralysé. Un escalier de pierre intérieur conduisait à l'étage. Dans la cuisine, elle surgit devant la belle-fille qui poussa un léger cri.

— Votre beau-père ?

Elle comprit, tendit le doigt vers la porte de droite. Emma ouvrit. Marino tourna vers elle sa tête chauve juste couronnée de cheveux gris.

— *Che cos'è*, suffoqua-t-il.

La voiture escaladait la dernière pente. Une DS métallisée conduite rapidement.

— Il ne faut pas tirer.

Marino secoua la tête avec force.

— Si.

Puis, il se lança dans une phrase véhémence qu'elle ne comprit pas, posa le fusil sur ses genoux et se dirigea vers la pièce voisine. C'était derrière cette fenêtre qu'il la surveillait la première fois où elle était venue dans le village.

— Donnez-moi ce fusil.

Mais il la repoussa. Ses jambes ne le supportaient plus, mais il était encore très robuste. Elle ne put l'empêcher de s'approcher de la fenêtre et de prendre le fusil en main.

— Il y a eu un accident à la carrière. Ce sont certainement des gens du village. Le maire, ou quelque personnalité. Vous allez compliquer les choses si vous tirez... Le capo n'est pas là pour vous le commander, mais je vous en supplie, écoutez-moi.

Le vieux se contenta de ricaner stupidement, et, pour bien montrer que son intention restait toujours aussi ferme, il épaula le fusil aux canons sciés.

Emma essaya de s'approcher, mais, de sa main gauche, il fit un moulinet assez dangereux. Si le poing à la peau flétrie et aux grosses veines saillantes l'atteignait, elle risquait d'être assommée. En hâte, elle retourna dans la cuisine pour tenter de convaincre la bru, mais cette dernière secouait la tête en signe d'impuissance avec un sourire timide.

— Parlez-lui. Le capo ne le lui pardonnera pas.

Le moteur de la DS fut tout proche. Le conducteur allait certainement s'engager sous le porche et s'arrêter sur la place, sans se douter de ce qui l'attendait.

— Il faut l'en empêcher.

Elle retourna dans la chambre. Le vieux épaulait et penchait la tête pour viser. Elle fonça, agrippa le fauteuil à deux mains et le tira follement en arrière baissant la tête, car, fou de rage, le vieux fit tourner le fusil au-dessus de sa tête. Elle le tira ainsi jusqu'à l'autre pièce, alla le coincer entre le lit et le mur, déplaça, avec une force dont elle ne se serait pas crue capable, une table de chevet pour l'empêcher de reculer et s'enfuit.

Au passage, elle sourit à la jeune fille.

— J'ai le temps de les entraîner à l'abri, lui dit-elle avant de s'élancer dans les escaliers.

La DS venait de s'arrêter sur la place. L'homme au volant ne bougea pas, mais son compagnon descendit. Emma ralentit le pas, commençant d'avoir un doute.

Le personnage qui la regardait venir était mince, avec un profil inquiétant.

« Un loup », pensa-t-elle.

Comprenant son erreur terrible, elle fit demi-tour, mais il se lança à sa poursuite. Tout devenait très clair. L'accident de la carrière avait éloigné Dino et Ugo. Il n'y avait que des femmes dans le village. Des vieux et des enfants. Le seul vieux capable de lui porter secours, elle venait de le neutraliser.

— Arrêtez ! cria Rudy.

Ce ne pouvait être que lui. Dino lui en avait fait une description rapide, mais son instinct ne la trompait pas.

— Je voudrais rencontrer M. Balzan ! cria-t-il.

Mais elle ne l'écoutait pas, s'étonnait même d'oublier en quelques secondes les convenances pour n'obéir qu'à une peur folle qui balayait tout le reste. Peur, cette force dans ses jambes ; peur, cette vivacité du regard à l'affût d'un refuge ; peur, le refus de ses oreilles repoussant les appels d'abord polis de Rudy. Puis, il se mit à jurer et se lança à sa poursuite.

Emma fut tentée de remonter chez le vieux Marino, mais elle pensa qu'il n'aurait pas eu le temps de se libérer. Elle préféra tourner à gauche, s'engagea dans une venelle qui, après plusieurs détours dans le dédale des maisons, conduisait à nouveau sur la place, pas très loin de la maison de Dino.

Les portes des maisons achevaient de se refermer, chacune des femmes qui, une minute plus tôt, se lamentaient en groupe, se réfugiant chez elle avec les gosses. C'était la panique dans le borgo, la table rase faite devant l'envahisseur. Emma eut un rire nerveux, continua de lancer ses longues jambes, essayant de retrouver le souffle qui avait fait d'elle une championne académique quelques années plus tôt.

Avec une certaine méfiance, Rudy s'engagea dans la venelle, se souvenant des quartiers arabes d'Afrique du Nord où les pièges les plus féroces guettaient l'Européen imprudent. Tout en courant, il gardait un œil sur les fenêtres d'où on pouvait lui lancer n'importe quoi, depuis l'eau bouillante jusqu'aux ustensiles de cuisine.

Combien de temps faudrait-il au vieux Marino pour dégager son fauteuil roulant coincé entre le mur et le lit, et se propulser jusqu'à la

fenêtre donnant sur la place ? C'était la question qu'Emma se posait sans ralentir sa fuite. La belle-fille était capable de rester sourde aux appels du vieux Marino. Elle devait le détester et se soucierait peu du drame qui se jouait en dessous d'elle.

Dans la voiture, Nora se rongait les sangs. Alors que la première partie de leur plan s'était déroulée sans bavures, les difficultés commençaient. Normalement, ils auraient dû trouver la jeune fille dans la maison de Balzan et l'y surprendre. Même si le vieux avait tiré sur eux avec son fusil de chasse, la chance aurait été pour eux. Ensuite, le vieux n'aurait pas osé récidiver.

Il fit demi-tour, prêt à démarrer sur les chapeaux de roues lorsque Rudy le rejoindrait avec ou sans la fille. Son compagnon s'était enfoncé dans cette ruelle et n'en sortirait peut-être plus. Avec précaution, il se méfiait même de ses pensées, il se demanda s'il ne valait pas mieux filer sans plus attendre.

Emma surgit dans le plein soleil de la place, éblouie, courant sans la voir vers la maison de Dino. Nora la vit passer dans son rétroviseur, se retourna pour vérifier. Déjà, elle atteignait la porte, s'y engouffrait et la refermait. Plusieurs secondes s'écoulèrent, et il pensa que c'était cuit.

À son tour, Rudy réapparut, hésita à peine avant d'admettre que l'affaire venait d'échouer et courut vers la voiture. Nora ouvrit la porte à temps.

Le vieux Marino, haletant, furieux, épaulait son fusil et tirait tout de suite sa cartouche de chevrotines sur la DS qui fonçait sur la place. Elles crevèrent le toit en plastique, firent sauter le pare-brise que Rudy, toujours efficace, acheva de dégager à coups de coude. Le deuxième coup fut inutile, et les plombs soulevèrent la poussière de la place en des dizaines d'endroits.

L'aile avant cogna rudement contre l'étroitesse du porche, mais la DS n'en continua pas moins de se ruer vers la côte. Marino eut le temps de glisser une autre cartouche dans son fusil, de faire rouler son fauteuil jusqu'à la fenêtre sud. Les chevrotines criblèrent le coffre, et les deux hommes enfoncèrent la tête dans leurs épaules.

— Ce vieux cinglé tire salement bien, constata Nora en se redressant très prudemment et en voyant arriver le premier virage avec soulagement. Après, ils seraient hors d'atteinte, mais n'auraient vraiment plus rien à craindre qu'une fois sur la départementale. Pendant tout ce temps, il s'était demandé si Balzan n'avait pas fait semblant de partir et ne les attendait pas dans un coin.

— C'est fichu, maintenant, siffla Rudy. Nous aurions dû engager toute l'équipe, mais Thevenin a refusé.

— Et la fille se méfia, désormais. Si elle a pu croire que Balzan

exagérât, elle doit mieux le comprendre maintenant.

Dans le grand hall de la maison, Luciana dévisageait Emma, les bras croisés, un méchant air de triomphe sur ses lèvres sèches.

— Alors ? C'étaient des gens inoffensifs ? Le maire et l'adjoint, peut-être ? Pourquoi pas tout le conseil municipal ? De bons amis qui voulaient vous emmener visiter le pays ?

— Oh ! vous, taisez-vous ! répliqua Emma, qui sentait ses nerfs craquer. Tout le monde peut se tromper, non ?

— Ils recommenceront. Je me demande encore comment vous avez pu empêcher Marino de tirer tout de suite, car il est encore robuste. C'est grand dommage. En ce moment, il y en aurait au moins un, peut-être deux de raides sur la place, en plein soleil, avec des grappes de mouches dessus.

Cette férocité naturelle la fit pleurer d'impuissance et d'agacement. Mais elle le fit comme elle aurait ri. Luciana continuait, les yeux brillants.

— Au village, j'en ai vu des dizaines mourir ainsi en pleine rue, et le sang se séchait tout de suite en se mélangeant à la poussière.

— Assez ! hurla Emma.

Luciana alla chercher un petit verre de grappa et le lui tendit d'un geste autoritaire :

— Buvez.

— Je n'en ai pas besoin ! cria-t-elle... Je n'ai pas eu peur... Pas du tout peur.

La regardant bien en face, Luciana haussa les épaules et vida le contenu du verre d'un trait. Emma alla s'enfermer dans son bureau, mais ne put travailler, regardant s'écouler l'heure à sa montre. Dino ne revenait pas.

— Êtes-vous disposée à manger quelque chose ? demanda Luciana de la porte, lorsqu'il fut une heure.

Très raide, elle passa dans la salle à manger, chipota dans son assiette, tandis que, trop déférente et cérémonieuse, Luciana ne cessait d'aller et venir. À la fin, la jeune fille n'y tint plus et remonta dans sa chambre. Elle se jeta sur son lit et pleura d'énervement.

Il était près de trois heures lorsque Dino revint. Elle se précipita devant une glace pour essayer de masquer ses yeux rouges, décida de ne pas descendre dans cet état.

Lorsqu'il frappa, elle s'affola. Plus encore lorsque la porte s'ouvrit. Il entra, referma tranquillement et s'approcha d'elle.

— Luciana vous a dit ?

— Oui, mais je me doutais de ce qui allait se passer...

— Et vous êtes parti quand même... Parce que je vous trouvais

indifférent ? Je suis désolée.

Il la prit dans ses bras, et elle nicha sa tête contre son épaule, renifla un peu.

— Renato s'en tirera, dit-il. Sa femme est restée auprès de lui. En ce moment, on doit l'opérer, mais le chirurgien est confiant.

Écartant le haut de la robe, il l'embrassa longuement dans le cou, fit glisser sa bouche jusqu'à ses lèvres. Sans trop savoir comment, elle se retrouva allongée sur le lit à côté de lui.

— Luciana ? s'inquiéta-t-elle.

— Aucune importance. Si vous m'indiquiez plutôt comment on dégrafe cette robe... Ou préférez-vous que je vous trousse ?

Elle n'arrivait pas à se scandaliser, trouvait la scène absolument normale. Elle se redressa, ôta tranquillement la robe. Dessous, elle portait un soutien-gorge et un slip en dentelle.

— Pour le reste, je vous fais confiance, murmura-t-elle en fermant les yeux.

Ce qui l'émerveilla le plus fut sa collaboration. Elle s'était crue indifférente, pleine de bon sens et de volonté, et elle se donna avec l'impétuosité de la première fille venue. En moins d'une heure, tout un monde raisonnable fut foulé aux pieds en même temps que ses vêtements, et elle revint au monde follement amoureuse et pleine de tendresse.

— J'ai faim, dit Dino. Le déjeuner attend en bas.

— Luciana aussi. Je crois que je vais dévorer également.

La Sicilienne les servit en silence, avec ce qu'Emma prit pour de la réprobation, jusqu'à ce qu'elle surprenne une lueur moqueuse dans le regard noir de Luciana.

— Ferme ta chambre à clé, dit Balzan à voix basse lorsqu'elle repartit pour la cuisine. Pour ta bonne réputation, elle est capable de faucher les draps et d'aller les montrer aux voisines.

Défaillante, elle remonta en hâte donner un tour de clé à sa porte.

CHAPITRE XI

C'était un plan du village qu'Emma avait reconstitué tant bien que mal après plusieurs jours de travail, en calculant approximativement l'échelle. Des numéros se rapportaient aux noms des occupants. Il restait une dizaine de maisons vide dont plusieurs tombaient en ruine.

Ce matin-là, Dino se planta devant le relevé et resta silencieux, son cigarillo au coin de la bouche.

— À quoi penses-tu ? demanda-t-elle.

— Que les autres ont rendu service à mes compatriotes, alors qu'ils croyaient me traquer. Sans ma peur, je n'aurais jamais pensé à me réfugier ici et à y installer quinze Siciliens et leur famille.

Elle le rejoignit, appuya son front contre son dos.

— Tu n'es pas allé jusqu'au bout. Pourquoi te pourchassent-ils encore ?

— Oh ! je t'ai presque tout raconté. Le reste peut contenir dans quelques phrases. Une nuit que j'étais seul dans les entrepôts, tout a brûlé. Les cinq autres se trouvaient dispersés un peu partout. Thevenin prenait quelques jours de vacances en France. Lambert venait de se faire opérer de l'appendicite et se trouvait dans la meilleure clinique de Tripoli. Rudy se promenait dans le Sud, aux confins du Tibesti, avec un convoi de camions bourrés de marchandises. Nora et Vivienne l'accompagnaient. Ce soir-là, je me suis un peu cuité. J'étais seul, pas très en forme. Et puis, le feu... Je me demande encore comment j'ai pu m'en tirer. Tout a brûlé.

— L'argent ?

— Aussi. Deux cents millions partis en fumée. Le fruit de plusieurs années de travail. Et nous ne pouvions escompter nous refaire, car les Américains n'étaient plus aussi nombreux en Libye et, de plus, surveillaient sévèrement leurs stocks. Ne restait que l'argent déposé dans une banque. Une soixantaine de millions. Je me suis un peu affolé. Tout de suite, j'ai pensé que les autres ne me croiraient pas. Je les connaissais trop. Après avoir retiré ma part à la banque, j'ai filé.

— Tu ne les as jamais revus ?

— Si. De loin. Thevenin, surtout, qui ne lâchait pas ma piste. Mais, aussi Rudy qui a failli me surprendre plus d'une fois.

— Mais pourquoi ne pas leur expliquer ? Si tu avais ces deux cents millions, tu aurais vécu autrement, non ?

Dino haussa les épaules.

— C'était inutile. Ce qui donne encore un sens à leur vie, c'est de croire que j'ai cet argent. N'importe quelle preuve, ils la refuseraient. Pour eux, les coïncidences n'existent pas. J'étais seul pour préparer mon coup et filer tranquillement avec l'argent. Ils ne me croiront pas, parce que chacun se dit que, dans les mêmes circonstances, il aurait tenté le coup. Bien sûr, en quatre ans, la hargne de certains est tombée. Vivienne, le premier, s'est marié. Il a un garage à Remoulins, des gosses, je crois. Lambert, lui, représente une marque de voitures. Ces deux-là se sont rangés, en quelque sorte.

— Thevenin ?

— Un type bien, Thevenin. Dur et froid, mais aussi grand seigneur. Depuis quatre ans, il est sur mes traces.

— Mais ça fait deux ans que tu as acheté ces maisons. Pourquoi n'est-il pas intervenu ?

— Jamais il n'a pensé que je pouvais me trouver en France. Leur pays à tous les cinq. Moi seul étais italien. Ils m'imaginaient partout ailleurs, et surtout près de la mer, dans les ports. Jamais ils n'ont pensé que je pouvais m'arracher à ma passion de naviguer pour m'enterrer en pleine terre. La psychologie ne leur a pas réussi.

— Mais ils t'ont retrouvé, t'obligent à vivre comme un prisonnier.

Il resta silencieux, et elle le contourna pour rencontrer son regard :

— Que va-t-il se passer maintenant ?

— Ils se laisseront.

— Ils tenteront autre chose, dit-elle. Ils ne peuvent passer leur vie à te surveiller, à guetter une défaillance. Toi-même, tu n'as pas choisi cet endroit au hasard.

Sa voix tremblait d'émotion.

— Ça ne peut se terminer que par leur mort... Ou la tienne. Mais réponds-moi !

— Que veux-tu que je dise ? La logique est de ton côté. Pas du nôtre.

— Tu comptes sur un miracle ?

Elle s'appuya contre lui, mit sa tête contre son épaule, la joue droite sentant la chaleur sous la chemise légère.

— Je te connais mieux, maintenant. Tu n'attends ni un miracle, ni un abandon de leur part. Mais comment peux-tu envisager de les tuer tous les cinq ? Tous les cinq, répéta-t-elle avec horreur.

— Préfères-tu que je meure ?

— Non. Mais il y a autre chose à faire. Si j'allais les trouver ? Oh ! pas Rudy, mais Thevenin.

Il l'écarta au bout de ses mains, ses doigts mâchant la chair de ses

épaulés :

— Tu es folle ? Ils ont voulu déjà s'emparer de toi pour disposer d'un otage.

— Mais c'est absurde, puisque tu n'as pas cet argent. Ils ne vont quand même pas emporter le village d'assaut.

— Pourquoi pas ? Ils peuvent l'investir après avoir recruté quelques truands à Marseille ou à Nice. Tout peut se passer silencieusement en une nuit et à l'arme blanche. Il suffit d'une nuit où les veilleurs s'endormiront. Tu te souviens de...

Puis il se tut.

— La fameuse inscription qui me concernait et dont tu n'as jamais voulu me parler ? C'étaient eux ?

— Certainement Rudy et Nora. Les deux plus agiles. Thevenin ne se serait pas ainsi compromis. Ces deux-là se détestent, mais se complètent comme un loup et un serpent. J'ai retrouvé trace de leur passage.

Son doigt pointa sur le plan.

— Cette cour domine la vallée par un mur. C'est haut, mais avec un grappin et une bonne corde, c'est faisable. J'ai retrouvé des brins de corde arrachés par les pierres. La peinture a été appliquée à l'aide d'une bombe à aérosols. On n'en trouve qu'à Saint-Maximin, et mes Siciliens y vont rarement. Eux auraient employé du goudron, plus facile à se procurer, ou de la peinture en pot. Même du charbon de bois.

— Et l'opération de l'autre jour ?

— Bien montée, mais Thevenin n'a pas dû donner son accord, et les deux autres ont agi seuls. À trois, ils réussissaient.

— Pourquoi Thevenin aurait-il refusé de participer ?

— Je suppose qu'il a autre chose en vue.

Elle n'aimait pas le petit sourire cruel qui formait plusieurs plis au coin de sa bouche. Elle marcha vers son bureau, s'installa comme pour reprendre son travail.

— Ne voudrais-tu pas l'amener à accomplir une certaine chose, une erreur énorme ?

— Pourquoi pas ? C'est de la stratégie, en ce moment. Je suis l'assiégé et, en principe, ma position est forte. On veille sur moi et nous pouvons agir au grand jour, puisque le village m'appartient. Eux cinq doivent ruser, frapper à coup sûr, mais avec prudence. Que ferais-tu, à leur place ?

— Je renoncerais.

— C'est exclu. L'essentiel pour eux est de s'introduire dans le village sans donner l'alerte.

Emma fronça les sourcils, pensa immédiatement aux maisons vides dont la plupart étaient en ruine. Elle garda cependant pour elle cette idée.

— Ou alors, de nous obliger à en sortir. Ils peuvent mettre le feu, provoquer une épidémie. Jusqu'ici, leurs tentatives ont échoué. La mort de Salvatore Berto n'a pas provoqué de grosse panique. Pas plus que l'inscription injurieuse n'a séparé mes compatriotes en deux clans hostiles. Là aussi, ils ont commis une erreur de psychologie sur leur comportement.

Son indifférence la choquait. Salvatore était mort à cause de cette guerre entre lui et ses cinq anciens associés. Renato était grièvement blessé. D'ailleurs, les gendarmes enquêtaient à la carrière. Deux fois, ils étaient montés jusqu'au village, et l'inspection du travail avait exigé un renforcement de la sécurité. Un prochain accident pouvait entraîner la fermeture prolongée de la carrière. Comment faire face aux prochaines échéances ?

— Dino. Cet argent a réellement brûlé, à Tripoli ?

Il revint vers le bureau.

— Tu en doutes, toi aussi ?

— Depuis que tu exploites la carrière, tu n'as obtenu aucun bénéfice. Tu dois constamment sortir de l'argent. Or, tu n'avais qu'une douzaine de millions lorsque tu t'es enfui, et pendant deux ans, tu as parcouru l'Europe, achetant des complicités, dépensant sans compter.

— J'ai aussi trafiqué. J'ai pris des risques. J'ai arrondi cette somme, et maintenant, je dispose de quoi tenir encore le coup quelque temps.

— Et s'ils fermaient la carrière à la suite d'un autre accident ? Si les Siciliens n'avaient plus de travail ? Leurs permis de travail seraient supprimés, et ils seraient obligés de rentrer dans leur pays.

— Je partirais avec eux. Thevenin et sa clique ne le souhaitent pas. Ici, en quelque sorte, c'est plus facile pour eux. Là-bas, en Sicile, une simple alliance avec la Maffia me mettrait à l'abri pour toujours. Ils le savent bien.

— Tu refuserais ce genre de protection.

— Sait-on ce que peut faire un homme aux abois ? Je peux accepter un autre danger pour en éviter un très pressant. Depuis quatre ans, je les déroute. Ils ne savent plus que penser. Ce n'est plus l'homme fou de mer et de bateaux qu'ils traquent, mais un tout autre individu qu'ils ne connaissaient pas.

Lorsqu'il fut sorti, elle alla examiner le plan d'un air songeur. Depuis quelques jours, elle parcourait chaque ruelle avec attention. Il lui arrivait de rencontrer les gosses toujours aussi friands de pétards, du moins ceux qui n'étaient pas en colonie de vacances. Parfois aussi, une femme furtive qui inclinait gentiment la tête au passage. Grâce à

cette amélioration des rapports, elle pouvait procéder à ses relevés.

— Il faudrait goudronner les rues, avait-elle dit à Dino. Si jamais il se produit un violent orage, elles deviendront des bourbiers. La terre des travaux d'adduction d'eau n'est pas suffisamment tassée.

L'avant-veille, le tonnerre avait éclaté au-dessus du borgo, et il avait plu violemment pendant deux heures. Les tranchées d'adduction s'étaient effondrées un peu partout. C'est à ça qu'elle était en train de réfléchir.

Sans plus attendre, elle sortit, n'eut aucune peine à suivre la canalisation principale qui se ramifiait en plusieurs endroits. Elle continua vers les maisons situées à l'ouest. La grosse canalisation s'arrêtait devant une maison en ruine. Du moins, le toit s'était écroulé en partie, mais le rez-de-chaussée paraissait intact. Elle se pencha, vérifia son hypothèse. La tranchée allait jusqu'au mur de façade et elle était certaine que la canalisation d'eau alimentait cette maison déserte. Peut-être que Dino avait prévu plus grand à tout hasard, pensant à l'avenir. Elle essaya d'ouvrir la porte, mais constata que la serrure était neuve et qu'un verrou moderne la complétait.

Quelqu'un la regardait d'une fenêtre voisine, et elle reprit sa marche, crayonnant sur son carnet pour donner le change. Qu'y avait-il de si important derrière cette porte pour que Dino ait pris tant de précautions ? Jamais elle n'oserait le lui demander, de crainte de découvrir un autre homme. « Ce n'est plus l'homme fou de mer et de bateaux, qu'ils traquent, mais un tout autre individu qu'ils ne connaissent pas. » Le connaissait-elle, elle-même ? Il l'aimait, elle en était certaine, mais il se refusait à une intimité totale. Non par manque de confiance, mais, elle le redoutait, pour ne pas l'épouvanter.

Le repas se ressentit de cette gêne inquiète qu'elle traînait sans pouvoir s'en débarrasser. Dino était très gai, chahutait Luciana qui, secrètement ravie, ne s'en montrait pas moins revêche.

— Un jour, nous achèterons un beau voilier et nous ferons le tour du monde en prenant notre temps. Plusieurs années s'il le faut, mais nous visiterons tous les pays.

Emma faisait un effort pour se mettre au diapason, mais n'y parvenait pas. Lorsque Luciana eut servi le café, il se pencha vers elle, lui prit la main.

— Tu me parais fatiguée. Tu travailles trop. Je n'ai guère de distractions à te proposer, dans le borgo. Seulement une petite sieste amoureuse...

Elle ne put s'empêcher de sourire. Habile, Dino, qui savait que ces instants-là dissipaient ses doutes, son angoisse, et qu'elle n'était plus qu'une femme heureuse.

— Tu penses trop, dit-il. C'est très mauvais. Moi, je me fie à l'instinct avant tout, et aujourd'hui je me sens bien. C'est une journée sereine. Ne veux-tu pas la partager avec moi ?

Déjà, elle cédait, songeait aux draps frais, à leurs corps emmêlés. Elle avait projeté de chercher la clé de la maison abandonnée durant la sieste. Elle l'oublia.

Plus tard, alors que Dino dormait paisiblement à côté d'elle, Emma s'accouda pour le regarder. Son sommeil paisible la troubla. Comment pouvait-il exister un autre être sous cette apparence heureuse d'un homme comblé par l'amour ?

Vers la fin de la journée, alors qu'elle était seule dans le bureau, elle crut avoir trouvé et fonça vers un classeur. Elle prit le dossier marqué « explosif », l'emporta jusqu'au bureau.

Pastori, le chef de chantier de la carrière, tenait une comptabilité sévère des charges utilisées. Elles devaient correspondre avec les achats déclarés et le stock. C'est en vain qu'elle chercha un trucage quelconque. Il aurait fallu connaître les quantités exactement employées pour détacher les blocs de pierre. Pastori ne parlerait jamais, pas plus que les autres ouvriers.

Y avait-il une grosse quantité de dynamite dans la maison abandonnée ? Suffisamment pour qu'elle s'effondre sur des visiteurs un peu trop curieux ? Certainement pas. Trop dangereux pour les maisons voisines. Et puis, comment amener les cinq hommes jusqu'à cet endroit précis ? Elle rapporta le dossier, alla interroger le plan du borgo.

Quelque part, entre les maisons pressées les unes contre les autres, existait un piège diabolique. Dino avait décidé d'en finir avec ses ennemis. Pourquoi essayer de le découvrir ? La vie de Dino valait cinq, dix, cent autres vies. Mais comment admettre le caractère inéluctable d'un tel marché ?

CHAPITRE XII

Il les sentait hostiles à leur façon de l'écouter dans le silence le plus froid, sans poser une question, le regardant se débattre dans ses phrases comme un insecte dans une flaque d'eau. Nora lui-même devinait que le vent tournait, et se tenait prêt à changer de camp. Rudy avait envie de mordre. Au début, il percevait que ça ne serait pas facile, mais il ne s'attendait pas à tel accueil. Son œil eut un regard sanglant pour Thevenin. Il les avait retournés au cours de la dernière semaine. Rien de plus facile, avec des types comme Vivienne et Lambert. Quant à Nora, il n'en était pas à une trahison près.

— Nous avons échoué parce que nous étions seuls, Nora et moi. Un troisième homme aurait suffi pour alpaguer la fille. Seulement, voilà, il fallait en avoir.

Vivienne releva ses paupières lourdes.

— C'est pour moi, que tu dis ça ?

— Pour vous trois ! siffla Rudy. J'ai demandé de l'aide à Thevenin. Il m'a répondu que c'était trop risqué, alors qu'il n'y avait plus un seul homme digne de ce nom dans le bourg.

— N'empêche, dit Vivienne, que la bagnole a été criblée de chevrotines, qu'il m'a fallu remplacer le pare-brise et boucher les trous. Ce vieux dont tu parles avec dédain est un fichu tireur.

Sournois, Nora soupira :

— Nous l'avons échappée belle.

— Il ne pensait qu'à sauver sa peau ! rugit Rudy. Pendant que je galopais après la fille, j'ai même pensé qu'il allait me planter là et filer à fond d'accélérateur.

— J'étais en pleine place. Ils pouvaient me fusiller de leurs fenêtres.

— Il y en a marre, dit Vivienne. On a gaspillé trois cent mille francs pour rien. Résultat, Balzan se tient plus que jamais sur ses gardes. Un mort, un blessé, deux intrusions dans le village. Résultat, néant. Je ne marche plus dans ces conditions.

— Fous le camp, si tu te dégonfles ! Jusqu'ici, j'ai fait le boulot avec Nora. On a passé des nuits entières à épier le village, à combiner notre coup à la carrière. Il a fallu balancer les rochers sur le gars, au risque de se faire coincer. Où étais-tu, pendant ce temps, Vivienne ?

Le gros se leva et se déplaça lentement vers Rudy qui tomba en garde.

— Du calme ! trancha Thevenin. J'ai voulu que Rudy aille jusqu'au bout de son idée. Il a failli réussir. Maintenant, il serait temps de songer aux affaires sérieuses.

Vivienne s'immobilisa à moins d'un mètre de Rudy.

— Tu ferais mieux de la boucler, ou je t'écrase, crevure !

— T'as grossi, Marc, riposta Rudy. Autrefois, tu l'aurais déjà fait. Maintenant, tu te noies dans ta graisse.

En hâte, Thevenin les sépara.

— Asseyez-vous. Sur cette chaise, Rudy. Toi, rejoins ton fauteuil. Vous n'allez pas vous comporter comme des imbéciles ? Balzan rigolerait. C'est chez lui, qu'il fallait porter la pagaille, pas ici.

Plus loup que jamais, Rudy ne s'était pas assis sur la chaise désignée, mais tournait en rond, le visage décomposé par la fureur. Vivienne avait rejoint son fauteuil.

— Je me demande si nous y arriverons, constata Lambert qui n'avait plus son air jovial. Nous étions autre chose, voici quatre ans. Aujourd'hui, nous discutons. Je vous propose donc une chose : les parlotes sont terminées, et nous lançons la grande offensive. On se donne à fond. Si on échoue, on renonce...

— Personnellement, je ne renoncerai jamais, dit Thevenin.

Rudy ricana pour seule réponse.

— Raison de plus pour foncer, dit Lambert. Il faut qu'on récupère ce pognon au plus vite. Thevenin, tu as des idées nouvelles ?

— J'ai relevé deux points positifs dans le travail que Nora et Rudy ont effectué. De nuit, on peut s'introduire dans le village, mais c'est tout. À la moindre alerte, nous aurions tous les hommes sur le dos. Par contre, le jour, il n'y a plus personne. Sauf Dino. Alors, décomposons notre action en deux. On s'introduit dans le village de nuit et on attaque dans la journée.

— Et où se planque-t-on ? demanda Vivienne, toujours renfrogné.

— Dans l'une des maisons abandonnées. Il y en a une dizaine.

Nora mordillait son pouce.

— Mais pour entrer ? Le coup du grappin ? Pas question. Balzan ne nous le laissera pas rééditer. Rudy et moi, nous avons eu beaucoup de chance, cette nuit-là, et...

— Ça va, on le sait, le coupa Vivienne. Continue, Thevenin.

— L'opération se décompose en deux parties : pénétrer dans le village sans nous faire voir, attendre le jour pour nous emparer de Dino Balzan.

— Et tu crois qu'il parlera tout de suite ? Il peut résister jusqu'au retour de ses Siciliens. C'est un malin, et le magot est certainement bien planqué.

— Les ouvriers partent le matin à sept heures. Jusqu'à midi, ça fait un bon bout de temps. Mais en cas de coup dur, il y aura quelqu'un à l'extérieur pour soutenir les autres et se tenir prêt à intervenir.

Rudy s'était figé et écoutait, une expression bizarre sur son visage allongé.

— Bon, comment entre-t-on dans le fortin ? demanda Lambert.

— Si nous buvions d'abord quelque chose ? J'ai quelques bouteilles de champagne. Nora, tu sais où elles sont ?

Ce dernier ramena également des coupes. Seul, Rudy refusa, et Thevenin le dévisagea gravement :

— Tu as tort de renâcler, Rudy. Je propose quelque chose, pourquoi ne pas le tenter ? Nous avons besoin de toi, de ton obstination et de ton adresse. Comme tu as besoin de nous.

— C'est l'autre jour, que j'avais besoin d'aide. Pourquoi me l'as-tu refusée ? On a discuté d'autre chose, mais ce dernier point n'a pas été éclairci jusqu'à présent.

— Écrase, veux-tu ? dit Vivienne. C'était voué à l'échec. Le vieux vous avait repérés à trois kilomètres, et c'est une chance qu'il n'ait pas tiré plus tôt.

— J'ai posé une question, et je veux qu'on y réponde, dit Rudy.

Thevenin posa sa coupe et leva les mains.

— Soit. Tu veux le savoir, Rudy ? Il y a une chose qui me dégoûte profondément. C'est qu'on s'en prenne aux gosses, aux femmes et aux vieillards. Notre affaire, c'est une affaire d'hommes. Balzan d'un côté avec ses Siciliens, et nous cinq. Je ne veux pas que des innocents y soient mêlés. C'est tout. Satisfait ?

— Non.

Rudy marcha vers le bureau.

— Non et non ! Une fois dans le village, il nous faudra faire pression sur Balzan. Lui est capable de résister à certains traitements, mais si nous menaçons sa fille, il capitulera plus vite. C'est un sentimental, Balzan. Il abandonnera son fric contre la vie de Mlle Emma Bosc.

Il se tourna vers Vivienne.

— D'accord, ou pas ?

Le gros évita de regarder du côté de Thevenin, mais fit un signe affirmatif. Lambert également. Nora les épiait avant de donner sa réponse :

— T'as raison, Rudy. C'est le meilleur moyen de le faire parler. D'en finir rapidement avant le retour des Siciliens. Il ne faut pas les oublier, ceux-là. Même avec beaucoup de chance, nous ne pourrions passer totalement inaperçus. Les femmes se terreront chez elles, mais, dès le retour des hommes, elles donneront l'alerte.

Thevenin porta la coupe à ses lèvres, but lentement, les yeux sur le mur d'en face.

— Devant la majorité, je m'incline, mais je vous mets en garde. Si on liquide Balzan, quelques Siciliens, on peut encore s'en tirer. Pas si on touche à la fille. Connaissez-vous la profession de son père ? Juge d'instruction, très honorablement connu dans cette ville. De quoi nous mettre les polices du monde entier sur le dos. C'est très joli, l'efficacité, l'insensibilité. Mais quand ça frise l'inconscience, je ne suis plus d'accord.

— Mais cette fille, elle nous aura vus, pourra éventuellement nous reconnaître, riposta Vivienne. Nous ne serons plus jamais tranquilles, ensuite.

— Il ne faut pas que ce problème nous retarde, intervint Lambert. Je propose que nous le remettons à plus tard. Nous y réfléchirons et tâcherons de trouver une solution. Thevenin, comment allons-nous pénétrer dans le village, dans la nuit ?

L'interpellé ouvrit un tiroir et en sortit une feuille.

— J'ai rencontré M. Amédée Ratigues. Il vit tranquillement à Nice, dans une pension de famille. C'est lui qui a vendu une bonne partie du village à Balzan.

— Tiens, je croyais que c'était la mairie.

— En fait, il y avait trois vendeurs, heureusement décidés à vendre. Je dis heureusement pour Balzan.

— Quel prix a-t-il payé ?

— Le vieux Ratigues ne m'en a pas parlé, et j'aurais provoqué sa méfiance en le lui demandant. Je n'ai posé de questions que sur le caniveau en question. Il existe.

Les autres s'exclamèrent, à l'exception de Rudy dont les yeux se plissèrent.

— Il débouche en dehors du village, à une vingtaine de mètres. Il a été bouché en 1925 ou 26, le vieux ne se souvenait pas. À cause des rats qui remontaient par là jusqu'à la maison où il aboutit.

— Mais quelles raisons as-tu données pour justifier tes questions ? demanda Vivienne.

— Et comment as-tu retrouvé Ratigues ?

Thevenin souriait toujours.

— J'ai écrit au vieux par l'intermédiaire du notaire qui s'est occupé de la transaction. Le vieux m'a répondu. Comme je me suis fait passer pour un entrepreneur travaillant pour Balzan..., il a marché. Il comprend parfaitement qu'on veuille utiliser le caniveau comme égout. C'est un conduit plus haut que large. À quatre pattes, on doit pouvoir s'y glisser facilement. Lorsqu'il était gosse, avant la guerre de 1914, Amédée Ratigues s'y amusait pendant les vacances avec ses

copains. Le caniveau aboutit dans la cave d'une des maisons en ruine. D'ailleurs, j'ai le plan.

Tous se regroupèrent derrière lui, même Rudy. Lambert se mit à rire.

— On se retrouve tous comme des mômes. Un souterrain, c'est toujours passionnant, même lorsqu'on a dépassé quarante piges. Surtout lorsque deux cents briques attendent au bout.

— Moi, je trouve ça louche, dit Rudy. J'ai l'air de tout vouloir foutre en l'air et de faire la gueule, après la discussion de tout à l'heure, mais il faut être prudent.

— Bien sûr, répondit Thevenin, conciliant. Nous l'explorerons d'abord. Je veux bien y entrer le premier.

— Oh ! je ne te laisserai pas tomber, moi ! dit Rudy, sarcastique.

Le doigt de Thevenin désigna un point sur la feuille.

— Ce rond désigne le village, et l'entrée murée est ici. Autrefois, il y avait des oliviers, mais ils ont gelé en 56. Ratigues pense qu'on doit trouver des rejets. Mais je n'ai pas trop insisté, car, pour lui, il est facile de remonter le caniveau de l'intérieur à l'extérieur. Or, c'est le contraire que nous sommes obligés de faire. Mais je crois que nous n'aurons pas de difficultés. J'ai reporté ce plan sur une des photographies aériennes que je possède.

Il la sortit d'un tiroir, et tous virent la croix à l'encre noire tout près des premières maisons.

— On doit trouver là. En une nuit, on dégagera l'entrée. La nuit suivante, on explore jusqu'à la cave. Là-bas dedans, aussi, ça doit être muré. Il faudra faire gaffe. Une fois le passage libre, on se planque dans cette cave en attendant le jour.

— La troisième nuit, alors ?

Thevenin inclina la tête.

— Oui.

— Tu ne pousseras pas plus avant l'exploration ? Il ne faudrait pas qu'on reste coincés dans la cave, s'inquiéta Vivienne. Tu crois que je pourrai ramper dans ce trou ?

— Le vieux dit qu'à dix ans, il y marchait à peine courbé.

— Il souffrait peut-être d'un retard de croissance, plaisanta Lambert.

— De toute façon, ça vaut la peine d'essayer, reprit le garagiste. Bon sang, si on pouvait coincer Balzan de cette façon ! Tu es sûr que le vieux n'en a jamais parlé ?

— Et comment ? Il n'a jamais rencontré Balzan. Le notaire s'est déplacé pour lui faire signer les actes. Ratigues n'a pas quitté Nice depuis des années. Il ne sait même pas qui est Balzan. À tout hasard,

je lui ai laissé mon adresse. On ne sait jamais. Lorsqu'on leur rappelle leur jeunesse, à ces vieux-là, ils se mettent à gamberger et retrouvent d'autres détails plus ou moins vrais. J'ai craint qu'il ne veuille les communiquer à Balzan, et j'ai pris mes précautions.

— Faudra s'équiper d'outils, de torches et d'un peu de ravitaillement, dit Vivienne.

— On ne va pas à une surprise-party, grogna Rudy. Cette nuit, je peux aller reconnaître le coin. On peut commencer à dégager l'entrée.

— Je vous accompagnerai, dit Thevenin. Lambert et Vivienne rejoindront demain soir.

— Juste le temps de dire à ma femme et à mon chef-mécanicien que je pars pour quelques jours, dit Vivienne. Ça colle très bien pour moi.

— Pour moi aussi, ajouta Lambert. Les affaires sont molles, en cette période de vacances.

Rudy examinait le plan, la photographie aérienne.

— Si les anciens constructeurs ne se sont pas amusés à faire des détours et ont utilisé au mieux la pente, le caniveau doit aboutir dans cette maison dont le toit n'existe plus. Celle dont on ne voit que deux poutres pourries et quelques chevrons.

Ils se penchèrent, approuvèrent. Pour les contenter, Thevenin tira une ligne droite.

— C'est construit comment, ce caniveau ? demanda Rudy. Le vieux t'a fourni quelques explications ?

— De grosses dalles. Parfois, il y a eu un petit éboulement de terre, mais en principe ça ne doit pas beaucoup nous gêner. Lorsqu'on pénètre sous les maisons, c'est plus solide, puisque le grand-père de Ratigues l'utilisait comme égout. Mais n'ayez aucune crainte. Il y a quatre-vingts ans de ça, et l'usage s'en est perdu.

— Mais comment débouche-t-il dans la cave de la maison ?

Thevenin tapota la photographie de son crayon.

— Par une sorte de trappe après un siphon. C'est l'endroit le plus difficile à franchir. Une trappe en bois, mais le vieux ne se souvient pas si, plus tard, on n'a pas cimenté au-dessus. De toute façon, avec un bon burin, on doit en venir à bout. Si c'est trop dur, on renonce, évidemment, mais ça vaut la peine d'essayer.

— Pourquoi un siphon ? murmura Rudy. À cette époque, ils ne connaissaient pas ce truc-là ?

— Ratigues prétend que c'est pour contourner un rocher. Il m'a enseigné comment le passer. Il faut se laisser glisser la tête la première, mais de telle façon qu'on puisse se plier en deux facilement, au fond. La trappe est ensuite au-dessus lorsqu'on se redresse.

— On pourra s'équiper en conséquence, dit Vivienne. Une bonne combinaison de mécanicien sera encore le meilleur vêtement. J'ai une

lanterne à pile aussi puissante qu'un projecteur et qui dure une quarantaine d'heures. Une drille à main démultipliée. Elle percera plus silencieusement qu'un burin, et ensuite on n'aura plus qu'à agrandir. Enfin, tout ce que je pourrai emporter comme matériel.

— Rendez-vous ici, dit Thevenin à Lambert et Vivienne. Je viendrai vous chercher. Inutile d'utiliser plusieurs bagnoles. Une seule suffira amplement.

Il les regarda tous.

— Rien d'autre à ajouter ?

— Moi, dit Rudy. Qui restera au-dehors pour protéger à tout hasard l'issue en plein air du caniveau ?

— Nous en discuterons à ce moment-là, répliqua Thevenin. Ce n'est qu'un point de détail.

— À ta guise. Le rôle de ce gars peut être très important en cas de pépin. Ne l'oubliez pas.

CHAPITRE XIII

Depuis plusieurs jours, Dino lui avait confié le chiffre et la clé du coffre-fort où il gardait son argent et quelques papiers importants. Il y avait également plusieurs trousseaux de clés dans un tiroir, et elle ne savait lequel pouvait lui permettre d'ouvrir la porte de la maison suspecte.

Avec le sentiment étrange de jouer la femme curieuse de Barbe-Bleue, elle les examinait les uns après les autres. Trois portaient des étiquettes : château d'eau, transformateur, clés de voitures. Elle les écartait du tas, réfléchissait sur les autres.

Même si elle pouvait s'emparer de ces clés, comment pourrait-elle aller jusqu'à la maison en partie ruinée, ouvrir la porte sans se faire remarquer ? Dino ne quittait la maison qu'au retour des ouvriers, pour aller boire un verre avec eux chez Ugo ou disputer une partie de boules sous les platanes.

Depuis plusieurs jours, la petite population avait pris l'habitude de la voir aller et venir, prenant des notes, esquisant des dessins. Mais la laisserait-on pénétrer dans la petite maison sans avertir Dino ? Plus que sa colère, elle redoutait la défiance qui s'ensuivrait et qui les dresserait l'un contre l'autre.

Elle referma le coffre, brouilla la combinaison avant de revenir s'asseoir. Songeuse, elle alluma une cigarette. Risquer de tout gâcher pour satisfaire sa curiosité, n'était-ce pas stupide ? Elle essaya d'oublier, en continuant de rédiger ses factures. Les commandes étaient plus nombreuses depuis quelques jours, et le stock de pierres et de dalles commençait de diminuer. Seul, le gravier ne se vendait pas facilement. Il aurait fallu traiter avec une entreprise de travaux routiers, mais la nationalité de Dino, son isolement volontaire – personne ne le connaissait, dans le pays – constituaient des handicaps certains. Plus tard, elle pourrait s'occuper de ces questions. Il lui faudrait aussi amener Dino à réduire le nombre de ses ouvriers. La carrière pouvait fournir un bon revenu, à la condition d'être exploitée raisonnablement.

Plus tard ? Elle sourit vaguement en imaginant ses parents si, par hasard, ils se doutaient de quelque chose. Le digne magistrat et son épouse pousseraient les hauts cris, refuseraient de l'entendre plus avant. Un italien, ancien aventurier et propriétaire d'une carrière de

pierre ! Trois impossibilités majeures à tout projet d'avenir. Elle s'en moquait, savait qu'elle n'en ferait qu'à sa tête.

Luciana frappa et entra dans le bureau sans attendre de réponse, comme à son habitude.

— Je vais voir la grand-mère des Saggiore. Elle est malade. La fille est surmenée, avec ses petits. Je donnerai un coup de main. Pour le dîner, il y a du minestrone et du veau froid.

— Prenez tout votre temps.

— Je ne vais pas me distraire, répliqua Luciana, qui prenait tout assez mal. Le capo n'est pas là ?

— Je ne l'ai pas entendu sortir.

— Il doit être chez Ugo. Les gendarmes devaient venir pour le rapport d'enquête. Il a dû les recevoir là-bas.

Elle n'avait pas quitté le bureau, qu'Emma fonçait vers le coffre-fort, l'ouvrait pour y prendre les trousseaux de clés qu'elle jugeait appropriés. Elle referma le coffre, alla ouvrir la porte de la rue avec précautions.

La place se consumait dans une poussière de soleil qui rendait les arbres ternes. Elle fila à ras des façades sur la droite, marcha ensuite sans hésiter vers la petite maison. Tant pis pour les guetteuses à l'affût. Devant tant de hardiesse, elles n'imagineraient pas une opération clandestine.

Un trousseau, puis un autre. Il y a plusieurs clés de verrou automatique. Brusquement, comme un choc en plein estomac. La serrure fonctionne, le verrou tourne. Une odeur de moisi, et pourtant le village se dessèche depuis des siècles sur son piton. Elle repousse la porte, découvre que l'intérieur de la maison est éclairé par les infiltrations de soleil au travers du plafond.

Un couloir avec une porte de chaque côté, l'embryon d'un escalier de bois au fond, coupé par l'effondrement du toit. La pièce de gauche est une ancienne cuisine, avec une cheminée à grande hotte sur laquelle un rameau de buis achève de tomber en poussière. Sur le mur du fond, un tableau rond, *l'Angélus* de Millet. Mais qui a pris les glaneuses dont il reste encore la trace, un rond plus clair sur le papier à rayures qu'aucun feu n'enfumera désormais ?

Elle s'approche de l'évier, constate l'absence de robinet. Il n'y a pas l'eau, comme elle l'a cru. Pas une caisse contenant de la dynamite. Alors ? Pourquoi le verrou ?

L'autre pièce a dû servir de chambre à coucher. Un lit très haut, vidé de sa literie, a des airs de traîneau d'opérette avec ses montants recourbés. Une descente de lit sans couleur et à moitié rongée est toujours en place. Mais on a ôté le Christ dont la croix a laissé une ombre claire sur le papier marron. C'est tout. Même pas un placard

qui dissimule des caisses. Emma attend toujours sa dynamite. Elle s'approche des volets soigneusement clos, jette un regard au-dehors. Tout est calme, engourdi, dans cette fin d'après-midi torride.

Déçue et soulagée à la fois elle va ressortir, passe dans le couloir. Il y a un petit placard sous l'escalier. La porte racle, et elle aperçoit une trappe. Munie de deux barres de fer énormes, bloquées dans les étriers. Impossible de les faire bouger d'un centimètre. Il faudrait frapper dessus avec une grosse masse pour qu'elles glissent et libèrent le rectangle de bois épais. Elle s'agenouille pour essayer d'y parvenir, mais se casse un ongle et dit « zut ». Il y a autre chose au fond de ce placard. Une grosse vanne sur une conduite d'eau en fonte. À quoi sert-elle ? Peut-être de sécurité, pour éviter toute fuite ? Bien sûr. Et on a installé un verrou, à cause des gosses qui établissent souvent leur quartier général dans les maisons abandonnées. Mais un second tuyau l'intrigue. Plus petit, et qui dépasse de vingt centimètres environ du sol dallé. Comme une buse d'aération.

Que peut-on déposer, dans une cave qui nécessite un renouvellement d'air ? Des idées farfelues lui viennent. Des provisions pour soutenir un siège ? De la dynamite ? Pourquoi pas un prisonnier ? Elle hésite, siffle au-dessus du tuyau coupé, craignant une réponse. Elle y loge son œil, mais ne voit rien. Il faudrait une toute petite lampe-torche suspendue à un fil pour éclairer ce sous-sol énigmatique. Son regard se pose à nouveau sur la vanne d'arrivée d'eau. La conduite semble poursuivre sa course dans le sol.

Emma sort à reculons du placard, couverte de poussière qu'elle a beaucoup de mal à ôter. Du pied, elle repousse la porte du placard et marche vers la porte de la rue. Tout cela n'est guère mystérieux, en fait, et peut s'expliquer. Le tuyau d'aération n'est pas neuf, a pu être placé autrefois par le locataire. Puis, soudain, elle s'immobilise. Cette odeur de moisi qu'elle a reniflée au début de sa visite doit monter de la cave. Comment pourrait-elle être humide, alors qu'il n'y en a pas une trace partout ailleurs ?

Un dernier coup d'œil méfiant au-dehors, et elle sort, referme soigneusement, revient tranquillement à la maison pour trouver Dino installé au bureau.

— Une maison vide de femmes, voilà ce que j'ai trouvé, fit-il, le sourcil froncé.

— Tu as peur des voleurs ? Je suis allée faire un tour, et Luciana est allée soigner la mémé Saggiore.

— Elle est malade ? Il faut que j'y passe. Si le médecin doit venir, ils n'en prendront pas l'initiative.

— Les gendarmes ?

— Ils ont conclu à l'accident, mais estiment que le trieur est mal

placé. Pour moi, c'est un des cinq qui a provoqué l'éboulement. Mais ça ne sert à rien d'en parler.

Dans sa main, derrière son carnet, elle dissimulait le gros paquet de clés.

— Je vais boire. Veux-tu que je rapporte quelque chose ?

— J'ai avalé plusieurs bières en compagnie des gendarmes. Ça me suffit.

Au passage, elle fourra les clés dans le tiroir du buffet de la salle à manger, rallia la cuisine une seconde avant lui. Elle se prépara un jus d'orange avec des glaçons et beaucoup de sucre en poudre.

— Tu es bizarre, dit-il. Le soleil ne t'a pas tapé sur la tête ?

— J'ai cru faire un relevé, mais c'était comme dans un four. J'ai préféré rentrer.

Il l'examinait avec soin. Allait-il découvrir les traces de poussière ?

— Dimanche prochain, si nous partions nous baigner ?

— Dimanche ? Mais...

— En partant à l'aube. Nous ne sommes que mercredi, mais je ne peux pas m'éloigner avant.

— Tu crois qu'ils vont venir ?

Il haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Mais, dans la semaine, je préfère être là. Le dimanche, aucune importance. Les plages seront infestées, mais on peut louer un bateau à Hyères, par téléphone. Du côté du cap Bénat, il y a des plages désertes accessibles par bateau seulement.

— Comment le sais-tu ?

— Je l'ai lu. Il y a des tas de livres sur les côtes de France, et je les dévore.

— Un voilier ?

— Avec un moteur, car nous ne pouvons pas nous permettre de rentrer en retard.

— Et s'ils en profitaient pour nous attaquer sur cette plage déserte ?

— Oh ! il y a du monde en mer, dans le coin. Et puis, ce n'est pas leur élément. Ils s'en méfieront. N'oublie pas qu'ils me désirent bien vivant, et que c'est plus difficile à réaliser.

Il l'embrassa doucement.

— Je vais rejoindre Luciana, puis je reviendrai téléphoner au docteur, si nécessaire.

Enfin, elle put remettre les clés en place dans le coffre. Si jamais il avait eu besoin d'un trousseau ? Elle y pensa avec un frisson dans le dos.

Une odeur de moisi. Une vanne. Un tuyau d'aération et une trappe solidement fermée. Manquait un raton laveur. Elle secoua ses cheveux

blonds, cassa la mine de son crayon, se calma en l'aiguissant à nouveau. Elle adorait écrire au crayon.

Un jour, tout s'expliquerait, pour sa plus grande confusion. Un piège ? Pour les cinq hommes qui menaçaient Dino ? Elle ne croyait pas qu'il se présenterait ainsi. Mais connaissait-elle assez Dino pour le doter ou non de préméditation, de ruse machiavélique et l'installer comme une araignée malfaisante au cœur de son borgo ?

— Tu penses, elle a près de quarante, cette pauvre vieille ! Il lui faut des antibiotiques.

— Pour les piqûres, je sais les faire, répondit-elle, tandis qu'il décrochait son téléphone.

Elle souriait.

— Je te fais rire ?

Il ne pouvait savoir combien il la rassurait en se tourmentant ainsi pour une vieille Sicilienne qui faisait de la température.

— Des remèdes de bonne femme. Ils l'ont purgée, alors qu'elle n'a rien pris depuis deux jours, et parlaient d'un lavement lorsque je suis entré. Il y a une autre vieille qui récite sans arrêt l'Ave à l'envers. Il paraît que c'est très bon pour la fièvre.

Cette nuit-là, Emma se réveilla une demi-heure seulement après s'être endormie. Dino avait rejoint sa chambre à cause de Luciana. Il ne voulait pas la choquer, mais elle était au courant de tout ce qui se passait dans la maison.

Elle se mit à la fenêtre. Bientôt, elle vit passer les deux veilleurs qui parlaient à voix basse. Et puis, à nouveau le silence, avec quelques cris d'oiseaux nocturnes et le fond musical des insectes.

Nora épiait également la nuit derrière son buisson, les yeux fixés sur l'entrée du village. À quelques mètres de lui, Thevenin et Rudy cherchaient parmi les rejets d'oliviers. Il consulta sa montre. Minuit un quart. Il y avait plus d'une heure qu'ils étaient là, et rien n'indiquait si les recherches dureraient encore longtemps.

Un bruit de pierres l'alerta, et il se tendit. Ce n'était que Rudy, reconnaissable à sa démarche souple.

— On a trouvé un muret dissimulé dans des ronces. J'ai les mains en sang.

Il les frottait avec son mouchoir.

— Les pierres sont scellées par un ciment assez friable. Du mauvais boulot, on dirait.

— Il y a quarante ans, si le vieux Ratigues dit vrai.

Rudy haussa les épaules.

— Difficile à calculer, surtout dans la nuit. Thevenin essaie de desceller une pierre. Je vais te remplacer, si ça te passionne.

À son tour, il se glissa dans les broussailles, une sorte de tunnel creusé au sécateur. Thévenin s'éclairait avec une lampe-torche masquée par un carton qui ne laissait passer qu'un trait fin de lumière.

— Remplace-moi. Cette pierre... Doucement, hein ? Nous avons toute la nuit.

Miette après miette, le ciment tombait sous l'action du ciseau à froid. Ce qu'il fallait surtout éviter, c'était de cogner le fer contre la pierre. Le bruit se serait répercuté à plusieurs dizaines de mètres, et les façades étaient toutes proches. Nora aimait ce genre de travail d'insecte. Il creusait lentement, en silence. De temps en temps, il éprouvait la rigidité de la pierre.

— Ensuite, ce sera moins dur. J'espère que c'est bien le caniveau. Il est moins haut que prévu.

— Le vieux voyait ça avec ses yeux de gosse. Moi, je me souvenais de mon école qui me paraissait énorme. Tu parles, je l'ai revue depuis : une baraque minable !

Une chouette cria si près des deux hommes qu'ils s'immobilisèrent. L'oiseau agita ses ailes et quitta la muraille pour s'enfoncer dans la nuit.

— Tu n'es pas superstitieux, au moins ?

— Moi, non, mais les Siciliens, si. Ils sont capables de faire une ronde à l'extérieur.

Mais rien de tel ne se produisit, et Nora reprit son travail. Deux fois qu'il venait rôder de nuit au village, et deux fois qu'une chouette se manifestait.

— Elle bouge, dit Thevenin.

Les doigts endoloris de Nora ne sentaient rien. Il fut surpris de voir que son compagnon la faisait aller et venir sur un bon centimètre.

— Gratte là, dans le coin. Elle viendra en avant.

Ils durent s'y mettre à deux pour la déloger et éviter qu'elle ne leur échappe et roule dans la pente. Nora essaya de passer la main, grogna :

— Il y en a une autre épaisseur.

Un coup de lampe leur fit voir une autre pierre, mais inaccessible tant qu'on ne dégagerait pas celles du premier plan. Ce fut quand même plus facile. Au bout de dix minutes, ils en avaient ôté deux, puis la troisième suivit.

— Les rats du vieux ont dû la trouver saumâtre, dit Nora.

— Les rats ? fit Thevenin. Ah ! oui, bien sûr ! Je ne sais pas s'il y en a beaucoup dans la région.

— On dégage, ou on attaque le fond ?

— Mieux vaut savoir si nous ne faisons pas fausse route, répondit

Thevenin. Normalement, ensuite, il doit y avoir du vide.

— Allons-y gaiement.

Ce fut long, pénible. Le ciment tenait beaucoup mieux qu'au début. Ils s'écorchaient les doigts. Nora sentait que les siens gonflaient.

— Heureusement que, la nuit prochaine, on aura de l'aide, si à l'autre bout c'est bouché.

— Tais-toi et travaille.

Enfin, la pierre bougea. Nora se retira, allongea la jambe et, d'un coup de talon, la fit tomber.

— Meilleur moyen de savoir s'il y avait un vide.

Il se pencha, passa la main, enfonça son bras jusqu'à l'épaule.

— Prends la lampe.

C'était bien un caniveau dont il éclairait les parois. Un passage très praticable.

— Ça pue un peu le moisi.

CHAPITRE XIV

Les cinq hommes se regroupèrent la nuit suivante dans le petit pavillon proche de Saint-Maximin. L'endroit était parfaitement isolé et sans voisins immédiats. Vivienne et Lambert descendirent de la voiture de Thevenin, une 404 grise commerciale. Ils s'étaient retrouvés à Aix une heure plus tôt. Rudy et Nora les attendaient, ainsi qu'un solide casse-croûte disposé sur la table de la grande cuisine.

— Bonne idée, dit Vivienne. Ça nous donnera des forces.

Il se coupa une tranche de pâté qu'il disposa sur du pain, se versa un verre de rosé.

— Alors, ça se présente bien, nous a dit Thevenin ?

— Au mieux, répondit Nora. La nuit dernière, on a trouvé la sortie du caniveau. Thevenin et moi, nous avons rampé jusqu'au bout. Enfin, presque.

— Comment, presque ? fit Lambert, la bouche pleine.

— J'ai franchi le siphon, poursuivit Nora. C'est vrai, qu'il contourne un bloc rocheux. Le vieux Ratigues ne s'était pas trompé. On se met sur le dos et on se laisse tomber en arrière.

— Tu crois que ça passera, ça ? demanda Vivienne d'un air inquiet en se tapotant la brioche.

— Il y a de la place. Et puis, ce n'est pas tout à fait à pic, de ce côté. Il n'y a qu'à se laisser glisser, donner deux ou trois coups de reins, et on se retrouve de l'autre côté. C'est plus large. Au-dessus, une trappe pourrie. Je détachais des morceaux avec les ongles. Seulement, c'est cimenté au-dessus. J'ai sondé. À peine quelques centimètres. Si on n'était pas coincé à cause du bruit, on ferait tout sauter en trois coups de masse. Mais on aura pour une heure de boulot, au pire. Tu as pensé à la drille ?

Vivienne désigna le sac marin qu'il avait déposé dans un coin.

— Il est bourré de matériel, et il y a deux drilles.

— Deux ? s'étonna Thevenin. Tu t'es chargé pour rien.

— Minute.

Il ouvrit son sac, en sortit un objet enveloppé d'un chiffon graisseux, le défit d'un air goguenard, mettant une belle mitraille à nu.

— Une Thomson ! s'exclama Rudy. Eh bien ! mon vieux, tu es préparé.

— On ne sait jamais comment ça peut tourner, une fois là-haut. J'ai

trois chargeurs. Les Siciliens n'oseront pas s'y frotter. Je suppose que vous êtes tous armés ?

Chacun affirma qu'il possédait un automatique. Ils s'installèrent autour de la table et mangèrent en discutant. Il n'était que dix heures, et Thevenin avait fixé l'heure du départ à onze heures.

— Nous aurons une vingtaine de minutes de marche à pied.

— Et en voiture ?

— Vingt minutes également, sans se presser, répondit Thevenin. Vers minuit, vous pénétrerez dans le caniveau. Nora en tête, pour attaquer la plaque de ciment. Vous vous relaierez, car Nora a travaillé dur l'autre nuit. Montre tes mains.

Elles étaient écorchées, et la plupart des doigts gonflés. Nora en paraissait très fier.

— Vous émergez dans la cave. En principe, il y a une trappe au-dessus de votre tête. C'est là que commence la première difficulté. Nous ignorons la hauteur de plafond. Vous pourrez peut-être soulever facilement la trappe à bout de bras.

— Sinon, Nora montera sur mes épaules, dit Vivienne. Je suis un bon porteur. Même si la trappe nous donne du mal, je te soutiendrai le temps qu'il faudra. Elle ne doit être fermée que par un simple verrou à l'ancienne. Le pire serait qu'il y ait un objet lourd dessus. On pourra toujours avoir la trappe pour regarder ce qui gêne.

— Voici le plan, dit Thevenin. J'ai pris quelques mesures hier. Vous voyez que le caniveau s'enfonce droit vers le village. Sa pente est assez faible. Ici, le siphon. Je crois que le terme est impropre. Disons plutôt le détour sous le rocher. Et ici, la cave, avec la première trappe.

— Pas mal, dit Lambert. Mais, si je comprends bien, la plus grande partie du caniveau est plus haute que la cave. Curieux, ça non ? Un égout qui fonctionnait bizarrement.

— Avant le siphon, vous apercevrez un autre caniveau plus petit qui débouche là. Le reste est de construction ancienne. Mais ne vous inquiétez pas, l'accès est facile. Pas d'autres questions ?

— Moi, dit Rudy. Tu as dit : vers minuit, vous pénétrerez dans le caniveau.

— L'heure ne te convient pas ?

— Si. Mais toi, que fais-tu ?

Thevenin sourit :

— Je rejoins la voiture et je reviens ici. Mais auparavant, j'ai refermé le passage derrière vous. Très grossièrement, et de telle façon que vous puissiez sortir en cas de pépin. J'accumulerai les pierres l'une sur l'autre, arrangerai les broussailles.

— Et tu reviens te coucher tranquillement ici ?

— Pourquoi pas ? Une fois que vous aurez l'accès libre dans le village, la deuxième trappe étant libérée, que ferez-vous, sinon dormir pour récupérer vos forces en attendant sept heures ? Il faut que quelqu'un reste au-dehors. D'abord, pour amener la voiture au pied du village, et pour une seconde raison que je vais vous expliquer maintenant.

Rudy alluma une cigarette. Tout son visage exprimait la méfiance.

— Comment feras-tu pour t'approcher du village sans que le vieux Sicilien ne te tire dessus ?

— Un instant.

Il quitta sa place, revint avec une sorte de drapeau roulé. Il le déploya.

— Mince, dit Lambert, la Croix-Rouge !

— Le vieux ne va pas tirer sur une ambulance tout de même. Il téléphonera, et vous serez à l'autre bout du fil pour répondre de laisser passer, en essayant d'imiter la voix de Balzan.

— Formidable ! s'exclama Lambert en lui tapant sur l'épaule. J'aime les trucs bien goupillés. C'est comme si on préparait un hold-up aux petits oignons pour vider les coffres d'une banque.

Rudy digérait mal, visiblement, cette réponse sans défaut.

— Tu parlais d'une seconde raison pour rester en dehors du coup.

— Ne sois pas offensant, Rudy, répondit tranquillement Thevenin. Si je reste en dehors du coup, c'est pour vous laisser les mains libres au sujet de la fille. Vous savez tous que je suis seul à m'opposer à ce qu'on y touche. Mais je m'incline devant la majorité. En restant au-dehors, je vous laisse les mains libres et ne vous gênerai pas.

— C'est un peu tiré par les cheveux, non ?

— De plus, à sept heures un quart, je téléphone à Balzan. Sans essayer de le tromper, mais comme si j'avais un marché à lui proposer. Je l'occupe pendant que vous sortez de la maison en ruine pour pénétrer chez lui.

— Impeccable ! dit Lambert. Tu as tout prévu.

Vivienne approuvait également, ainsi que Nora. Rudy hocha la tête, écrasa sa cigarette.

— Bravo ! C'est une bonne idée. Tu téléphoneras d'où ?

— De Saint-Maximin, d'un bistrot.

— Et tu te feras repérer ?

— Et alors ? Il ne va pas porter plainte, non ?

— S'il y a du foin à Sagure-le-Haut, le cafetier se souviendra que tu as téléphoné. Il ne doit pas y avoir foule, à cette heure-là, dans les bistrots de Saint-Maximin.

Agacé, Thevenin fit une concession.

— Bon, je peux faire l'aller et retour à Aix pour téléphoner de mon bureau. En partant à six heures.

— Il faut noter les différentes heures, intervint Vivienne. Ensuite, on filera sur place. Les parlores, ça suffit.

— Disons sept heures un quart demain matin. Je lui tiendrai la jambe au maximum. Jusqu'à sept heures trente, ce sera bon pour vous.

— Quand viens-tu nous chercher ?

— Je vous accorde jusqu'à neuf heures pour le faire parler, récupérer le fric. C'est bon ?

Nora secoua la tête :

— Huit heures trente. Si le délai est court, nous serons plus décidés.

— D'accord pour huit heures trente, tout le monde ? Très bien, en voiture maintenant ! Et n'oubliez pas le matériel.

La marche dans les collines demanda plus de temps que prévu. Vivienne et Lambert soufflaient un peu, et avancer sans bruit n'était pas leur fort.

Bientôt, ils distinguèrent le village qui se découpait en plein ciel, comme au-dessus de la nuit.

— Un véritable château fort, constata Vivienne à mi-voix. Balzan a bien choisi.

Enfin, ce fut l'entrée du caniveau.

— Je croyais que c'était plus moche, dit Vivienne. Un instant, les gars, j'enfile une combinaison de mécano.

Seul, Rudy resta en blue-jeans et chemise noire. Nora pénétra le premier dans le conduit.

— Trente mètres à quatre pattes, expliquait dans un souffle Thevenin. Puis, le siphon. Nora vous aidera. Il est agile comme une couleuvre.

Vivienne disparut à son tour dans le caniveau. Tout au fond, Nora avait allumé une lampe-torche, et le garagiste le rejoignit sans mal, son sac pendant à son cou. La lampe éclairait la pente raide et le fond du siphon.

— Bigre, tu crois que je pourrai me retourner ? Je vais rester coincé les jambes en l'air.

— C'est large. Je vais te faire voir.

S'allongeant sur le dos, il se laissa glisser, s'arc-bouta, et bientôt Vivienne ne vit plus que ses pieds.

— Envoie la lampe, je t'éclairerai d'ici.

Il s'allongea sur le ventre pour ce faire, puis sur le dos, se laissa partir en arrière en se cramponnant des mains à la paroi supérieure. Sa tête, puis son torse, furent légèrement coincés à un moment, mais il se dégagea rapidement, fut étonné de voir tant d'espace libre au-

dessus de ses yeux. Lui et Nora y tenaient parfaitement à l'aise.

— On attaque tout de suite le ciment, dit Nora, passe-moi la drille. Tu diras à Lambert et à Rudy de patienter.

Lambert venait d'arriver au bord du siphon et leur répondit :

— Bien, compris, je m'allonge et j'attends. Rudy suit derrière.

Avant de s'engager dans le caniveau, Rudy eut une dernière hésitation.

— La frousse, Rudy ?

À côté de lui, Thevenin l'observait.

— Je n'aime pas ce trou de blaireau. J'espère que ça réussira parfaitement.

— Pourquoi pas ?

— Écoute-moi bien, Thevenin. Je vais rejoindre les autres parce que je ne suis pas un dégonflé, mais cette affaire ne me plaît pas du tout. S'il arrive quoi que ce soit, si l'un de nous y laisse sa peau, je t'en tiendrai pour responsable.

Puis, il disparut dans le trou, se déplaça à toute vitesse, avant de buter contre Lambert et d'apercevoir la faible lueur qui montait de la terre.

— Ils ont eu du mal, avec la trappe en bois. Seule, une planche était pourrie ; les autres tenaient le coup.

Quelques craquements leur parvenaient.

— Espérons qu'ils ne se répercutent pas dans une maison habitée, murmura le représentant en voitures.

Un autre bruit parvenait à Rudy, côté sortie. Thevenin remettait les pierres en place et dissimulait ainsi l'entrée.

— Mais que fais-tu ?

Rudy n'avait pu y tenir. Il avait réussi à se retourner et, à quatre pattes, refaisait toute la longueur du conduit. Il rencontra bientôt les pierres, passa un doigt soupçonneux sur elles. De l'autre côté, Thevenin s'activait et respirait fort. Rudy attendit encore un peu, jusqu'à ce que le silence revienne.

— Qu'avais-tu oublié ?

— J'avais cru que Thevenin appelait.

En fait, il avait craint que Thevenin ne scelle les pierres avec du ciment, prompt.

— Ça vient, lui dit Lambert. Ils attaquent le ciment.

La drille faisait un bruit désagréable en creusant dans le ciment. C'était Vivienne qui opérait, et Nora leur donnait de temps en temps des nouvelles.

— Une grosse plaque de ciment vient de tomber. Vivienne a pu passer la main dans le vide.

— Qu'il fasse vite, répliqua Rudy. On manque d'air. La chaleur devient insoutenable.

Lambert transpirait abondamment, et l'odeur de sa sueur suffoquait Rudy. Vivienne attaqua le trou au burin en commentant son travail :

— Pas très épaisse, leur couche de ciment. Comme tu dis, Nora, avec un gros marteau, ça serait terminé depuis longtemps.

— Une fois, j'ai cassé une cloison en trois coups, répondit l'autre. Il faut dire que de l'autre côté il y avait la caisse d'une station-service. C'est construit léger, ces baraques sur le bord des routes.

— Flûte ! tu t'attaques aux collègues ! fit Vivienne, mécontent. Si tu crois que c'est toujours rose, dans le métier !

— Continue, gros. Si on réussit, je me rangerai des voitures. Mais pas toi, puisque tu veux te payer un super-garage.

Le gros retint un bon rire, arracha une plaque de ciment avec ses doigts.

— On pourrait déjà passer, dit-il, mais je veux figoler encore un peu. On s'écorchera moins.

— Tu crois que le Balzan roupille tranquillement dans les bras de sa fille ?

— Où veux-tu qu'il soit ?

Une pluie de gravats les fit taire. Vivienne fut pris d'une quinte de toux qu'il étouffa dans ses mains.

— Pousse-moi au c..., demanda-t-il d'une voix haletante à Nora. Que je fasse un rétablissement.

Nora poussa, aux fesses puis sous les pieds.

— Alors ?

— Une cave. Assez vaste. Trois sur trois.

— Hauteur de plafond ?

— Deux mètres.

Nora communiqua les renseignements aux autres, invita Lambert à les rejoindre. Il s'y prit assez mal et resta coincé.

— Bon sang, on t'a dit sur le dos, pas sur le côté. Rudy ?

— Ouais ! fit l'autre.

— Tire-le par les pieds, qu'il recommence tout. À plat sur le dos. C'est compris, oui ?

— Ça va, se fâcha Lambert. Spéléologue à la manque !

L'opération réussit pleinement, et Lambert, grâce à la courte échelle que lui fit Nora, put accéder à la cave. Il se redressa, regarda autour de lui tandis que Vivienne lui désignait le plafond.

— Tout va bien. Il y a bien une trappe, là. Plus costaud que la première, mais on en viendra bien à bout. Tiens, monte et tape dedans pour voir si ça résonne creux.

Un pied dans les mains croisées de Vivienne, Lambert se souleva de terre, donna trois petits coups qui indiquèrent la présence d'un vide au-dessus des planches.

— Ça boume, dit Vivienne.

— Bonne nouvelle, dit Nora qui achevait de se hisser, se penchait pour tendre la main à Rudy.

Ce dernier passa une tête méfiante, puis se hissa tout seul à la force des poignets.

— T'as vu, il y a la trappe.

— Manquait plus que ça, grogna-t-il. Et elle sonne creux ?

— Au poil.

Vivienne s'assit sur le sol, son sac entre les jambes.

— On souffle un peu avant d'attaquer. Le mieux est de creuser côté verrou. On doit pouvoir le situer. Je trace un carré à la drille avec des trous rapprochés. Un coup sec, et je peux passer la main. Qu'en pensez-vous, les gars ?

— C'est toi le manuel, fit Rudy, vaguement méprisant. La chignole, ça te connaît, hein ? Alors, te prive pas pour nous de ton plaisir.

Cela ne plut guère à Vivienne.

— Tu commences à nous, courir, Rudy. On sait que ce truc te déplaît. Mais jusqu'ici, tes propositions ont drôlement foiré, hein ? Alors, fous-nous la paix ! Tout ce que Thevenin avait annoncé s'est vérifié, non ?

— Bon. Maintenant, si vous voulez bien, je roupille, puisque je vous dérange.

Il s'allongea face au mur, leur tournant le dos. Les trois autres se massèrent sous la trappe située dans un coin.

— Curieux, qu'il n'y ait pas d'échelle, constata Nora. Ça aurait simplifié.

Une vive clarté envahit la cave, et Rudy se dressa d'un bond pour constater que Vivienne venait d'allumer une lanterne à pile qui éclairait *a giorno*.

— On sera plus à l'aise pour travailler. Nora, tu vas t'asseoir sur mes épaules. Ce sera plus pratique pour tous les deux.

Il se baissa, et Nora enjamba son cou de taureau. Le gros se redressa sans effort, et Nora fut juste à la bonne hauteur. Lambert lui passa la chignole.

— Pour moi, le verrou est à droite. Soulève la trappe. Elle doit bouger côté verrou.

— T'as raison, c'est à droite. Je trace un carré avec la pointe de la mèche en plein milieu.

— Écarte-le du bord. Tu pourras plus facilement passer le bras pour

tirer le verrou.

Rudy regardait aussi en l'air. Il s'approcha lentement et tendit le bras.

— Qu'est-ce que ça fout, ça ?

— Une grille d'aération. Et puis ? Heureusement, sinon on étoufferait rapidement.

— Curieux, non, pour la cave d'une maison abandonnée ? On trouve un sol cimenté et une bouche d'aération. Et vous trouvez ça normal.

Vivienne, congestionné par l'effort qu'il faisait, sentit la moutarde lui monter au nez.

— Tu nous emm... ! Si tu as la trouille, file rejoindre Thevenin, et encore, je ne suis pas sûr qu'il sera content de te voir arriver. Vaut mieux que tu restes ici, car vous seriez capables de vous battre tous les deux.

— Fais un effort, ajouta Lambert. Dans une heure, cette trappe est ouverte, et tu n'auras plus aucune raison de te ronger les sangs. Accorde-nous une heure de sursis.

— Ça va, répondit Rudy, retournant s'asseoir contre le mur, les yeux levés vers la trappe.

Nora avait déjà percé plusieurs trous à égale distance.

— On pourrait passer une scie égoïne. Ça irait plus vite.

— Lambert, dit Vivienne, tu en trouveras une dans mon sac. Une trousse. Elle est démontable. Prends la lame moyenne. Combien d'épaisseur, cette trappe ?

— Cinq centimètres environ. C'est du bon bois.

Machinalement, Rudy prit une cigarette, mais au dernier moment ne l'alluma pas. La fumée pouvait incommoder les autres, réduire le volume d'air respirable. Il faisait très chaud, dans cette cave, et lui qui ne transpirait jamais sentait la sueur germer sur son front. Désagréable, d'être ainsi enfermé. Pour ressortir par le caniveau, il fallait au moins cinq minutes. À condition qu'à l'autre bout le double mur de pierres puisse être facilement démoli. Et si Thevenin était revenu en douce le cimenter ?

Jamais Rudy ne s'était senti aussi mal dans sa peau. Et les autres imbéciles qui n'avaient aucune appréhension. La trappe une fois ouverte, ce ne serait pas la fin de leurs difficultés. Balzan pouvait les guetter là-haut avec ses Siciliens. Un beau carnage !

— Passe la scie.

— Elle va grincer.

— J'irai mollo.

Bientôt, dans un minimum de bruit, une mince ligne noire relia

deux trous de vrille. Un côté du carré. Nora attaqua l'autre avec enthousiasme.

Seul, Vivienne souffrait plus qu'il ne l'aurait cru. Nora pesait lourd sur ses épaules et son cou. Il respirait mal, dans cette sorte de cellule sans air. Par amour-propre, il n'aurait pas voulu l'avouer, mais Lambert s'en rendit compte.

— Descends-le un peu. Je vais prendre ta place. Je suis moins costaud, mais ça te reposera un peu. Il faut être d'attaque, ensuite, pour s'emparer de Balzan.

Vivienne se pencha, et Nora changea d'épaules.

— Bientôt deux heures. Le temps file drôlement vite, constata le garagiste.

Il alla fouiller dans son sac, en sortit une thermos.

— Vous affolez pas, c'est juste de l'eau fraîche. Un gobelet chacun ne nous fera pas de mal.

— T'as droit à deux, lui dit Rudy, s'efforçant d'être aimable. Moi, je n'ai pas soif.

— Fais pas le mariolle. Tu transpires comme les autres. Tiens, bois.

Penchant, la thermos, il emplit le gobelet, le lui tendit. Rudy but d'un coup. Vivienne servit aussi les deux autres avant de boire à son tour.

Il alla remettre la bouteille isolante dans son sac, leva la tête vers le plafond. Un deuxième côté du carré était scié.

— Bon boulot, Nora ! Dans un quart d'heure, on voit le ciel étoilé.

Rudy écoutait avec attention.

— Arrête ta scie, Nora ! J'entends un bruit de flotte.

— C'est dans ton estomac, répondit Vivienne.

— Non. Ça coule pas très loin, et en grosse quantité.

CHAPITRE XV

Cette rumeur sourde qui pénétrait dans son rêve l'angoissait. Une foule de femmes portant des châles noirs marchaient vers elle qui fuyait dans des rues de plus en plus étroites. Elle savait qu'il y avait un piège tout au bout, mais elle ne pouvait plus l'éviter. Parfois, une femme surgissait devant elle, écartait son châle sur une tête de mort ricanante.

Elle se dressa, le cœur fou, la bouche sèche, écarta le drap moite.

— Je dors encore, murmura-t-elle.

La rumeur la poursuivait encore, et elle posa les pieds à terre, alla ouvrir la fenêtre, espérant respirer un air plus frais. La rumeur devint plus forte. Elle se pencha, crut apercevoir une silhouette sur la droite.

Ne trouvant pas sa robe de chambre, elle mit une minute pour quitter la pièce, découvrit que la porte de Dino était restée entrouverte. Elle passa la tête pour l'appeler, resta interdite. Sur la table de chevet, la lampe clignotait à intervalles réguliers tout en émettant une sorte de bip-bip.

Passant la main dans ses cheveux, se demandant si le rêve se poursuivait, elle se laissa tomber sur le lit défait de Dino, hypnotisée par cette lampe qui s'allumait et s'éteignait comme un clignotant de voiture.

— On dirait un signal, avec sa double tonalité.

Elle remarqua alors les deux commutateurs placés sur le socle de cette lampe de chevet, appuya sur l'un d'eux. La sonnerie et le clignotement cessèrent. En actionnant l'autre bouton, la lampe s'alluma normalement. Il y avait également deux fils. L'un ordinaire qui allait jusqu'à la prise. L'autre courait le long de la plinthe, puis disparaissait dans un trou. Elle sortit de la pièce, aperçut Luciana debout à l'entrée de sa chambre, revêtue d'un curieux peignoir violet.

— Dino n'est plus là. Il y a du monde au fond de la place, à droite.

— Vous feriez mieux de vous recoucher et de vous rendormir, dit la Sicilienne d'une voix douce.

Pour la première fois en quinze jours, elle montrait quelque humanité.

— Que se passe-t-il ?

— Ce sont des affaires d'hommes. Voulez-vous que j'aille vous chercher quelque chose à boire et un peu d'aspirine ?

— Non. Je veux savoir ce qui se passe. Il le faut absolument.

Luciana essaya de lui barrer l'accès à l'escalier.

— Je vous en prie, ne faites pas ça. Si vous avez peur, je viens vous tenir compagnie dans votre chambre, supplia-t-elle. Mais ne descendez pas. Cela ne nous regarde pas.

— Ils ont essayé d'entrer ?

— Je ne sais pas de qui vous voulez parler.

Le rire nerveux de la jeune femme la fit frissonner.

— Non ? Thevenin, Rudy, Nora, Lambert, Vivienne ? Vous ne connaissez pas ces noms-là ?

La Sicilienne secoua la tête. Elle tendit timidement la main vers Emma.

— Venez. Vous ne savez pas prier ? Je crois que c'est tout ce que nous pouvons faire...

Elle échappa à la Sicilienne, dévala l'escalier. La porte d'entrée n'était même pas fermée à clé. Une fois sur les marches du perron, elle hésita.

Ils étaient tous devant la petite maison en partie en ruine lorsqu'elle s'approcha. Mais elle n'apercevait pas Dino. L'entendant venir, ils lui firent face les uns après les autres, mais aucun ne s'écarta pour la laisser passer.

Une ampoule proche éclairait leurs visages fermés, leurs traits d'hommes fatigués et durs à la besogne. Elle pensa à des pierres burinées par les siècles, avec la même insensibilité. Dino avait-il aussi une figure minérale ?

— Dino, fit-elle faiblement.

On dut le prévenir, car il sortit de la maison. Elle recula. Comme il leur ressemblait ! Il était bien leur frère, en ce moment-là.

— Rentre à la maison ! cria-t-il.

Il s'approcha jusqu'à la toucher.

— Tu m'entends ? Rentre, couche-toi et dors.

— Cette lampe qui clignote dans ta chambre... C'est un signal, dis-moi ? Que veut-il dire ?

— Tu ne peux rester là. Rentre.

— Ils sont dans le village ? Vous les avez capturés ? Qu'allez-vous leur faire ?

Ce visage aimé se transforma encore dans sa dureté, devint presque laid de haine.

— Une dernière fois, Emma...

Elle pivota sur ses talons nus et courut vers la maison, escaladant le perron, courut encore dans le couloir, dans l'escalier. Tout en haut, Luciana lui tendit les bras, mais elle lui hurla des injures atroces,

s'enferma dans sa chambre et se jeta sur son lit.

Cinq hommes, cinq hommes condamnés à mourir pour qu'un autre vive. Elle gémit qu'elle ne voulait pas, se traita de lâche. Il lui suffisait de descendre, de téléphoner à la gendarmerie. Et puis, partir, s'enfuir pour ne plus revenir.

— Dino !

À nouveau, elle se leva. Luciana n'était plus dans le couloir. Sur la pointe des pieds, elle descendit l'escalier, se dirigea vers le bureau. La porte résista, fermée à double tour.

— Inutile, j'ai fermé à clé. J'ai pensé que vous voudriez téléphoner. Je viens de faire du café, en voulez-vous ?

Emma marcha sur elle, le visage contracté, les lèvres tremblantes. Jamais elle n'avait haï à ce point.

— Donnez-moi cette clé. Il faut que je téléphone, que j'empêche ce crime monstrueux. On ne tue pas cinq hommes... Même pour la vie d'un seul.

— Je savais que vous n'aimiez pas Dino. Pas comme il faudrait l'aimer, répliqua calmement Luciana. Vous pouvez me tuer, vous n'aurez pas la clé.

— Vous voudriez que, par amour pour lui, je le laisse devenir une bête féroce qui ne pense qu'à tuer ? Au nom de quelques millions qui n'existent même pas !

Elle s'immobilisa.

— Qui n'existent pas ? Mais si... Imbécile que je suis. S'ils n'existaient pas, est-ce qu'il tuerait ? Allons donc !

Brusquement, un hoquet l'interrompit. Luciana se précipita, mais elle l'écarta.

— Laissez-moi.

Elle n'eut que le temps d'arriver jusqu'à l'évier pour y vomir un peu de bile.

— Vous voyez mon amour ? Je le vomis, en ce moment. C'est tout l'effet que me produit l'amour. Je vomis d'écœurement.

Machinalement, elle tourna le robinet. L'eau ne coula pas, et une série de borborygmes obscènes se répercutèrent dans les tuyauteries.

— Vous entendez ? On dirait que tout l'abdomen du village est en train de pourrir et se détruit en gaz dégoûtants. Tout le village de Sagure ! cria-t-elle... Tout le borgo est en train de pourrir dans la mort de ces cinq hommes.

L'épouvante commença à gagner Luciana qui recula vers la porte.

— Ne vous sauvez pas, Luciana. Vous devez m'écouter jusqu'au bout. Non, je ne suis pas folle. Vous savez pourquoi il n'y a plus d'eau à ce robinet et à tous les robinets du borgo ? Parce qu'il la faut pour

noyer ces cinq hommes dans la cave de la maison à demi ruinée. Vous ne savez pas ? Il y a une grosse conduite, avec une vanne. Le débit doit être fantastique, et le château d'eau doit se vider entièrement en ce moment dans cette cave. Voilà pourquoi le capo avait payé l'adduction d'eau et participé à l'agrandissement du château d'eau, là-haut sur la colline. Pour cette conduite forcée qui déverse des dizaines de litres à la seconde.

Elle secoua la tête, reprit sa respiration. Luciana aurait juré qu'elle avait maigri spectaculairement en quelques minutes.

— Et la trappe solidement fermée ? Et la bouche d'aération ? C'est très bien, ça, la bouche d'aération. Très bien. Vous savez à quoi elle sert ? Qu'avez-vous appris à l'école, Luciana ? Vous n'y êtes jamais allée... Pour que l'eau puisse monter, il faut que l'air lui laisse la place. Sinon, c'est impossible. Parfaitement impossible. Et en ce moment, ce tuyau d'aération doit siffler comme un tuyau d'orgue. Des mètres cubes d'air qui sont pressés de fuir dans un si petit tuyau.

Dans un geste sec, elle tendit son bras, sembla le mesurer avec son autre main.

— Tenez, un tuyau plus petit que mon poignet. Vous ne l'entendez pas siffler ? Écoutez bien, Luciana, et vous entendrez un bruit de sirène ou d'orgue. C'est la mort de ces cinq hommes. Comment les ont-ils attirés dans cette cave ? Je ne sais pas. Un piège diabolique, monté depuis deux ans. Il les a amenés où il voulait. Tout seul, avec son intelligence dépravée et son instinct de grand fauve. Luciana, dis-moi qu'il n'était pas tout seul... Qu'il n'a pas imaginé ça pendant des jours et des nuits, dans sa seule tête, pendant qu'il mangeait en face de moi, qu'il me souriait, m'étreignait, se tourmentait pour cette vieille grand-mère qui avait de la température.

Luciana avait les yeux brillants et secouait la tête comme si elle n'en était plus maîtresse.

— Comment peut-on, Luciana ? Faut-il être Sicilien ? Ou bien un homme à part ? Il s'est accroché à ces millions comme à une bouée de secours ? C'est la vie qui lui faisait peur, après sa terrible enfance, sa jeunesse dure. Tu le connais mieux, Luciana ?

La gorge trop serrée pour parler, la Sicilienne écarta ses bras en un geste d'impuissance.

À nouveau, les tuyauteries se vidèrent, semblèrent se tordre comme des boyaux torturés. Luciana se signa rapidement et sortit un chapelet de sa poche, le montra à Emma.

— C'est tout ce que tu sais faire, ma pauvre Luciana. La seule chose qu'on t'a laissé faire dans ta vie. Vas-tu le réciter à l'envers ? Non, c'était pour cette fièvre de grand-mère. Y a-t-il une prière spéciale pour cinq hommes en train de mourir noyés ?

Tranquillement, elle marcha vers la porte de la salle à manger, et, avant que Luciana ait pu réaliser, elle bondit, fila à travers la grande pièce, atteignit la porte de la place. Sa petite voiture ! Garée dans une ancienne remise toujours ouverte, en face du petit café d'Ugo. La porte est ouverte. Il y a toujours la clé sur le contact, mais la Morris refuse de partir.

Tant pis, elle ira à pied. Mais deux hommes veillent sous le porche du borgo. Ils fument en silence, ne la regardent même pas. Mais tout est perdu.

Lentement, elle rentre dans la grande maison. Luciana a dû monter se coucher. Ce bruit dans la cuisine ? L'eau est revenue et jaillit avec force du robinet. Emma va le fermer, éclate en sanglots. La lente ascension de l'escalier l'épuise, et elle titube jusqu'à sa chambre, repousse la porte, la ferme à clé.

Le lit, bien sûr. Un refuge, un nid, un meuble à oublier le monde et la vie. Les draps qui se referment comme une coquille sur laquelle butent le dépit amoureux, les punitions scolaires, le travail à faire, l'orage qui gronde sur la maison, le lit, ce meuble inventé pour la lâcheté. Petite fille, elle tirait le drap au-dessus de sa tête, et toutes les contrariétés venaient piquer en vain cet œuf stérile, dans lequel elle recomposait un monde à sa façon.

— Emma !

La voix de Dino perça la fragilité du drap, mais elle ne bougea pas, laissant couler ses larmes, se voulant morte à Dino, au borgo, à la vie.

— Emma, j'avais un jour débranché ta batterie. Je viens de m'en souvenir. Tu peux partir, si tu veux.

Il doit se coller contre la porte, car sa voix n'est même pas tamisée par le bois.

— Ce jour-là, j'avais peur que tu ne t'enfuires. C'était au début, et je t'aimais déjà follement. C'était un peu naïf de ma part, de vouloir te retenir de force. Et puis, j'ai oublié. Réponds au moins que tu me crois sur ce petit détail. Il est important, tu sais. Ce n'est pas ce soir que je l'ai fait. Pas ce soir.

Puis il se tait, longtemps, et elle croit qu'il est parti, lorsqu'elle entend, dans un souffle :

— Bonsoir, Emma.

CHAPITRE XVI

Rudy avait bondi vers la trappe au sol, s'était penché vers le siphon. Vivienne éclaira le trou de son puissant projecteur, et les deux hommes se regardèrent, livides.

— Qu'y a-t-il ? demanda Nora, toujours juché sur les épaules de Lambert.

— L'eau monte par là. Le siphon est déjà plein, cracha Rudy. Je le savais bien, que c'était un piège.

Sautant à terre, Nora les rejoignit.

— Tu crois que c'est voulu ? Nous n'aurions pas crevé une vieille canalisation en empruntant le siphon ?

Rudy haussa les épaules, n'éprouva même pas le besoin de répondre. Vivienne le fit à sa place.

— L'adduction d'eau n'existe que depuis Balzan. Pourquoi serait-il venu foutre un tuyau dans ce trou ?

— Mais alors, Thevenin ? balbutia Lambert.

— Voilà, Thevenin ! cria Rudy. Qui nous a amenés lentement jusqu'à ce piège ? Thevenin. Qui m'a laissé me débattre en compagnie de Nora dans plusieurs projets qui ont tous échoué ? Thevenin.

— Mais c'est lui qui a retrouvé Balzan, avança Vivienne. Même s'ils ont partagé le fric, ils pouvaient nous laisser tomber.

— Pas si fous ! dit Rudy. Moi aussi, j'étais sur la piste ; Nora aussi. Et ils savaient que nous aurions besoin de vous pour monter une opération. Vous deux aviez un peu de fric, nous deux rien que la hargne et la ruse. Mais nous n'aurions jamais renoncé. Moi, surtout.

— Moi aussi, dit Nora. La pensée de ce pognon qu'on m'avait volé m'empêchait de dormir.

— Ils devaient se débarrasser de nous. Cent millions chacun, c'est encore bien pour Balzan, et beaucoup mieux que quarante pour Thevenin.

— L'eau, dit Lambert. Regardez-la. Il faut une sacrée pression pour qu'elle monte à cette vitesse.

— Vite ! dit Nora. La trappe !

— Imbécile ! gueula Rudy. La seule issue, c'est le siphon. La trappe de là-haut est certainement bloquée.

— Je ne peux pas repasser là, dit Vivienne. Lambert non plus. Il faut

que nous tentions notre chance par le haut.

Nora se jucha sur ses épaules et continua son travail. Il ne lui restait plus qu'un côté du carré à scier. Rudy se pencha sur l'eau noire à la surface de laquelle flottaient des débris du bois de la première trappe.

— J'y vais.

Il se déshabilla, ne garda qu'un slip.

— Je vous le répète, c'est la seule issue.

— Thevenin, si c'est lui le coupable, a dû cimenter la sortie, répliqua Vivienne qui tremblait sous le poids de Nora.

— Non. Pas eu le temps. Et même le ciment le plus prompt ne résistera pas.

— Et si tout le conduit est plein d'eau ?

— Réfléchissez. Dans ce cas, l'eau ne pourrait pas monter dans la cave. La sortie se situe bien plus haut que le plafond. Sinon, l'eau s'écoulerait dans la nature. Si vous voulez sauver votre peau, plaquez tout, vos vêtements et votre matériel, et suivez-moi.

Pendant une minute, il renouvela l'air de ses poumons, puis bascula d'un coup en avant. Ils virent ses pieds disparaître lentement. Rudy devait se cramponner aux aspérités. En surface, l'eau bouillonnait, et Lambert ne pouvait en détacher ses yeux.

— Ça y est ! clama Nora. Le trou est fait.

Il fit sauter le carré de bois d'un coup de poing, passa sa main.

— Tu sens le verrou ?

— Oui. Je tiens la poignée. C'est curieux, il y a aussi des fils électriques.

Vivienne comprit tout de suite.

— Un signal d'alarme. On a établi tout de suite le contact lorsqu'on a appuyé sur la trappe. C'était obligé, d'appuyer d'une façon ou d'une autre.

— Alors ? demanda Lambert, les yeux levés. Ils nous attendent ?

— Certainement.

— Pourquoi le carré de Nora reste noir, alors ? Il devrait s'éclairer, s'ils sont au-dessus.

— Il glisse, dit Nora. Il sort de son logement.

Sentant ses pieds mouillés, Lambert baissa les yeux, constata qu'il y avait deux centimètres d'eau sur toute la surface de la cave.

— Elle monte, elle monte, s'affola-t-il.

— Ta gueule ! répliqua Vivienne. On le sait. On va essayer de crever à l'air libre, et non comme des rats.

— Ça y est, dit Nora. Le verrou est libéré.

— Pousse.

Avec effort, il la souleva lentement.

- Tu sens de l'air frais ?
- Non.
- Essaie de la rabattre.
- Impossible. Elle est bloquée.
- Bloquée ? rugit Vivienne.

Au même instant, il se produisit quelque chose d'horrible. L'eau bouillonna à l'emplacement de la trappe au sol et les pieds de Rudy apparurent.

- Tire-le, nom de Dieu !
- Tu crois qu'il est encore...

Pataugeant dans l'eau qui montait toujours et recouvrait ses pieds, Lambert alla saisir les chevilles de Rudy, le tira en arrière. Il guetta anxieusement l'apparition du visage.

- Il est sans connaissance.
- Soulève-lui la tête, fais quelque chose ! gueula Vivienne.

Puis, il s'adressa à Nora :

- Alors ?
- Il y a double trappe. Faut être une salope finie pour avoir imaginé ça et nous laisser travailler en vain. Oui, deux trappes. L'autre est à trente centimètres au-dessus.

- Ne peut-on pas faire ouvrir la première dans l'autre sens ?

Nora ne répondit pas tout de suite, examinant le cadre en ciment entouré de fer. Pendant ce temps, Lambert soulevait la tête de Rudy, lui donnait des gifles.

- La respiration artificielle, le bouche à bouche, dit Vivienne. Tu ne vas pas le laisser comme ça ?

Mais Rudy ouvrit les yeux, respira à fond.

- Juste un étourdissement. J'étais coincé par une planche, dans le bas. Une planche de cette foutue trappe ! murmura-t-il.

Il écarta Lambert, se redressa avec peine, sourit amèrement en constatant qu'il avait de l'eau aux chevilles.

- Dans le siphon, ça pisse gros comme le haut de mon bras, dit-il. J'ai bien senti. Et impossible de boucher le tuyau. Oh ! c'est bien combiné !

Et soudain, il éclata de rire, se pencha et sortit une longue planche de l'eau.

- La voilà, cette salope ! Sans elle, je passais. J'ai bien failli y rester. Merci, Lambert... Tu m'as retiré à temps.

- C'est Vivienne qui t'a vu le premier, murmura Lambert.

Rudy hocha la tête.

- On se retrouve, je crois. On s'était un peu perdus depuis quatre ans, mais cette nuit, on se retrouve. Si je m'en sors, je n'oublierai pas.

Jamais.

Nora demanda un burin et un marteau.

— Si déjà on peut la faire basculer à l'intérieur, on attaquera plus facilement l'autre.

— Parce qu'il y en a deux ? dit Rudy. Pas mal combiné.

— Et un signal électrique. Dès qu'on a éprouvé la résistance, le contact s'est opéré. Balzan et ses Siciliens sont certainement au-dessus, mais je me promets un beau carnage, dit Vivienne.

Soudain, il se mit à jurer :

— Lambert, mon sac ! La mitraille, nom de Dieu ! Elle va se mouiller.

Le représentant obéit, passa le sac en bandoulière. Il était un peu grotesque, se sentait inutile.

— T'as l'air d'attendre le train, lui dit Rudy. Écoutez-moi, les copains. C'est par le trou, qu'il faut filer. Moi, je vais essayer encore. Je vous attendrai de l'autre côté un moment.

— Je ne pourrai jamais, dit Lambert en détournant les yeux.

— Vous avez tort d'hésiter. Vous avez de l'eau aux chevilles. Lorsque vous en aurez aux genoux, ce sera trop tard. Il y en aura trop dans le siphon. Vivienne ?

— J'aime pas l'eau. Je sortirai par le haut en ouvrant le passage à coups de mitraille.

Nora tapait comme un sourd sans se soucier du bruit. Il lui fallait faire sauter le ciment, le cerclage de fer. Des débris allaient dans ses yeux, il se tapait sur les doigts, en avait un d'écrasé, mais il continuait avec rage.

— J'y retourne, dit Rudy. Je vous attends de l'autre côté.

— Bonne chance ! dit Vivienne entre ses dents.

Cette fois, Rudy plongea dans l'autre sens, disparut beaucoup plus rapidement que la première fois. Lambert évita de regarder le bouillonnement.

— Cette putain de ferraille ! hurlait Nora, ivre de douleur, de fatigue et de rage.

Un bout de fer tomba dans l'eau qui montait toujours. Lambert le ramassa, l'enfonça entre deux pierres du mur et y suspendit le sac.

— T'aimes ton confort, plaisanta Vivienne.

Lambert ne répondit pas. Il avait soif, mais n'aurait pas, pour tout l'or du monde, bu de cette eau qui montait le long de ses jambes, et dans laquelle ils allaient tous crever.

— Ça vient, dit Nora. Je vais peser de tout mon poids sur la trappe en me tenant au trou.

Il glissa ses mains dans le carré. Vivienne se libéra de lui. La trappe

revint en place, grinça, mais ne vint pas. Nora gigota avec force.

— Attends.

Vivienne le tira à bras-le-corps et le bois racla contre le ciment, éclata. La trappe bascula, et Nora se balança à fleur de l'eau, hésitant à se laisser tomber.

— Elle est froide, dit-il.

Vivienne releva le projecteur qu'il tenait à la main.

— C'est bien une autre trappe. Faut en éprouver la résistance à nouveau. Grimpe, mon vieux.

Cette fois, Nora dut mettre ses pieds sur les épaules du garagiste pour atteindre la plaque de bois. Il poussa de toutes ses forces, puis resta silencieux.

— Alors ?

— Certainement deux grosses barres de fer en travers. Des étriers scellés sur le sol. Rien à faire. Même si on déchiquetait le bois, les barres formeraient deux barreaux au travers desquels on ne pourrait passer. Et ils pourraient nous tirer comme des lapins.

Sans plus attendre, il sauta dans l'eau. Lambert était en train de se déshabiller calmement. Il posait ses habits sur le sac de Vivienne avec des précautions d'homme rangé.

— Tu crois revenir ? demanda Nora.

— Depuis mon enfance, je fais ainsi. Ma mère ne badinait pas avec l'ordre. Il fallait que chaque soir mes habits soient bien disposés sur une chaise. Je n'ai jamais pu me débarrasser de cette habitude. Quand je serai dans le siphon, foutez-les en l'air, mais moi, je ne peux pas. Il me semble que ça me porterait malheur.

Il apparaissait en caleçon court et maillot de corps, grassouillet et blanc. Nora pensa à ces grosses larves qu'on trouve dans la terre. Peut-être parce que Lambert allait s'enfoncer dans le conduit.

— Alors, tu y vas ? demanda Vivienne.

— Rudy a dit qu'il attendrait de l'autre côté.

— Et s'il n'a pu passer ? S'il bloque le passage ?

— Je suis sûr qu'il a réussi. Je vais faire exactement comme lui.

— Tu as déjà plongé ?

— Pas dernièrement. Si seulement je tenais un poids ! Mais on ne peut pas attendre plus.

— Et s'ils attendent à l'autre bout ? fit Nora.

— Tant pis. Tu l'as dit tout à l'heure. Autant crever à l'air libre comme un homme que noyé comme un rat.

Il se glissa contre le mur, juste au bord de la trappe, se cassa en deux comme un samouraï qui salue, piqua la tête en avant. Il disparut à mi-corps, agita les jambes, puis celles-ci s'enfoncèrent régulièrement.

— Il trouve des prises.

Puis, plus rien qu'un bouillonnement qui dura quelques secondes. Les deux hommes étaient fascinés. Nora soupira, leva les yeux vers le plafond.

— On se laisse coincer ici ?

Vivienne tourna la tête vers le sac qui soutenait les vêtements de Lambert.

— J'aurais bien aimé tirer quelques balles. C'est peut-être ce que je vais faire. Elles traverseront difficilement le bois, mais qu'importe ! Je ne peux pas crever en silence.

— J'ai envie de suivre, dit Nora. Lambert n'est pas revenu. Rudy a dû l'aider.

— Moi, je suis encore plus gros, plus grand que Lambert. Tout à l'heure, j'ai eu du mal à passer. Et pour tenir mon souffle, il faut avoir l'habitude. Je bois et je fume trop. Mais vas-y, mon gars. Tu as toutes tes chances.

Nora se déshabilla en hâte, plongea sans la moindre hésitation. Vivienne se dirigea vers son sac. Il prit le paquet de vêtements et le déposa soigneusement dans l'eau qui lui montait aux genoux. Ils se mirent à flotter, s'enfonçant lentement.

Un bouillonnement l'alerta. La tête de Nora réapparut, ses cheveux longs de voyou sur les yeux, la bouche en cul de poule.

— Rien à faire. Lambert n'a pas réussi. Il est coincé sous le rocher et bloque le passage. Je n'ai même pas pu le dégager.

— Rudy ?

— Je ne sais pas. Mais il a peut-être trouvé plus d'eau que prévu dans le caniveau.

CHAPITRE XVII

Emma descendait avec ses deux valises. Luciana sortit de sa cuisine, les yeux rouges.

— Ne partez pas, *cara mia*. Il a besoin de vous, beaucoup.

La jeune fille sourit.

— Il le faut, Luciana. Il le faut.

— Et nous ? Peut-être qu'on a besoin de vous. Si, je sais ce que je dis. Cette nuit, j'ai écouté ce que vous disiez. Sur la mort, sur nous autres. Vous vous souvenez ? Le ventre du borgo qui est en train de pourrir ? C'est vrai. Nous pourrissons, si nous ne changeons pas. C'est terrible.

— Oubliez.

Elle porta ses valises jusqu'à la petite voiture rouge. La place déserte s'engourdissait déjà sous le soleil. Le borgo n'avait jamais été aussi paisible.

Luciana descendit les marches.

— Ne pars pas, *ma carina*, ne pars pas. Tu verras comme vous serez heureux, tous les deux. Ici, tu n'auras aucun souci. Ou ailleurs. Je resterai à votre service jusqu'à ce que je sois trop vieille. Même si je dois monter sur un bateau à voiles, comme il le disait. Même si je dois être malade comme une bête et effrayée comme un chat. Ne pars pas.

Emma restait silencieuse, sachant qu'au premier mot qu'elle tenterait de prononcer, elle se mettrait à pleurer et qu'ils prendraient ses larmes pour une acceptation.

— Tu ne vas pas lui dire adieu ? Il est dans son bureau. Il ne s'est pas couché de la nuit. Comprends qu'il fallait qu'il le fasse, pour vivre ensuite tranquille avec toi.

Dino apparut en haut des quelques marches, et Luciana s'effaça, disparut d'un coup.

— Tu pars ?

Elle ouvrit la portière. Il ne lui fallait que quelques secondes pour mettre en marche et passer sa vitesse. Il descendit vers elle qui se plaqua contre la petite voiture.

— Laisse-moi.

— Ne crains rien. Tu es libre. Mais un jour, je te retrouverai, et peut-être que tu m'auras pardonné.

— Jamais, murmura-t-elle. Pardonnez-moi, oui, mais pas oublier que, pendant que nous nous aimions, tu avais la mort de ces cinq hommes en tête. Est-ce bien cinq, ou quatre ?

— Que veux-tu dire ?

— Pour les amener jusqu'à ce piège, il te fallait un complice. Celui qui te traquait à travers toute l'Europe. À la fin, chasseur et gibier ont conclu une trêve sur le dos des autres chasseurs. Cent millions chacun. Ce n'était pas si mal.

— Écoute, si cet argent... Je peux m'en débarrasser.

— Tu ne l'avais pas volé. Il avait brûlé dans l'incendie. Oh ! je sais, n'importe lequel des cinq autres en aurait fait autant. Tu me l'as dit. Et c'était déjà une excuse. Thevenin et toi êtes bien tranquilles, maintenant. Les autres sont morts et ne vous importuneront plus jamais. Surtout Rudy, le loup, comme tu l'appelais.

Elle ouvrit la portière, s'installa au volant. Il se cramponna à la poignée.

— Emma... Tu es la seule femme que j'aie vraiment aimée... Si un jour, dans six mois, un an, nous nous retrouvons...

Le moteur de la petite Morris se mit à tourner, elle passa sa première, attendit qu'il lâche la poignée, la libère. Elle se dirigea vers le porche. Au travers de ses larmes, elle vit le vieillard au fusil derrière sa fenêtre. Ugo lui fit signe depuis la porte de son petit café, mais elle ne répondit pas. Déjà, elle avait franchi le porche, découvrait la vallée.

Dino, en rentrant, découvrit le visage en larmes de Luciana.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu pleures sans hurler à la mort ? C'est nouveau, ça. Peut-être que tu as réellement du chagrin, pour une fois.

— Il aurait fallu la comprendre. Mais ce qu'on peut te dire, tu t'en moques.

Il entra dans son bureau, referma la porte. Le parfum d'Emma y flottait encore pour quelques heures. Il prit un cigarillo, l'alluma. Luciana entra.

— Que faut-il faire pour manger ?

— Je n'en sais rien. Je crois que je vais partir.

— Maintenant ?

— Je ne sais pas quand je reviendrai.

Elle hocha la tête.

— La route est libre, maintenant ?

— Tais-toi !

— Tu l'as voulu ainsi, non ?

Il alluma son cigarillo, fit quelques pas de long en large sans qu'elle bouge.

— Alors, c'est la valise que je fais ?

— Voilà.

— Tu ferais mieux de la laisser tranquille, pour le moment. Plus tard, peut-être, mais...

— Tu m'agaces. Je vais aller voir la mer, peut-être acheter un bateau et m'en aller seul, très loin. Ne crains rien. J'enverrai mes instructions et de l'argent à Ugo. Tout continuera comme si j'étais là.

Le téléphone sonna. Il savait que c'était Thevenin. Ils n'avaient plus rien à se dire, puisque l'argent avait été partagé depuis longtemps.

Il décrocha et se raidit. Luciana le vit devenir très pâle et crut à un malheur.

— Balzan, ricanait Rudy à l'autre bout du fil. Oui, c'est moi. Je m'en suis tiré. Pour trouver Thevenin en train de murer le caniveau à l'autre bout. Je l'ai étranglé. Il pourrira longuement dans le caniveau. J'ai terminé son travail. Mais les autres ont crevé, Balzan.

— Que veux-tu ?

— Le pognon ? J'ai celui de Thevenin. J'ai trouvé la clé de son coffre, et il y en a un dans ses bureaux d'Aix. C'est de là que je téléphone, avec des tas de billets sous les yeux. Pas loin de cent millions. Bien combiné, votre affaire. Qui en a eu l'idée ? Quelle fut l'ordure, au départ ? Thevenin ou toi ?

Un jour, Thevenin l'avait coincé en Espagne, et ils avaient décidé de partager.

— Deux ordures ! L'une est morte. À quand ton tour, Balzan ? Tu as la trouille, que tu ne réponds pas ? Je suis increvable. J'ai failli me noyer dans le siphon, mais je m'en suis tiré. Et j'avais encore assez de haine pour attaquer Thevenin. Lorsqu'il m'a vu sortir des pierres, il a mis du temps à l'admettre. Trop de temps. Je l'ai assommé avec un caillou, et puis, je l'ai étranglé lentement, qu'il se sente bien mourir.

Dino regardait Luciana de façon étrange.

— Maintenant, j'ai du pognon, et je vais pouvoir me consacrer entièrement à toi. Plus de finesses. Je n'ai plus besoin de ton argent. Un jour, une nuit, une balle, un couteau. Et tes Siciliens ne pourront rien pour toi. Ce qui me fait rire, c'est que tu ne vas plus oser quitter Sagure, et que ton piège se referme sur toi. La fille en aura bientôt marre et s'en ira. Les femmes n'aiment pas rester enfermées. C'est bon pour une Sicilienne, pas pour une Française. Et tu resteras seul. Ou bien, alors, tu partiras à sa recherche, et sois sûr que, ce jour-là, je serai dans ton sillage. Souviens-t'en, Balzan.

Dino raccrocha longtemps après lui. Effrayée par son air étrange, Luciana reculait lentement vers la porte.

— Je vais préparer la valise.

Il parut s'éveiller brutalement.

— La valise ? Quelle valise ? Qui t'a dit que je voulais partir ?

— Mais, tu viens...

— Je reste. Ici, dans le borgo ! hurla-t-il. Dans cette forteresse, avec vous tous. Que veux-tu que j'aïlle faire au-dehors ? C'est ici seulement que je peux encore vivre.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
FOUCAULT 126, AV. DE FONTAINEBLEAU KREMLIN-BICÊTRE
(VAL-DE-MARNE)

DÉPÔT LÉGAL : 1^{er} TRIMESTRE 1969

IMPRIMÉ EN FRANCE

Numérisation :
version 1.01 / septembre 2017
purple ed.

G. J. ARNAUD

Les cinq hommes contemplaient les photographies aériennes du village. Une véritable forteresse que ce nid d'aigle du Haut-Var. Et Dino Balzan pouvait les narguer, riche des deux cents millions qu'il leur avait volés, là-bas en Libye. Vingt Siciliens farouches veillaient sur lui nuit et jour. Des hommes habitués depuis des siècles à ce genre de besogne, incorruptibles.

— Il faudra prendre la forteresse d'assaut, dit l'un des cinq hommes, organiser un véritable commando.

C'étaient des propos amers, un projet irréalisable.

— Je crois que j'ai quelque chose de plus simple à vous proposer, dit un autre avec gravité.